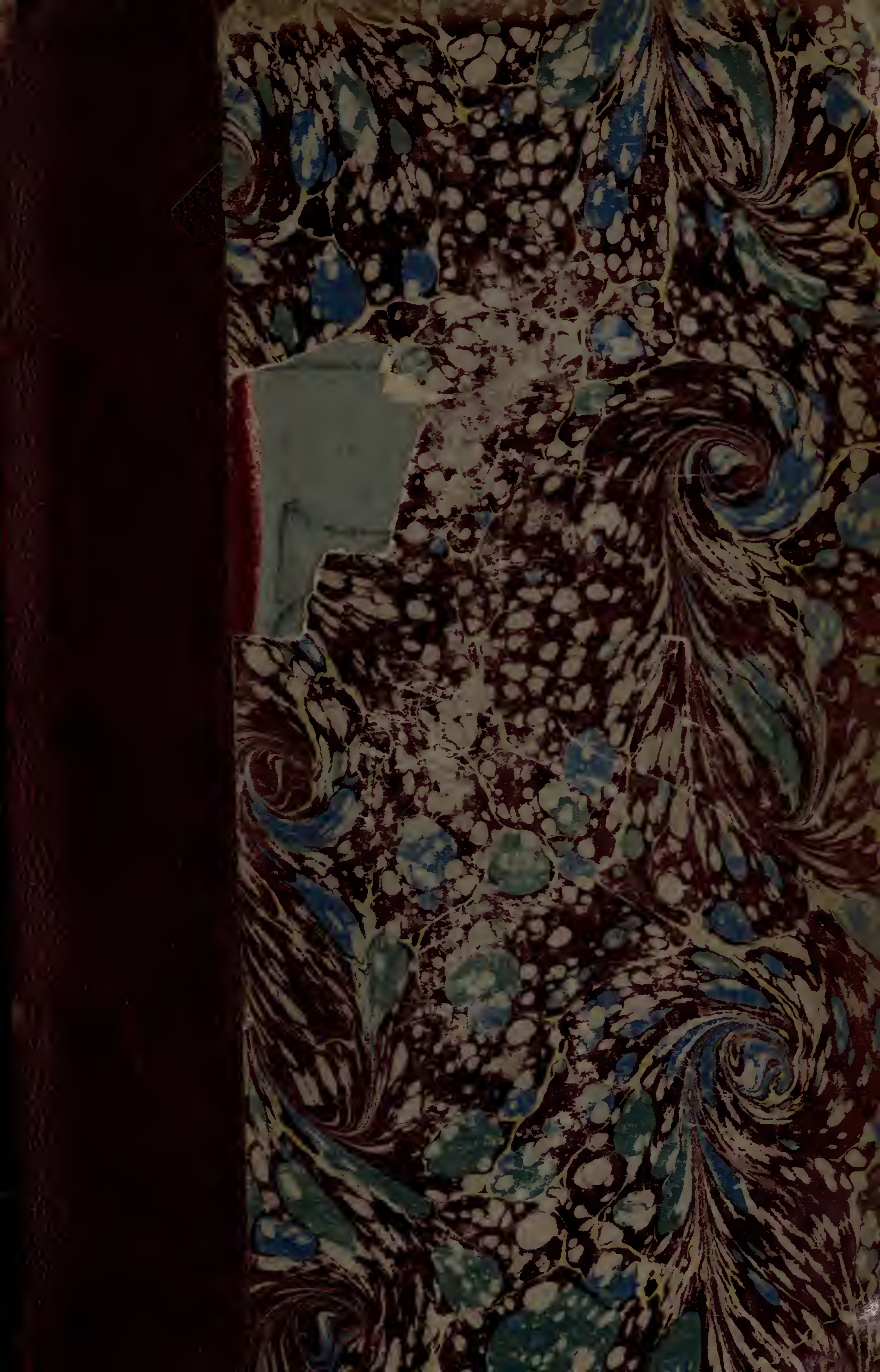
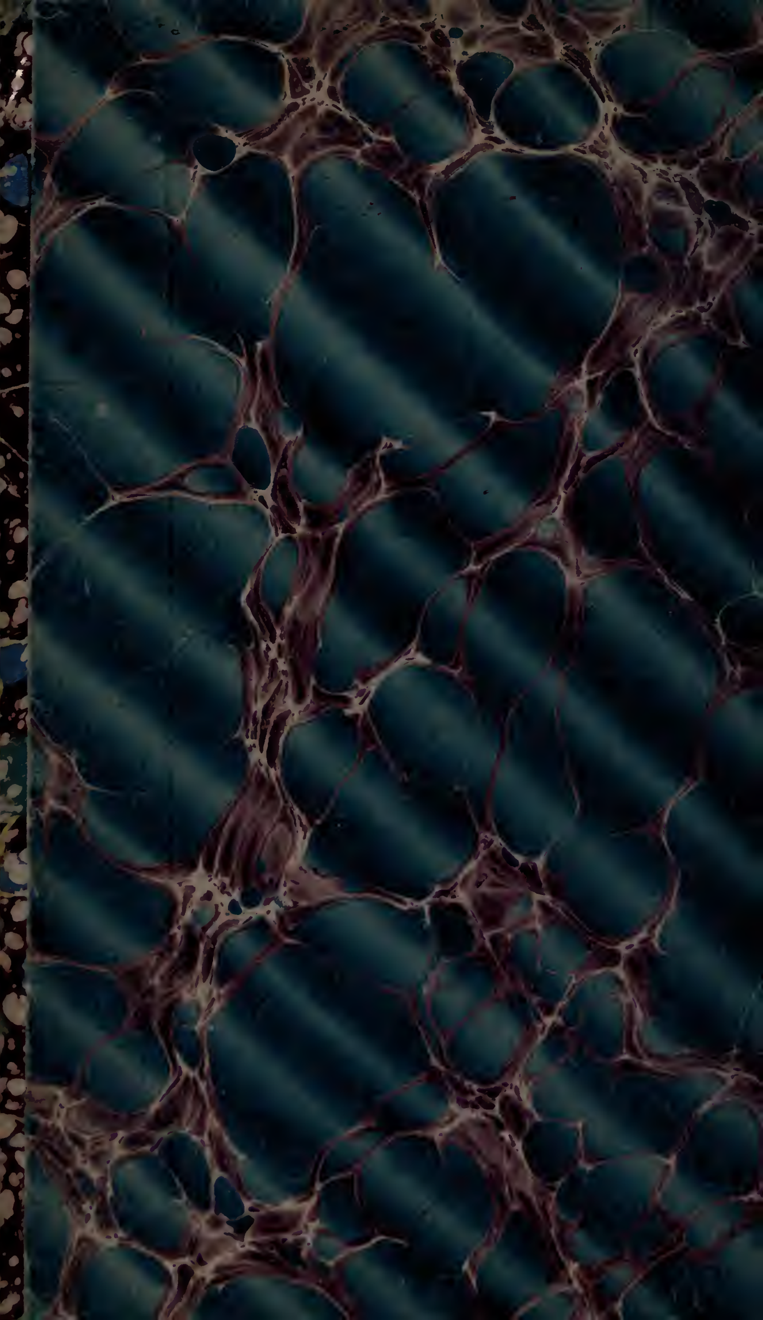
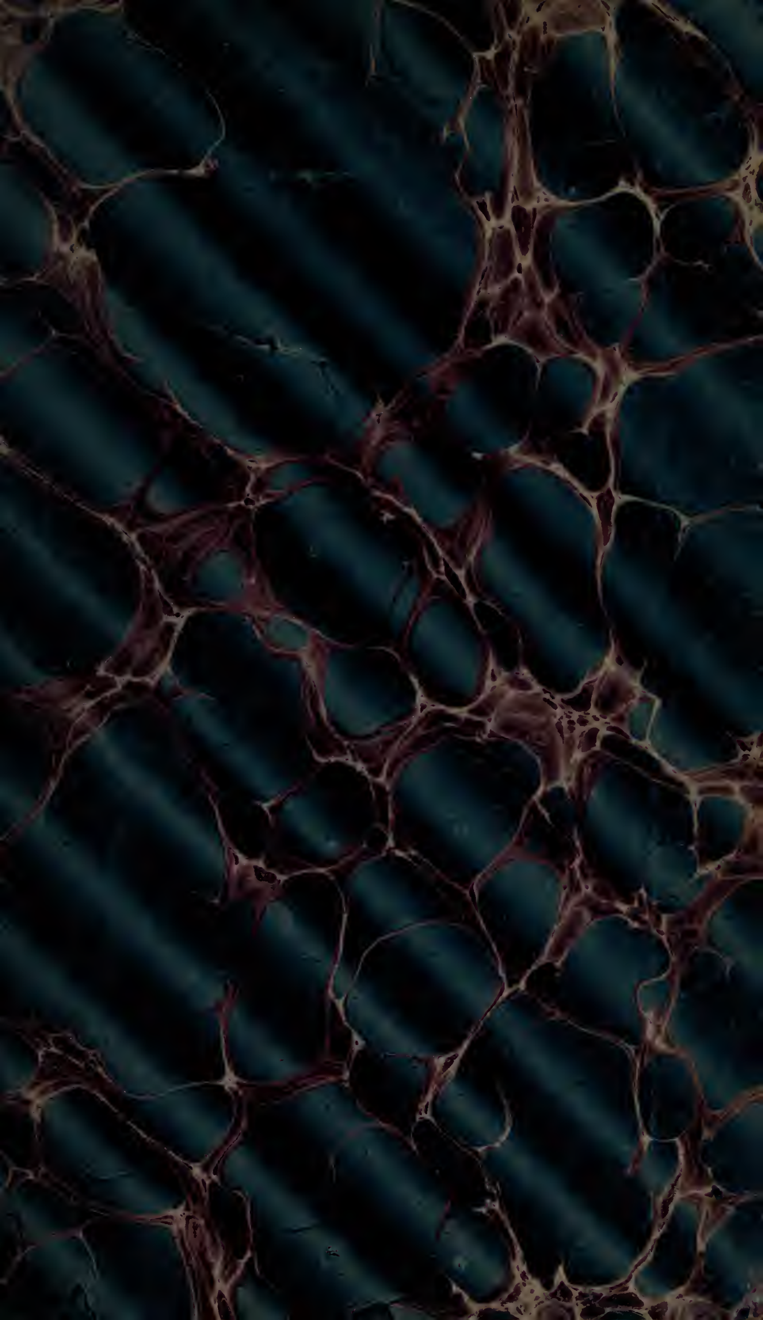






GLADYS

PAR

HUGUES LE ROUX

cinquième édition

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, rue Auber, 3
1894

A PAUL BOURGET

Mon cher confrère,

Ce n'est pas seulement en hommage d'affection et d'admiration que je place votre nom en tête de ce petit livre : c'est bien pour vous que je l'ai écrit ; — et, quand vous seriez son unique lecteur, je me trouverais, et au delà, payé de mes soins.

Au passage du magnifique mascaret naturaliste, vous avez sauvé, comme à la nage, l'outil de l'investigation psychologique. Il est aujourd'hui dans nos mains, affiné par vos travaux délicats et solides.

Nous aimons notre dette et notre gratitude de [illegible]ts se tourne spontanément vers vous.

HUGUES LE ROUX.



LETTRE

A M. HUGUES LE ROUX

Montréal, octobre 1893.

Vous m'avez demandé, mon cher confrère, de vous donner mon impression du roman que vous venez d'écrire sous ce titre de *Gladys* ou l'*Amour moderne*, qui m'a épouvanté, je vous l'avoue, quand je l'ai lu sur la première page de cette chère et hospitalière *Nouvelle Revue*, où votre œuvre a paru. La lecture achevée, je comprends que vous ayez eu la fantaisie de ce titre, puisque vous avez eu le talent de le justifier. Mais c'est aussi ce talent à la fois et ce sujet qui rendent difficile la réponse que vous voulez

bien demander à ma sympathie d'aîné. Votre roman ne serait pas digne du nom dont vous l'avez baptisé s'il n'était raffiné jusqu'à la complication et subtil jusqu'à l'équivoque. Est-il très immoral ou très moral? Repose-t-il sur un paradoxe ou sur une vérité? Le cas particulier qu'il expose a-t-il une large valeur d'humanité ou n'est-il que le jeu d'un caprice amusé d'artiste? Au fur et à mesure que je suivais le détail des aventures sentimentales de votre Hubert, j'ai tour à tour dit non et oui à chacun de ces points d'interrogation. Votre roman ressemble à ces portraits de certains maîtres italiens devant lesquels on songe indéfiniment sans que leur expression, toute en nuances, se précise assez pour que le jugement, à leur endroit, soit lui-même net et total. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vie est là et sous sa forme la plus intense, puisque c'est de la vie qui fait penser. Ce n'est pas une, c'est vingt, c'est trente idées que ce singulier journal d'un roué d'aujourd'hui soulève dans l'esprit de votre lecteur. Laissez-moi vous dire simplement

quelques-unes de celles que j'aurais transcrites dans la marge de vos pages si j'avais eu, comme notre commun maître Stendhal, l'habitude de noircir à coups de crayon les « blancs » de mes volumes préférés.

La première de ces idées a été d'ordre tout professionnel. Je vous l'avoue, j'ai ressenti une joie profonde à vérifier une fois de plus, à l'occasion de votre *Gladys*, une des convictions de mon *Credo* littéraire : à savoir l'excellence et la souplesse de cette forme d'art, très vieille chez nous, et pourtant toujours jeune, toujours capable de s'adapter aux nouveaux besoins des générations qui changent, je veux dire : le roman d'analyse. Vous venez de l'appliquer, vous, cette forme plusieurs fois séculaire, à l'un des sujets les plus actuels, les plus contemporains qui soient : les sautes d'émotion d'un parisien cosmopolite à la date non pas de ces dernières années, mais de cette année-ci, presque de cette heure. Derrière votre jeune diplomate français, enfant gâté d'une famille riche et d'une mère trop indulgente, précocement désabusé par les expériences flétris-

santes de la galanterie et cependant romanesque à sa manière, médiocre d'idées, d'ambitions, et pourtant supérieur par la connaissance des dessous vrais de la vie, par sa maîtrise de soi et par son adresse à mener les autres, actif et frivole, courageux, sensible et usant ses jours à ce stérile jeu des amours sans amour (de toutes les usures la plus misérable), — oui, derrière le masque de ce roué à la mode nouvelle, ce n'est pas un nom que je mettrais, si je vous tenais, là, à causer de votre livre, c'est dix et c'est vingt, tant l'individu ramasse et représente en lui de traits et de caractères d'aujourd'hui. Et il vous a suffi pour le montrer dans son fond de l'antique procédé dont madame de La Fayette, l'abbé Prevost, Laclos, Constant, Fromentin ont donné d'excellents exemplaires. Il est si naturel à notre race, ce roman d'analyse. Notre intelligence latine qui veut avant tout y voir juste et clair, trouve en lui un si instinctif emploi de ses facultés, notre langue, à la fois abstraite et nuancée, s'y adapte avec tant d'aisance spontanée, qu'il n'a pas cessé

de reparaître à des intervalles plus ou moins éloignés de notre histoire littéraire, toujours aussi vivant, toujours aussi nouveau. On avait tout lieu de le croire mort ce roman d'analyse, il y a quinze ans, lors de cette magnifique efflorescence du roman de mœurs qui s'est appelée le naturalisme. Il n'en était rien : l'apparition, en moins de deux ans, de l'*Ennemi des lois*, de *Peints par eux-mêmes*, de l'*Automne d'une femme*, d'*Hœrès* et aujourd'hui de votre *Gladys*, témoigne que le fil de la tradition qui court d'un bout à l'autre de notre littérature n'est pas prêt de se rompre.

C'est qu'aussi bien le roman d'analyse, dès qu'il est poussé un peu avant, aboutit aux plus profonds, aux plus essentiels problèmes de la vie de l'Ame, et il ne serait pas un plaisir presque national pour notre esprit d'artistes lucides, qu'il serait un besoin pour nos consciences de croyants ou de chercheurs. Cette nécessité logique du genre s'est imposée même à votre ironie, mon cher Le Roux. J'ignore si vous considérez ce que je vous dis là comme un éloge

ou une critique. Vous ne vous souciez guère me semble-t-il, de ces étiquettes de moraliste et de psychologue, si vite tournées en épigrammes, et votre prétention n'a été, j'en suis sûr, que d'écrire une chronique de 1893, légèrement à la fois et sincèrement, avec la mise à nu de tout un travail de coulisses, dans une de ces petites comédies du cœur dont les volte-faces inattendues ont fait, de tout temps, le régal des curieux de nature humaine. Un séducteur professionnel qui se laisse prendre à son piège et qui se prend à aimer de bonne foi une femme qu'il voulait seulement corrompre et perdre, c'est presque toute la matière de *Gladys*, juste de quoi fournir à un Octave Feuillet de la première époque un proverbe en deux actes. Mais vous écrivez, vous, un roman d'analyse, et vous avez dû creuser votre sujet pour montrer les causes derrière les effets, les menus rouages derrière les mouvements de passion de votre héros, tout le travail intérieur de sa pensée et de sa sensibilité par delà ses paroles et des gestes. Et comment mener à bien

une pareille étude sans se heurter à ces problèmes dont je parlais tout à l'heure? Dire qu'un jeune homme, d'ailleurs délicat, et qui a de l'honneur, entreprend de séduire une femme qu'il sait vertueuse et fière, sans en être amoureux, c'est une phrase féconde en questions singulièrement troublantes, lorsqu'on la traduit, cette phrase, en ses éléments moraux. Quel est le droit de chaque être dans l'amour? Comment et par quels désordres le scrupule de la délicatesse est-il comme supprimé dans certains milieux et dans certains êtres lorsqu'il s'agit de ce sentiment? Y a-t-il une vraie indifférence dans des entreprises de séduction ainsi combinées, ou bien cette combinaison sert-elle seulement d'orgueilleux prétexte à un besoin beaucoup plus simple, beaucoup plus sincère : celui de sentir? Ce besoin est-il légitime et jusqu'à quel point sommes-nous criminels en faisant d'une autre créature cet instrument d'émotion? Est-il possible même de se placer vis-à-vis des troubles qu'on inspire dans cette attitude de dillettante? N'y a-t-il pas

dans l'amour une force saine et irrésistible de contagion et de domination qui, le plus souvent, triomphe de ces partis pris de vanité, si bien que le rôle d'égoïste et de contemplateur ne saurait plus être tenu à un certain moment sans confiner à la cruauté? Cette cruauté elle-même qu'elle est-elle et d'où vient-elle? Laclos a-t-il raison de nous montrer dans le Valmont de la fin de ses *Liaisons* une âme de scélérat, conquise malgré tout par l'agonie qu'elle inflige, et incapable de ne pas l'infliger? Où finit la comédie, où commence la tragédie quand deux êtres humains se trouvent en présence dans ce conflit des sexes où nous essayons en vain de ruser avec la nature? Le génie de l'espèce, pour prendre le mot du philosophe allemand, ne les admet pas, ces ruses. Nous avons cru jouer avec lui et c'est lui qui joue avec nous et qui, d'un proverbe de salon, fait un drame sauvage de sensualité, de violence et de douleur. Le décor de conventionnelle élégance est demeuré pareil; mais que les acteurs ont changé! Voici de vraies larmes, de vrais battements

de cœur, de vraies fièvres, et, demain peut-être, du vrai sang. Que s'est-il donc passé? Encore un imprudent, qui, une fois de plus, comme le Perdican du plus adorable des contes, a voulu badiner avec l'amour et qui, soudain, comme le dit votre Hubert, éprouve : « qu'un silence, presque religieux, se fait en lui devant l'Inconnu. » Religieux? Non. Mais épouvanté.

Ce drame toujours douloureux, même dans sa joie, tant elle est poignante, d'un cœur qui découvre en lui l'invasion de la maladie saine, vous en avez détaillé les scènes avec la plus jolie grâce d'esprit et de « dandysme ». Je vous demande pardon pour ce mot démodé et que je prends dans le sens imaginé par mon vieil ami Barbey d'Aurevilly, lequel, entre parenthèse, eût raffolé de *Gladys*, lui, l'auteur de l'*Amour impossible*, une autre tragédie de salon, et l'histoire, aussi, mais dénouée autrement, de deux cœurs qui se croient maîtres de gouverner leurs émotions, et qui arrivent par l'abus de la pensée à l'impuissance de sentir. C'est ce ton de légèreté souriante

qui donne à votre récit, à vous, un coloris très particulier et cette physionomie d'énigme déconcertante à laquelle je faisais allusion au début de cette lettre. Pour moi, qui vous suis à travers vos volumes et vos articles depuis bien des années, je crois deviner en vous comme une peur de trop plaindre vos personnages, et c'est pour cela que vous les quittez au moment où le second acte du drame va commencer. Vous connaissez aussi bien que moi les amers rancœurs qui suivront la chute de Gladys dans les bras d'Hubert et quand vous lui faites écrire : « Mes épreuves, je le sais, ne me viendront pas d'Elle », vous savez, vous, qu'il atteste là l'éternelle illusion du désir. Car c'est précisément d'elle qu'il va souffrir, comme c'est de lui qu'elle souffrira. Il y a entre eux trop de germes de douleur et il n'est pas homme à perdre les occasions de faire du mal à sa maîtresse et de s'en faire, — quand ce ne serait que pour davantage se sentir sentir. Mais vous, l'interprète complaisant de ses naïvetés et de ses susceptibilités, je crois vous voir, à

ce moment de ses confidences, hocher la tête et songer aux autres misères dont vous vous êtes fait si souvent l'historien. Votre œuvre, jusqu'ici, portait surtout la trace d'une pitié passionnée pour les plaies sociales d'en bas, pour les déshérités du sort qui ont senti avec toutes les servitudes du métier, toutes les souillures des tristes exemples. Vous avez, sans déclamation, et toujours avec une tenue supérieure de style comme de pensées, montré de notre civilisation ce qu'elle a de plus humilié, de plus humiliant aussi. Venant à raconter maintenant les émotions de deux êtres de luxe, j'imagine que vous auriez comme un remords de trop les plaindre. S'ils sont malheureux, ce malheur n'ira pas sans volupté : celle de vivre leur vie librement, longuement, profondément. Ils auront ce loisir de la mélancolie et du désespoir qui est un luxe encore, et, de tous les privilèges de la fortune, le seul peut-être qui soit enviable. Vous n'avez pas exprimé cette impression-là, mais je la sens, partout, dans l'air de votre livre. Je la sens surtout

aux quelques passages où vous évoquez par delà les fenêtres closes du petit salon de lady Greville. Celle, par exemple, où vous dites en quelques lignes admirables l'aventure du pêcheur normand qui perdit son fils au large. « C'était par une nuit de tempête. Le vent enleva l'enfant qui était monté dans la vergue. De la mer il appelait au secours. Le père l'entendit. Virer son bateau, c'était risquer de le perdre. Il était patron, il avait des pères de famille à son bord. Il continua sa route... » Il y a un art supérieur dans des touches semblables et toute une philosophie dans le contraste entre les visions d'humanité laborieuse que ces paroles évoquent et la frivolité du décor où elles se prononcent ; comme il y a une délicieuse poésie dans la peinture que vous faites, plus loin, de Gladys en robe à reflets changeants et qui dit à ses pauvres : « J'ai mis ma robe neuve pour venir vous voir. » Quelle délicatesse de pitié dans ces quelques mots! Mais n'est-ce pas la pitié qui la perd aussi, la noble et pure femme tombée de son ciel pour n'avoir pas

supporté de voir souffrir? Et quoique d'avoir arrêté votre récit comme vous avez fait, enlève au livre la haute moralité de sa conclusion, elle est si touchante cette amie trop faible du dangereux Hubert, que l'on vous est reconnaissant de ne pas nous avoir montré son visage, maintenant voilé par l'ombre de la honte, les larmes qui vont couler.

J'aurais voulu, mon cher ami, mieux vous dire pourquoi et comment j'aime votre livre, puisque vous m'avez fait la flatterie de me demander mon opinion. Le public, lui, vous dira, j'en suis bien sûr, par le succès qu'il lui réserve, la valeur de votre nouvelle œuvre. Merci de me l'avoir communiquée un des premiers et croyez que je suis votre dévoué confrère.

PAUL BOURGET.

GLADYS

OU

L'AMOUR MODERNE

I

Paris, le 28 mars.

L'habitude de noter chaque soir mes réflexions de la journée est la meilleure discipline que j'ai gardée de mon éducation catholique. Les bons Pères ne l'emploient que pour le progrès moral; elle vaut pour l'affinement intellectuel; elle enchaîne un jour à l'autre, elle écrit une conclusion au bas des étapes de vie.

J'ai une idée trop vague du bien pour souhaiter faire de grands progrès dans ce qu'on appelle la vertu. Les personnes qui ont parlé de la vertu avec le plus d'élo-

quence vantent ses effets, comme les chirurgiens font des anesthésiques : ils valent contre la douleur. C'est assez dire qu'ils doivent être la préoccupation de l'homme qui a dépassé la cinquantaine. A trente ans c'est peu que d'éviter la souffrance : on est organisé pour jouir et tout l'être nous porte à chercher notre fin dans l'amour.

Je veux tout de suite définir ce que j'entends par là : l'amour est le masque de mille passions individuelles, de mille instincts différents, depuis les extases qui font canoniser des nonnes, jusqu'aux brusqueries qui conduisent leur homme en cour d'assises.

J'ai dépassé ce grand appétit de la vingtième année qui s'assouvit du sexe sans distinguer la personne. Mes premières répugnances ont été des avertissements physiques : je me suis assigné des bornes dont l'âge des femmes était la règle. Après je me suis préoccupé de la beauté, non pas

seulement cette beauté chrétienne du visage qui siège dans l'expression, mais la plastique, la païenne qui juge l'être de la tête aux pieds, dans le développement de ses formes et dans les proportions de sa stature.

Je suis surpris de constater que ces catégories ne me donnent plus de satisfaction. Je suppose que je sois le pacha, assis sur son divan, à qui le pourvoyeur amène une théorie d'esclaves. Je dirai, en voyant le voile se soulever sur une beauté inconnue et parfaite :

— Voilà une belle nuit.

Je ne dirai pas :

— Voilà une espérance d'amour.

Quand mes yeux sont satisfaits, quand mes mains sont pleines, une inquiétude nouvelle me hante. Je voudrais saisir l'être lui-même. Je songe à cette légende espagnole qui dit qu'au début des temps toutes les oranges ont été coupées en deux, et que,

à travers le vaste monde, chacun de nous doit chercher sa moitié d'orange. L'amour, dont tous parlent, c'est l'exceptionnelle condition de ceux qui, dans le panier du destin, retrouvent la pulpe de leur pulpe, saignante au même joint de coupure. Le hasard peut placer cette moitié de vie sous la main d'un voluptueux, mais celui-là est plus sûr de la découvrir qui met de la méthode dans ses investigations.

II

3 avril.

C'est ici le domaine de l'éducation individuelle. Les jeunes gens qui se croient prémunis contre les surprises de l'amour par une discipline morale ou des recettes de séminariste me font l'effet des nigauds qui apprennent à nager sur un banc; jetez les uns à l'eau et les autres dans les coquetteries d'une femme, ils y pataugeront d'une manière affreuse. Pour moi j'ai compris de bonne heure que l'expérience serait ici mon meilleur maître. On affiche sur les murs des manèges ce précepte de Plutarque:

« Le cheval est le seul éducateur qui ne flatte pas un prince. »

On en pourrait dire autant de sa maîtresse.

Voici ce que les miennes m'ont appris :

1° Les filles sont incapables d'amour.

(Cf. Mon voyage à Venise avec Suzanne Berthier. Le collier de Ludina Gaby. Mes passionnettes avec Marthe de Folligny. Marguerite de Lierre. Particulièrement ma liaison avec Manette.)

Les filles (et cela est tout à leur honneur), ne peuvent aimer d'amour un amant qu'elles ne payent point. Un préjugé bourgeois, assez contemporain, empêche un homme de mon monde de connaître ces douceurs.

J'ai fait là-dessus une expérience concluante, avec Manette, la chanteuse des Bouffes. Je l'avais trouvée dans un cabaret de Montmartre, où elle chantait des refrains de pierreuse, en robes de percale et en bas troués. J'ai tout de suite démêlé chez

cette fille ce grain d'originalité qui lève seulement entre les pavés de Paris. Nous l'avons emmenée souper. Le lendemain je l'ai habillée ; à la fin de la semaine je lui avais meublé un appartement ; à la fin du mois je me montrais dans son dos aux premières. Elle avait des diamants, un petit coupé, un engagement d'étoile. On disait son nom, les loges des cercles l'applaudissaient ; et, certainement, je ne regrette pas l'héritage de mon parrain qu'elle m'a grignoté, en six mois, comme un radis. Ce que je ne puis pas lui pardonner, c'est son professeur de musique : il était beaucoup plus vieux que moi, très mal tourné, il fleurait l'ail, il fumait des cigares d'un sou et il en mâchait la moitié. Avec mon argent elle lui a payé un cheval pour ses promenades au Bois et une garçonnière où il la trompait.

2° Les femmes qui ont eu beaucoup d'amants : elles n'aimeront jamais que soi-même.

(Cf. Ma liaison avec madame de Moca-

nachy, avec la petite baronne du Taillis, avec ma cousine Hélène d'Ombreuse.)

Au fond, toutes ces amoureuses aiment non l'amant mais l'amour. Elles lui sont fidèles dans de multiples infidélités. On sent auprès d'elles que l'on fait partie de la livrée qui va à toutes les épaules avec quelques retouches. Les plus secrètes faveurs de ces maîtresses-là ont quelque chose d'anonyme, elles sont comme ces pentes où l'on glisse dans les rêves sans pouvoir se raccrocher à une touffe d'herbe.

3° De même les femmes trop jeunes sont incapables d'amour.

J'ai tristement éprouvé cette impuissance auprès de Georgina. Je l'avais connue jeune fille, je lui avais serré les doigts dans des cotillons : elle songeait à m'épouser. Quand j'ai vu qu'elle se mariait avec Marmonde, j'ai pensé :

« Elle sera ma maîtresse dans dix-huit mois. »

Cela n'a pas tardé si longtemps, et, un an après, nous étions brouillés. Allez donc atteler une pouliche de trois ans avec un cheval fait! Elle se jette à droite et à gauche, elle prend ombrage de tout, elle s'élance sur les obstacles dangereux. C'est un divertissement de promenade; ce n'est pas une sûreté pour la route.

4° J'écarte aussi — après expérience faite — les femmes qui ont eu des enfants.

Ici les motifs de réforme se multiplient. On a peur de brouiller les lignées, et puis une maîtresse qui a passé par la maternité ne vous appartient jamais entièrement. L'enfant est un rival souvent fâcheux pour un mari, toujours odieux pour un amant. D'autre part, si une amante-mère néglige définitivement son poulailler il faut tout craindre d'elle; la femme dont la maternité n'est pas le fond apparaît comme un monstre dans la nature.

5° Logiquement et pour des raisons in-

verses, on doit craindre qu'aux approches de la quarantaine une maîtresse se montre uniquement maternelle. Son besoin éperdu de sacrifices vous étouffe comme un lierre; elle vous vole les occasions de dévouement; elle ne vous donne pas le temps d'aimer vous-même. C'est, de toutes les formes d'amour dont on est l'objet, celle qui dispose le plus sûrement à l'infidélité.

III

6 avril.

J'ai développé ces réflexions hier soir devant Guy d'Arcelles, mon meilleur ami, et quelques camarades.

Ils m'ont répondu à l'unisson :

— Marie-toi ! Tu es mûr pour les joies de la famille.

J'avoue que j'ai éprouvé un peu de mauvaise humeur à me voir si grossièrement compris, j'avais pourtant pris la peine d'analyser mon état d'esprit.

Je ne méprise pas le mariage. Il m'apparaît comme l'achèvement des éducations de

parfaites amoureuses. Le mari vient à son heure pour parfaire l'œuvre des institutrices et des prêtres. Et il est difficile entre tous ce rôle d'éducateur! On s'attriste de voir que ce choix se détermine dans le monde sur des motifs si légers. Tout le bonheur d'une femme, celui de ses amants en dépend pour une bonne part ; il y a là des initiations délicates, des répugnances physiques auxquelles correspondrait seul un homme tout à fait dépourvu d'égoïsme. Il faudrait qu'il accumulât les grâces d'état d'un médecin, d'un confesseur et d'un père.

Dans la pratique c'est à un homme choisi presque au hasard qu'appartient le soin de mettre une âme au point de sa sensibilité. D'Arcelles me faisait observer qu'un accordeur de pianos est le premier venu.

— Il suffit, disait-il, qu'il ait l'ouïe un peu fine, qu'il sache monter et descendre une corde. C'est affaire à l'artiste qui viendra

derrière ce manœuvre de communiquer son émotion à l'instrument.

Soit, mais si l'on est en droit de comparer un mari à un monteur de pédales, peut-on raisonnablement conclure d'une boîte à musique à une âme de femme?

IV

7 avril.

J'écarte tout d'abord les veuves de trente ans : on risque de devenir auprès d'elles ce mari dont l'emploi est si nécessaire dans la fiction légale où nous vivons. Je réserve tous mes soins pour une maîtresse dans la trentaine, mariée, sans enfants, heureuse en ménage, morale sinon dévote, et par-dessus tout irréprochable. Je suis sûr que j'éprouverais pour une personne de cette qualité un véritable amour. Il s'irriterait sur tous les obstacles, il s'avivrait dans la solitude.

Mais où trouver une femme qui se défende autant qu'il faut et qui ne se donne point avant que l'on ait eu le temps de devenir amoureux d'elle ?

V

8 avril.

Il y a des gens qui attachent du ridicule à la conquête que l'on fait d'une femme sur un mari. Je viens d'essuyer là-dessus une vraie querelle.

— Voilà, disait d'Arcelles, un plaisant rival : Si l'on échoue la honte est complète. Si l'on réussit le succès n'est guère reluisant.

La plupart des hommes n'apprécient vraiment dans la conquête des femmes que la vanité de triompher d'elles. Comme les autres j'ai vécu de ces enfantillages ; mais, Dieu merci, je les ai dépassés.

VI

9 avril.

Je remarque que mon projet de me faire aimer d'une maîtresse irréprochable excite contre moi la verve des femmes aussi bien que de mes amis.

Ma cousine Hélène d'Ombreuse me disait hier :

— Je ne vous donne pas quinze jours pour vous dégoûter jusqu'au haut de cœur de votre amoureuse à scrupules.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un homme de plaisir et qu'elle vous mettra à la portion congrue.

Je me suis révolté, j'ai dit :

— Je n'attends pas d'une honnête femme les habiletés professionnelles d'une fille.

— Non, mais tout de même vous ne concevez pas l'amour sans l'abandon complet de celle qui aime. Votre quakeresse vous traitera comme un second mari. Vous-même vous ne pourrez la former sans lui faire perdre cette honnêteté qui est pour votre esprit malicieux tout le ragoût d'une pareille liaison. Enfin un ridicule est attaché à cet emploi d'éducateur ; un amant qui instruit sa maîtresse travaille pour le prochain.

Tous ces arguments ne me troublent pas; au point où j'en suis je ne puis aimer une femme qui dans un amant adore l'amour ou la volupté, ou seulement l'instinct de tromperie. Je n'irai point d'ailleurs aimer une femme si prude que son honnêteté l'arrête de se donner. Ce que je veux, c'est qu'elle ait assez de foi pour résister long-

temps, pour se donner dans les remords, avec, sur ses talons, toute une meute d'angoisses, dont elle se réfugiera dans mes bras.

VII

10 avril.

Les dernières fantaisies de Manette m'ont coûté cher. Je viens d'écrire à ma mère pour lui confier mes embarras d'argent et pour la prier de m'en tirer. J'ai accompagné cette note à payer d'une analyse très exacte de mon état d'âme. Je suis dans le tremblement que cet acte de contrition n'apparaisse comme une habileté. Je l'appréhende d'autant plus que l'expression en est sincère. D'ailleurs, ma mère est la dernière personne du monde que je songerais à duper. Je crois bien que nous n'avons pas, elle et

moi, une idée commune ; mais nous sentons de même et cela suffit pour que l'on soit assurés l'un de l'autre. Ma mère dit : « C'est mal », quand je dis : « C'est laid ». Ma mère est sûre d'une foule de choses dont je pense : « Il serait séduisant que cela fût ainsi ! » Cette foi et cette espérance peuvent marcher l'une à côté de l'autre sans se blesser du coude.

Ma mère a pour moi une indulgence sans bornes : moi, j'ai de la pitié pour elle. J'écrirais le mot en tremblant si les contemporains ne lui avaient rendu tous ses sens qui comportent la tendresse et le respect. Ce que je vénère d'abord dans ma mère, c'est cette candeur qui lui a fait des œillères tout le long de la vie. Elle ne sait pas ce qui s'est passé à gauche ni à droite; toujours, elle a regardé devant soi. Elle a marché, le pas sûr, la tête haute, vers un lointain bleu comme une enluminure.

Je puis me rendre cette justice : jamais, je n'ai essayé de dessiller les yeux de ma

mère pour me laver de mes péchés. Jamais je ne lui ai dit :

— Vous avez vécu d'illusions, et le voile blanc de la mariée n'a fait qu'épaissir autour de vous cette nuée où l'on enveloppe les premières communiantes. Relevez cette mousseline. Regardez le monde comme il est. Comparez mes fautes — dont je ne suis pas fier — à cette inconscience d'instinct qui est l'habitude des gens pratiques et que les théoriciens formulent en philosophie. Mon innocence vous apparaîtra éclatante comme celle de l'agneau qui dort parmi des rayons, sur le Saint Livre.

C'est sans doute la faute de mon temps si je ne comprends plus bien le sens religieux de ces vocables :

« Sens moral, caractère ».

Un vieux boulevardier, devant qui je traitais sévèrement un grec qu'on vient d'expulser du Cercle, m'a interrompu, hier, par cette phrase qui m'a fait réfléchir :

— Mon ami, ne condamnez jamais un homme sur sa faute, mais si vous voulez le juger équitablement, considérez seulement deux choses : ses moyens et ses besoins.

J'ai regardé ce cynique avec une nuance d'admiration ; je me suis demandé si, entre deux bouffées de cigarette, il ne venait pas de formuler un précepte qui manque dans l'Évangile. Il y est dit que chacun sera jugé selon ses œuvres. C'est une mauvaise base ; elle suppose l'égalité parfaite des tentations et des responsabilités. J'ai peur d'un Dieu inintelligent comme un code, routinier comme un professeur de philosophie. D'avance, je récuse son jugement.

Et pourtant, comment est-ce que j'agis dans la pratique ?

Mon dérèglement a une règle extérieure. Par tendresse pour une femme qui, tout enfant, m'a réchauffé contre son cœur, je conserve les apparences du respect pour cette loi qui ne me domine point ; je me

fais à moi-même l'effet d'un homme plongé dans les ténèbres, qui regarde l'heure au cadran éclairé d'une église. Devant certains actes, je m'arrête avec cette pensée :

« Ma mère souffrirait trop si je cédais. »

Elle peut mourir, cette influence lui survivra. Toujours je verrai ses yeux qui me suivent depuis l'enfance sans que rien les arrête, ni les murailles, ni l'éloignement, ni la pierre d'une tombe. Jusqu'au bout, je continuerai d'accepter leur jugement de ma vie ; et, alors que le bien et le mal ne m'apparaissent plus avec des couleurs tranchées, je me préoccupe de faire monter les larmes dans ces yeux où je ne veux voir que de la lumière.

Cette parfaite connaissance du cœur maternel aurait dû m'épargner toute inquiétude. Ma mère ne devait pas croire que les exigences de mes usuriers me rejettent toutes seules vers son indulgence. Elle sent la gravité de la crise morale où je me débats.

Elle me supplie de quitter Paris et de venir faire une retraite près d'elle, au bord de la Méditerranée, dans une villa très éloignée des casinos, où, dit-elle, « on se recueille devant sa fenêtre ouverte comme dans une église ».

Je partirai ce soir même.

VIII

Beaulieu, 12 avril.

J'ai bien fait de venir ici ; non pas seulement parce que ma présence apporte de la joie à l'être du monde qui m'aime le plus, mais parce que j'ai achevé de m'éclairer sur mes véritables désirs.

Je puis me l'avouer maintenant : les sarcasmes dont mes amis ont accueilli mes projets m'avaient un instant désorienté.

J'étais troublé surtout de ce présage qui revenait comme un refrain :

— Il va se marier !

J'en étais à me demander s'ils n'avaient

point raison ; si mon inquiétude de cœur, mes bouffées de mélancolie, ne m'acheminaient point à cette déplorable abdication de ma liberté. Car il y a trois fins qui, à mon avis, doivent donner de la répulsion à un homme de ces temps-ci : le suicide, la prêtrise et le mariage. Le suicide est une marque d'incuriosité qui me choque gravement ; la plus certaine horreur de la mort c'est la chute du rideau au milieu d'un acte sur le spectacle de la vie ; mais du moins le suicide a pour lui qu'il est une solution absolue, il peut donner à celui qui part une sensation de puissance vraiment souveraine. Il suffit qu'on l'accomplisse sans fièvre et avec les égards qu'on se doit à soi-même. La prêtrise n'est qu'une demi-mesure : elle suicide la raison et laisse la chair exposée aux vertiges naturels. Mais de ces trois solutions, la plus hypocrite est certainement le mariage. Je ne sais si la femme y trouve son compte,

je me préoccupe seulement du rôle que l'homme y joue. On feint de considérer qu'il peut s'y enfermer sans aller contre le vœu de la nature. Plaisante fiction dont personne n'est dupe ! A qui fera-t-on croire que la fidélité envers une seule femme n'est pas aussi difficile à garder que la chasteté envers toutes ? Seul l'amour peut conseiller une telle exception parce que ce n'est de sa part ni un raisonnement ni un ferme propos, mais un effet instinctif de son ardeur. Un sage l'a dit :

« Le plus sûr moyen de vaincre la concupiscence c'est de la satisfaire. »

C'est dans ces conditions toutes seules que l'amour comporte la fidélité exacte : il s'empare du désir en l'enivrant de miel.

IX

14 avril.

Il serait admirable que l'on pût enfermer l'amour dans le mariage : mais l'expérience comme la raison prouvent que l'entreprise est chimérique. Avant toute question de tendresse le mariage pose la question d'argent. Je ne m'en choque pas. L'argent est le moyen de tout. Il est aussi indispensable à l'existence des êtres un peu raffinés que l'élévation de la température aux plantes des serres. Cette préoccupation circonscrit tout d'abord le domaine des choix ; un homme de mon milieu ne peut songer à

épouser une héritière qu'à partir d'un certain chiffre de dot. Les candidates qui remplissent ces conditions financières ne sont point si nombreuses que l'on croit; il faut se hâter de jeter son dévolu sur elles entre leur sortie du couvent et la première année de leur début mondain. En effet, cette question d'âge est aussi tyrannique que la question d'argent. Elle limite, tout aussi odieusement, la liberté dont l'amour a besoin pour naître. Encore, pendant ces deux ou trois années où les jeunes filles sont exposées dans les bals, sur le premier rang de chaises, comme les modes de la saison, quelles occasions nous offre-t-on de les connaître? Je ne regrette pas qu'on les évite, ces tête-à-tête ne nous apprendraient rien sur un être informe, dont toutes les idées sont des goûts, dont tous les sentiments sont des idées romanesques. A vingt ans le plus grand charme d'une fille est la niaiserie de Galatée à son réveil. A supposer

qu'une de ces inconnues virginales soulève en nous le désir, cela m'apparaît comme un motif très décidé de ne point la rechercher en mariage. Le désir n'est pas l'amour. Il s'effarouche de tout absolu, il vit en pillard d'inquiétude et de surprise. Il n'estime que ce qu'il conquiert. Il ne possède avec joie que dans la violence. La seule certitude du dénouement le décourage tout d'abord. Le mariage est un refuge pour les hommes de mœurs dissolues qui n'attendent des femmes que les jouissances du sexe, et qui veulent avoir ce médiocre fruit perpétuellement sous la main.

X

15 avril.

Bien entendu ma mère n'envisage point le mariage à ce point de vue. Elle m'a parlé de l'union de l'homme et de la femme qui mettent leurs mutuels sentiments sous la garde de Dieu, avec une admirable élévation. Ses paroles me causaient un plaisir presque musical. C'est une des vertus magiques du nom de Dieu. Lorsqu'il m'est lancé comme un boulet par des gens qui en usent au profit de leurs intérêts terrestres, il excite en moi toutes les révoltes de l'impiété. Mais sur les lèvres de ma mère,

il s'élève, parfumé, comme une colonne d'encens vers la voûte d'une cathédrale. Il éveille dans mon âme des sonorités dormantes. Il ressuscite les joies de l'enfance. Il me fait remonter sur un fleuve de lait, jusqu'au temps où j'ai si bien dormi contre le sein maternel.

Voici l'opinion de ma mère sur le mariage :

Tous les arguments dont les personnes qui vivent selon le siècle assaillent l'union religieuse de l'homme et de la femme, sortent d'une conception radicalement fausse du mariage. Ceux qui cherchent dans ce sacrement une fin individuelle de plaisirs n'y trouveront que le désespoir.

Dans cette conception les époux sont deux bêtes qui se mettent en cage sans avoir fait couper leurs griffes ; il est logique qu'ils finissent par s'entre-déchirer. Mais toute différente est la vie dans le mariage chrétien : c'est l'abdication de l'égoïsme. Deux êtres

se prennent la main qui renoncent à être leur propre but chacun à soi-même et chacun l'un à l'autre. Ils s'unissent pour se dévouer à une tierce vie qui sortira d'eux, à un être dans lequel ils se retrouveront, un être qui sera chacun d'eux et tous deux ensemble. Une occasion divine leur est octroyée d'aimer eux-mêmes hors d'eux-mêmes. Et ainsi, pour la joie et pour la paix des hommes, se vérifie la parole :

« Croissez et multipliez. »

Dépouillé du mysticisme qui répand sur ces tableaux de bonheur conjugal une lumière préraphaélique, cette théorie ne choque point les notions scientifiques que j'ai glanées en vivant et en feuilletant les livres, le soir, pour m'endormir. Comme tout le monde, je sais que l'individu se débat vainement, tel un petit flot, dans l'océan de l'espèce. Une vague le précède, une vague le suit. La marche est vers un rivage inconnu, vers une destinée dont le secret reste suspendu

entre la marée et la lune. C'est folie au petit flot que de vouloir arrêter cette oscillation sans fin pour refléter le palpitement d'une étoile. Déjà elle a glissé à l'occident des jours.

Je conçois qu'un des meilleurs moyens de se mettre l'âme en paix est vraiment d'abdiquer son bonheur au profit de l'enfant que l'on crée. Qui sait, quand viendra pour ce rejeton l'heure virile de la jouissance, si les hommes ne seront pas adoucis, si les dieux ne seront pas plus cléments? Je ne condamne pas ce rêve que se forgent des millions d'hommes. Je sais bien qu'au temps troublé du moyen âge ce furent les meilleurs qui s'enfermèrent dans la chasteté et dans les couvents. Ils renonçaient aux joies de ce monde dans l'espérance des félicités paradisiaques. Je ne leur jette pas la pierre ; mais mille fois je préfère à leur découragement la vaillance de l'homme d'armes qui est resté sur la grande route

des invasions, bravant la mort, toutes les aventures, pour connaître un jour les soûleries de la victoire, la joie terrestre du butin. Aussi bien, si, de génération en génération, l'homme abdique au profit de son enfant les possibilités immédiates du bonheur, le dévouement devient une immense duperie dont aucun coupable ne nous rendra compte, puisque la certitude du Dieu responsable n'est pas au bout du pèlerinage que l'humanité fait sur cette planète.

Dans cette incertitude de la foi, dans ce bégaiement de la science, j'aime l'héroïsme de l'individu qui se met en travers de l'espèce anonyme ; j'aime la petite barque qui jette l'ancre dans la tempête, et qui dit :

« Je tiendrai la cape. »

Voilà l'exemple que ceux qui valent doivent donner aux affolés, c'est à eux d'apprendre aux masses qui se ruent dans la paternité comme dans l'opium, que l'individu n'a pas seulement des devoirs envers

l'espèce, mais tout d'abord envers soi-même
Il lâche volontairement l'unique possibilité de bonheur quand il fait un moyen de l'amour qui peut être un but.

XI

16 avril.

Vraiment l'orgueil est un facteur sérieux de nos actions, et on aurait tort de vouloir tout à fait l'exclure de l'amour. Au réveil, je viens de relire les dernières pages de mon journal. Je les ai écrites dans un flot de sincérité. Pourtant, à quelques heures de distance, je goûte un plaisir d'auteur à les trouver sonores. J'attribue cette inspiration à la solitude où je vis depuis quelques jours. Tout est bon dans le catholicisme hormis sa foi et ses conclusions morales. Voici par exemple l'institution des retraites,

cette obligation imposée chaque année aux prêtres de faire dans le recueillement leur examen de conscience. Les laïques auraient plus besoin que les autres de ces haltes intellectuelles où l'on dételle dans la méditation. Le tourbillon de Paris est préjudiciable à tout recueillement. Chaque jour, des semailles d'impressions et d'idées nouvelles sont jetées comme à la volée sur le blé de la veille ; il lève étouffé, et rien n'arrive à l'épi. Une grande passion peut éclore dans la brûlure de ce fumier, mais il faut la transplanter très vite dans une terre moins chargée.

Cette certitude m'a porté à faire un retour sur moi : si je veux sauver de l'étiolement ce germe d'amour qui tout d'un coup a levé dans mon cœur je dois quitter Paris, la vie pleine et vide que j'y mène, les dessé-chantes ironies qui y grêlent sur tout, l'hyperesthésie des sens qui est un obstacle à une émotion durable. Je rêve de me réfu-

gier dans quelqu'un de ces villages que l'on aperçoit, par des fenêtres de wagon, accrochés à des collines. On ignore leur nom; ils ne sont point marqués sur les cartes : pourtant on imagine que sous ces toits de chaume l'amour habite, et que dans cette paix on aurait pu être heureux.

Quoi qu'il arrive de mes velléités sentimentales, je suis décidé à quitter Paris pour une grande année; je négligerai un peu mes amis et mes connaissances pour faire la connaissance de moi-même.

XII

17 avril.

J'ai dit ce dessein à ma mère après déjeuner.

La joie qu'elle a fait paraître est déjà une récompense. Sans doute la chère âme croit que ce projet est un premier fruit de l'exhortation que j'ai écoutée l'autre soir avec une surprenante bonne volonté. Il y aurait un défaut de charité à tuer cette joie dans sa source, et le mensonge m'apparaît ici comme un pieux devoir. D'ailleurs, la vérité n'est pas très éloignée de cette fiction maternelle. J'ai vraiment trouvé mon che-

min de Damas. J'aperçois le vide des amusements où je m'obstinais par vanité et par esprit d'imitation. Je le sens, ces plaisirs de convention me masquaient une réalité que me voici décidé à poursuivre et à saisir.

Il s'agissait de profiter d'un si beau zèle. Ma mère a tout de suite écrit aux Affaires étrangères. Elle demande que l'on me remette en activité de service. Elle a de ce côté des amitiés puissantes. Je ne doute point que pour lui plaire on ne découvre promptement quelque poste où me loger. Du reste, je ne demande ni Londres ni Rome. Je mets de la coquetterie vis-à-vis de moi-même à ne montrer aucune préférence. Il faut faire la part du romanesque dans la vie. J'ai décidé d'aimer pour de bon; c'est assez intervenir. Je remets aux mains du hasard le soin de me désigner ma maîtresse.

XIII

28 avril.

Un poste de secrétaire est vacant à Copenhague.

Il y a un an je me serais écrié :

— C'est trop loin de Paris et des capitales cosmopolites !

Dans mon présent état d'esprit cette nouvelle m'a fait battre des mains. Ma mère n'a rien compris à cette bonne humeur. Elle m'apportait en tremblant la réponse du ministère. J'ai donné cette explication plausible à mon enthousiasme :

— Ce poste du Nord est particulièrement

intéressant pour un diplomate qui prend de l'intérêt aux choses de la carrière. On y est suspendu au-dessus de l'Europe comme dans une nacelle de ballon, et, de là, on découvre toute la carte, à vol d'oiseau, sans compter que les alliances souveraines de la maison de Danemark font passer par ce petit pays la résultante de l'équilibre européen.

Ma mère m'a regardé avec une nuance d'admiration dont je me suis senti honteux. De fait, cette terre danoise où règne encore le fantôme d'Hamlet m'apparaît comme le pays des idéales amours; pour moi c'est l' « ultima Thulé », l'île large comme une coupe qu'une seule larme peut emplir. J'y veux boire cet hydromel que les Walkures versaient aux blessés pour leur ouvrir les ivresses du ciel.

Dans ces pensées j'étais impatient de feuilleter mon Gotha. Je viens de parcourir les pages réservées au corps diplomatique. J'ai

pu souligner des noms familiers. Je retrouverai là quelques aimables garçons, déjà rencontrés à Lisbonne et à Genève. En revanche, les ménages me sont inconnus; je n'ai de renseignement que sur l'attaché militaire de Grande-Bretagne, sir Reginald Greville, baronnet; je sais qu'il est marié à une femme agréable. L'occasion où l'on m'a parlé de ce couple était trop particulière pour qu'elle me soit sortie de la mémoire.

C'était, un soir du dernier hiver, chez ma cousine Hélène d'Ombreuse. J'avais eu le tort de dire un peu haut :

— Je devine le caractère des gens d'après leur écriture.

Aussitôt toutes les femmes présentes de griffonner quelques lignes sur des bouts de papier, de me les apporter avec des supplications. Bien entendu, j'ai refusé de les satisfaire. J'ai dit que ces consultations graphologiques ne se pouvaient donner en plein salon, qu'elles étaient matière à confidences

de tête-à-tête pour peu qu'on voulût sortir de la convention galante. J'ai affirmé que des lignes, écrites tout exprès pour être jugées, mentaient comme un portrait retouché, que je pouvais seulement recevoir des impressions exactes d'un fragment de lettre tracé en toute liberté, sans surveillance de la plume. Pour être véridique, j'aurais pu ajouter que ces écritures de mondaines, habillées dans une livrée uniforme d'encre violette, n'accusaient rien que l'incurable banalité.

Sincèrement, je pense que l'écriture est un geste d'après lequel l'observateur un peu délié peut juger du tempérament et de l'éducation. J'attache à ces renseignements la confiance qu'ils méritent ; elle est suffisante pour que, dans bien des cas, j'y aie cherché un supplément d'information sur le caractère d'un camarade nouveau.

Je débitai ce petit boniment pour me tirer d'affaire.

Mais Hélène d'Ombreuse insista.

— C'est bon, dit-elle, nous allons mettre votre divination à l'épreuve dans les conditions que vous indiquez vous-même. J'ai tout justement reçu aujourd'hui un billet d'une personne que vous ne connaissez pas. Il est à croire que vous ne la rencontrerez jamais ; aucun scrupule ne peut arrêter votre diagnostic.

J'acceptai l'épreuve, et Hélène me mit sous les yeux une des plus surprenantes écritures que j'aie rencontrées de ma vie.

Il était impossible de reconnaître, au premier abord, le sexe de la personne qui avait tracé ces lignes. Cette hésitation est rare ; la nature de la femme perce à travers la forme masculine des lettres aussi clairement que sous la coupe d'un travesti. Pourtant, je regardai la lettre de plus près et ma conviction se fit.

— C'est, dis-je à Hélène, une femme qui a tracé ce billet.

Je ne m'étais pas trompé; de là à déduire toutes les qualités et tous les défauts qui sont l'apanage ordinaire des femmes marquées de virilité, il n'y avait qu'un petit effort de logique.

Mais, une fois encore, ma routine d'expérience échoua.

La tare des femmes en qui l'énergie morale prime tout, c'est l'absence du charme physique. La pratique de la volonté enlève aux mouvements toutes ces langueurs qui sont des pièges pour le désir. Une femme prompte à se décider et à agir se lève trop vite de sa chaise longue, elle a le pas trop long et trop rapide; ses prunelles lui servent seulement à voir et sa voix à parler : elles ne caressent point. Une telle disposition suffit à gâter le plaisir que notre œil prend à la beauté des lignes.

Or, cette grande écriture si fière, si décidée, si probe, demeurait dans sa beauté volontaire profondément féminine. Tout de

suite elle me fit remonter à la surface de la mémoire un débris de vers latin, où, jadis, j'ai cru voir Junon elle-même se refléter comme dans un miroir : *Incessu patuit dea*, son allure la révéla déesse. La femme qui avait écrit ces lignes devait ressembler à un de ces êtres troublants que la Grèce nous a légués comme des types de participants à la double beauté sexuelle : Hermaphrodite et Narcisse, les fils de Vénus et du divin Messager, les aïeux païens de l'ange.

Je groupai ces renseignements épars pour dire ma bonne aventure. Je la résumai à peu près en ces termes :

— Une femme loyale comme un homme, très préoccupée de moralité. Jusqu'ici toute son ardeur s'est dépensée en admirations romanesques. Elle a de la religion pour toutes les conventions qui sont belles. Elle est plus fière de son âme que de son corps. Elle est sûre de soi-même jusqu'au vertige d'orgueil. Dans le fond, elle est faite pour

la passion. Si jamais l'amour entre en elle, il la bouleversera de fond en comble. Le modèle des épouses deviendra le modèle des amantes.

Là-dessus, Hélène a ri de tout son cœur.

— Votre portrait, m'a-t-elle dit, est merveilleusement exact, mais seulement jusqu'à l'avant-dernière ligne. Mon amie Gladys est telle que vous l'apercevez derrière son écriture, un adorable monstre de vertu. Sa volonté est comme l'armature de fer qui tient debout les statues. Gladys restera éternellement dans la même attitude de majesté sérieuse, un peu froide, séduisante à la façon des allégories morales : la Justice, l'Espérance, la Loi. Mais pour la conclusion de votre oracle, effacez-la d'un revers de manche ! L'homme qui détournera Gladys de ses devoirs n'est pas né, car ce n'est pas un mari en chair et en os qu'elle aime, c'est un idéal qu'elle s'est forgé à plaisir, avec toutes les suggestions de son tempéra-

ment anglo-saxon, avec toutes les couleurs de son romanesque brumeux.

Et Hélène nous a conté dans les grandes lignes l'histoire du ménage Greville.

Sir Reginald Greville faisait partie d'un corps d'armée que l'on a envoyé dans le nord de l'Inde pour mettre des rajahs à la raison. Il s'y est couvert de gloire. Monté sur un éléphant, il poussait des reconnaissances jusque chez l'ennemi. Dix fois il a failli tomber aux mains des rajahs ; il s'est toujours tiré d'affaire, sans qu'on ait su ce qui a fait le plus d'effet aux révoltés de son revolver ou de son flegme. Il se battait contre ces gens-là pour gagner la manche, comme jadis, dans son collège anglais, il boxait pour ses partisans. Hélène m'a cité un mot de lui que je trouve admirable.

Un diplomate italien le félicitait de son héroïsme :

— On m'a affirmé, disait-il, que, tout seul, vous aviez supporté l'effort d'une dou-

zaine d'Indiens et que vous les aviez mis en déroute ?

Sir Reginald Greville a répondu avec tranquillité :

— C'est la supériorité de l'entraînement et de la nourriture anglaise.

— Jugez le ménage là-dessus, m'a dit Hélène d'Ombreuse, le mari croit que la source de l'héroïsme sort d'une bouteille de porto ; la femme, que toutes les vertus découlent naturellement de la Bible.

Ce qui est bien saxon, c'est le coup de foudre que lady Greville a ressenti tout d'un coup pour son mari, sans l'avoir vu, à la seule lecture des journaux illustrés. Elle ne s'est pas dit qu'il avait juste vingt ans de plus qu'elle et que les campagnes de l'Inde dégradent leur homme. Elle a décidé qu'elle aimait ce héros, et que, si elle ne l'épousait pas, malgré son nom, elle demeurerait fille. La vue de sir Reginald Greville ne l'a point fait changer d'idée. Elle ne

s'est pas avisée qu'il avait la couleur des Indiens qu'il venait de combattre. Elle a continué de le voir tel qu'elle l'avait aperçu pour la première fois dans les colonnes du *Graphic* à travers la prose dithyrambique d'un reporter.

Je me souviens que j'avais dit sournoisement à Hélène d'Ombreuse :

— Je suis sûr que votre gracieuse amie avait une belle dot, et le héros pratique qui croit que le porto enfante le courage est bien homme à penser que l'amour conjugal est le fils légitime de l'argent.

Hélène a répondu en haussant les épaules :

— Que vous êtes Français dans l'âme ! Si vous ne sortez point de vos préjugés nationaux vous ne serez jamais qu'un piètre diplomate. Sir Reginald Greville était trois fois plus riche que Gladys. Il l'a épousée pour son nom, pour sa vertu, pour son amour, pour ses robes blanches, pour sa beauté angélique. La beauté de la vierge

est la récompense naturelle du soldat.

Et là-dessus Hélène a décroché du mur un cadre de bois blanc.

— Voilà, nous a-t-elle dit, le portrait de Gladys et de ses deux sœurs. C'est elle qui est là, dans le coin.

La photographie représentait trois jeunes filles, en costume de bal, adossées à une étoffe indienne. Un air de famille les faisait sœurs. Toutes les trois étaient belles, de cette beauté anglaise où la race presque toujours domine l'individu; pourtant le tempérament de ces trois jeunes filles apparaissait dans la pose naturellement choisie, dans des nuances d'expressions, de regards et de bouches. Celle qui semblait l'aînée était un type admirable de vigueur : son cou, presque aussi large que l'ovale du visage, avait la force jeune d'une colonne grecque; les lèvres, closes dans une moue, étaient charnues comme la gorge; les yeux clairs regardaient devant eux avec une audace où l'on devi-

nait la hardiesse d'un animal vaillant et sûr de sa force.

L'amie d'Hélène reproduisait ce type de vigueur aristocratique et de lignes fermement soutenues; mais une mélancolie était sur elle qui changeait toute l'expression du visage et jusqu'à l'âme des gestes. Les cheveux moins drus, plus fins, couvraient le front d'une ombre légère; ils ondulaient avec des reflets vivants. Le front était large et pur comme ces plaques de marbre grec sur lesquelles on gravait de belles sentences. La mâchoire un peu longue disait l'énergie; mais le menton tournait à temps pour empêcher que le visage ne fût durci par sa proéminence. Les lèvres suivaient le dessin des sourcils; abaissées par les coins elles s'étendaient en arc. Les yeux regardaient au loin, un peu levés, avec cette intensité des regards purs qui transpercent les choses, aperçoivent au delà des formes, les beautés de l'irréel. Enfin une de ces figures comme

Burne Jones aime à en peindre dans ses mystiques allégories.

La troisième sœur n'était entre sa cadette et son aînée qu'un degré intermédiaire de l'échelle : elle participait à leurs deux natures sans faire un choix; peut-être bien que rencontrée seule elle aurait plu ; le voisinage de cette belle pouliche et de cette walkure lui faisait tort.

XIV

25 avril.

J'ai écrit ce matin à Hélène d'Ombreuse, pour lui annoncer mon départ, et pour lui demander d'envoyer à ses amis de Copenhague un mot qui m'introduise. J'ai passé le reste de la journée à rêver au bord de la mer.

Cette figure de lady Greville me hante depuis hier soir, et si j'étais superstitieux je pourrais me croire envoulté. Je sais du reste qu'on ne doit point faire de fondement sur une photographie. J'en ai tant vu de ces portraits de jeunes filles que les

fiancés promènent dans leurs poches! On les regarde en mordillant sa moustache, on se dit :

— Voilà un ménage où je me ferai recevoir.

Le jour du mariage toutes ces espérances tombent à plat. On se trouve en face d'une maigreur disgracieuse qui ressemble à la demoiselle du portrait comme une fille de nourrice à sa sœur de lait.

Mais cette fois un pressentiment m'avertit que je ne serai point déçu, au moins sur la mysticité de ce pur regard qui regarde plus haut que les choses tangibles. Si jamais je puis le faire s'abaisser sur moi, et se fixer, assez longtemps pour que cette femme me lise jusque dans l'âme, pour qu'elle déchiffre ce sentiment que sa seule pensée a fait naître, il me semble que moi aussi je connaîtrai le bonheur.

Je me suis alangui dans cette pensée, au bord de la plage; je crois bien que mon

corps tout seul était là, adossé à un rocher. L'être que les spirites appellent « sidéral » et qui est nous-mêmes dégagés des contraintes du temps et de l'espace, habite déjà Copenhague, visite lady Greville dans sa maison, il s'assoit à côté d'elle, il plonge dans ses yeux, il jouit de sa pensée pure.

Pauvre amoureux d'un fantôme fait de rêves et qui peut-être n'existe point! Que deviendras-tu si, dans huit jours, tu te trouves en face d'une marionnette, que des préceptes arides font manœuvrer comme des ficelles, une quakeresse que sa moralité dispense de la bonté?

Dieu veuille que j'arrive assez aveuglé pour ne point voir cette réalité probable, elle me ferait tomber des bras mon rêve nouveau-né.

XV

2 mai.

La nouvelle de mon départ s'est répandue, et, ce matin, les lettres ont afflué. Je transcris quelques-uns de ces billets. D'abord ce poulet de mon ami d'Arcelles :

« Cher,

» Je ne savais pas que tu en étais là, et j'ai tout à fait regret d'avoir raillé tes conversations matrimoniales. Tu préparais le discours que tu méditais d'adresser à ta mère? Tu en essayais la vertu sur nous, n'est-ce pas? Je vois avec mélancolie qu'elle

n'a pas fait meilleur accueil que nous autres à tes velléités de conversion. Et les Prudhommes continueront de dire : « La vérité » a un accent qui touche.

» Voyons, que s'est-il passé? On t'a imposé une épreuve, et toi, naturellement, tu as dû accepter ces conditions draconiennes? Tu aimes encore mieux prendre le train qu'une femme?

» Je te comprends. Mais ce que je condamne, c'est ton manque de confiance envers tes amis. On t'aurait découvert un usurier qui t'aurait permis de finir la saison. J'en sais un tout neuf qui est très bien disposé pour notre bande. Il offre quinze pour cent aux gentlemen qui lui amènent leurs amis. Je lui en aurais demandé vingt et je t'aurais reversé la commission. Ça ou autre chose, on n'est pas à bout d'expédients ; tout vaut mieux que ton Danemark. Réfléchis et envoie-moi des signatures ; tu recevras deux cents louis par retour du courrier. A toi toujours. »

Le second billet est de Manette, la chanteuse des Bouffes, ma dernière passion.

« Hubert,

» C'est vrai que tu fais ta malle? Voilà bien notre chance! J'allais justement t'aimer! Oui t'aimer, toi tout seul, pour rien, un mois ou deux!... Ça m'a pris depuis que nous nous sommes brouillés et que tu ne me donnes plus d'argent...

» Est-ce que ça aurait duré, nous deux? Je ne crois pas. Tu m'aurais fait des scènes de jalousie. J'aurais dû payer mes notes moi-même, — enfin le monde renversé.

» Il vaut mieux que tu partes. Les voyages, ça forme la jeunesse. Ma mère avait un oncle qui n'était bon à rien. On l'a embarqué et il est mort de la fièvre jaune. Une position sûre, quoi!

» Dans le pays où tu vas, on se porte bien, on mange bien, on boit beaucoup, et les femmes ont du cœur. C'est un Danois qui

me l'a dit. Une fois, je me suis trouvée sa voisine dans un souper. Tout le temps, il m'a fait des pinçons, et, au dessert, il m'a demandé une mèche de mes cheveux. Je lui ai répondu :

» — Ils sont teints.

» Mais ça lui était égal.

» Sais-tu une chose, mon Hubert? On me propose une petite tournée de chansons en Belgique. Je tâcherai de monter jusqu'à Copenhague; je percherai chez toi, deux ou trois jours, en secret, comme une femme du monde. Et puis je me sauverai en t'aimant encore un petit peu, avant que j'aie trop de toi.

» TA MANETTE. »

J'ai perdu le post-scriptum. Il était écrit sur une feuille séparée : Manette me demandait de lui envoyer un collier norvégien et une boucle de ceinture en forme de bouclier.

Voici maintenant la réponse de ma cousine Hélène d'Ombreuse.

« Mon pauvre ami,

» Alors, c'est une retraite? une retraite sérieuse? La dernière avant le sacrement?... Je ne vous fais qu'une prière. Lorsque vous serez tout à fait décidé, prévenez-moi à temps. Quand je serais au bout du monde, je ferais tout exprès le voyage. Je veux vous voir ordonner.

» Bien entendu, j'ai écrit à Gladys pour lui annoncer votre venue. Je l'ai mise en garde contre vous. J'ai comme une idée que le diable vous visitera dans votre ermitage et je ne voudrais pas exposer Gladys, tout à fait sans défense, à vos séductions.

» Adieu. Tâchez de passer par Paris et de vous montrer le plus possible avant de prendre le train. Vos ennemis — tout le monde en a — assignent cent motifs désobligeants à votre brusque départ. »

J'ai mangé avec Manette l'héritage de mon parrain.

L'an dernier, j'ai manqué un mariage superbe pour faire plaisir à Hélène d'Ombreuse.

J'ai servi de témoin à d'Arcelles dans une affaire ridicule où tout le monde lui donnait tort.

Et voilà les réflexions que la surprise de mon départ inspire aux trois personnes qui font profession de m'aimer par-dessus les autres.

Je quitterai Paris sans regret.

XVI

Copenhague, 15 mai.

Je suis installé à Copenhague depuis huit jours, j'ai loué à l'angle de Bregade et des jardins bâtis sur les anciennes fortifications. Bregade c'est la rue luxueuse, quelque chose comme nos grands boulevards avec cette différence que l'on n'abandonne point cette promenade favorite au demi-monde et aux buveurs d'absinthe. Tous les soirs, avant le dîner, les gens comme il faut se montrent dans Bregade ; le corps diplomatique circule en voiture ou sur les trottoirs. On potine comme dans notre avenue du Bois ; on con-

naît le nom de toutes les femmes qui ont de la beauté, de la naissance, un rang. De temps en temps, passent quelques personnes royales, alors tout un pan de trottoir s'arrête, et l'on salue, comme des militaires, en gardant les distances, cinq pas avant, cinq pas après.

Mon appartement est assez confortable : il avait été meublé pour de jeunes mariés, qui, au moment de s'installer, ont changé d'avis, et sont partis pour faire le tour du monde. Le choix de ce logis m'était presque imposé par les circonstances. Je m'étais dit :

« Je veux habiter tout près de lady Greville. »

Et les appartements ne restent pas longtemps à louer dans Bregade.

J'ai fait aujourd'hui même ma première visite, — une visite amicale, en dehors de la hiérarchie et de la tournée officielle. Je m'étais renseigné le matin sur les heures où

on la trouve chez elle. Mon étoile a voulu qu'elle fût seule et nous avons pu causer.

Comme elle rentrait de la promenade — une visite aux boutiques de Bregade — on m'a prié d'attendre quelques secondes dans le salon. J'ai eu le loisir d'examiner les quatre murs. Gladys est installée ici depuis un an. C'est assez, surtout dans l'exil, surtout dans un pays où il pleut sept mois de l'année, pour que le caractère d'une femme déteigne sur son mobilier.

Ce qui domine ici c'est la convention anglaise, la convention toute pure, avec une espèce de nudité puritaine. D'abord, toutes les photographies de la Reine et des personnes de la Famille que le loyalisme britannique emporte avec sa Bible jusqu'au bout du monde.

Une de ces photographies est dédicacée : celle de la princesse de Galles ; elle est, sur une petite table de bois vert, l'objet d'un culte presque amoureux ; deux vases de

fleurs l'encadrent, une fougère l'ombrage. On chercherait vainement parmi les bibelots qui couvrent cette petite table placée à côté de la chaise longue quelque objet de coquetterie : une boîte à poudre, une boîte à main. Des liseuses en argent et en ivoire, un grand luxe de carnets et de block-notes en cuir de Russie, en peau de crocodile, rouges, verts, cerclés de métal, rehaussés de chiffres. Tous les objets d'écriture et de papeterie sont d'un grand luxe, qui contraste avec la simplicité du reste.

Gladys aime à écrire, pour tuer le temps, pour la joie de recevoir des réponses, un peu pour le plaisir de caresser avec la paume de sa main ces beaux papiers armoriés qui débordent des buvards; surtout elle écrit pour raconter son âme, pour se masquer à soi-même le vide de sa vie. Je n'aperçois nulle part une tapisserie commencée, une de ces merveilleuses ara-

besques de fleurs héraldiques que les esthètes dessinent pour des mains privilégiées. On rêve trop en poussant son aiguillée de soie, et Gladys a peur de tous les sentiments qu'elle ne peut définir avec des mots.

A qui écrit-elle ?

L'innombrable présence des portraits cloués aux murs, encadrés dans de petits paravents rehaussés de glace et de soie, dans des baguettes de bois blanc, surmontés de coquilles Louis XV, est toute l'originalité de ce salon, qui sentirait sans eux l'installation provisoire. Ils refont le « home », ils sont les dieux lares, le culte extérieur de cette âme religieuse qui étouffe dans la sévérité de sa foi et qui se mure dans l'amitié comme dans une tour. Je remarque que les portraits d'hommes sont plus nombreux que les portraits de femmes : des figures osseuses, franches, sans coquetterie. Les plus beaux garçons sont déshonorés

par quelque coiffure grotesque de cricket ou de voyage; des champions athlétiques en costume de sport étalent leurs muscles, carrent leurs épaules. Des gens du Midi feraient cette exhibition indécente; mais l'on devine que ceux-ci ne songent qu'au jeu, et leur fierté toute d'énergie ne choque point.

Gladys n'est pas seulement entourée du portrait de ses amis : je vois qu'elle a la passion des bêtes. Voici, dans un cadre à part, la photographie de tous les chevaux qu'elle a possédés dans sa vie, depuis le petit poney des Shetland, jusqu'au superbe hunter qui a dû la porter, l'automne dernier, pendant les chasses. Pas l'ombre de cabotinage dans toutes ces exhibitions. Ce n'est pas un prétexte pour se montrer soi-même, faire parade d'une virtuosité d'amazone. Toutes ces bêtes sont dessellées et nues; des gens d'écurie les tiennent en main. D'ailleurs à côté des chevaux, voici

les chiens, même les chats favoris : Gladys a écrit leur nom à tous au bord du cadre; parfois un adjectif de tendresse est accouplé au nom. Je la vois d'ici, la blanche main de Gladys plongeant dans ces chevelures ébouriffées de griffons, scandant de caresses et de tapotements nerveux les mots d'amour qu'une femme a besoin de prononcer pour vivre et que les contraintes de son éducation morale lui défendent d'adresser à un homme.

Pendant que je faisais le tour du salon j'ai donné un coup d'œil aux livres qui garnissent les petites étagères à claire-voie. Ils sont peu nombreux : je m'y attendais. Ce sont presque uniquement des recueils de poésies : je m'y attendais encore; le plus pur snobisme a présidé à leur choix : cela est logique. A côté du Shakespeare, du lord Byron, voici un Tennyson dont les tranches sont dédorées; et puis les vers de Violet Fane, les poèmes de lord Lytton, la *Lumière*

d'Asie de sir Edwin Arnold, tous ceux qui ont quelque couronne aristocratique pour soutien de leurs lauriers. Gladys croit que les poètes doivent avoir une généalogie aussi surveillée que les chiens de chasse et les chevaux de course.

Sur le piano à queue des mélodies sont éparses : toutes ces romances à titres de monosyllabes où sanglote la sentimentalité laquiste, les tristesses orientales de Lara, les langueurs de Tosti ; toutes les romances où la femme anglaise révèle son cousinage avec la fragile Marguerite de Faust. La musique aussi bien que la poésie ne sert qu'à alimenter la consommation du cœur.

J'en étais là de mes réflexions quand la porte s'est ouverte et Gladys est entrée dans la chambre.

Il ne m'a pas semblé que je la voyais pour la première fois, mais que je la retrouvais. Est-ce que ce dédoublement de mon être que j'ai si vivement ressenti là-

bas, dans le Midi, quand je songeais à elle, serait une réalité? Je savais tout d'elle d'avance : sa taille, sa stature, l'ovale de son visage, la blancheur de son teint, ses yeux purs. Je connaissais tout jusqu'à cet éclat de ses dents qui ramène les regards vers sa bouche. Sûrement, nous nous sommes déjà vus, nous avons conversé. J'ai eu la sensation bien nette que cette visite n'était pas une présentation, mais une reprise d'entretien commencé ailleurs.

Où? Quand?

Qui dira quelle région notre pensée visite lorsque nous rêvons! J'ai senti que les paroles avec lesquelles nous nous étions précédemment séparés avaient laissé de la sévérité sur son visage, de l'angoisse dans mon cœur. Hélas! Que s'était-il passé? En quoi avais-je pu lui déplaire? Était-elle choquée de tout le chemin que j'avais déjà fait vers elle, de la liberté que j'avais prise de l'appeler mentalement par son petit nom,

Gladys, comme si quelque intimité nous liait? J'ai été troublé de sa vue comme si déjà j'avais à réparer envers elle des torts dont elle m'ordonnait de m'excuser.

Maintenant que me voici rassuré par la fin de notre première causerie, je me demande si tout cela n'est pas un pur effet de mon imagination, si je n'ai pas tout d'abord souffert du contraste trop vif de sa froideur polie avec la fièvre de tendresse où elle me surprenait.

Gladys m'a tendu la main. Son premier mot a été pour me dire que le major — son mari — regretterait d'avoir manqué ma visite. Trois ou quatre fois elle a parlé de lui dans cette première entrevue, assez courte. J'en étais irrité d'abord. A la réflexion j'ai pensé que tout était pour le mieux. Si dès le seuil de notre connaissance elle dresse ainsi entre elle et moi le fantôme de son mari, c'est apparemment pour m'ôter l'espoir de jamais chasser sur une

terre si bien gardée. Cette espèce de bravade est une grande marque de l'honnêteté de Gladys et aussi de sa naïveté sentimentale. Elle ne s'est pas avisée qu'elle-même m'avertissait par où la place est imprenable. Il faudrait être bien fou après cela pour donner l'assaut du côté de la tendresse conjugale. Je suis informée par l'assiégée elle-même qu'il faut contourner la position ; j'ai tout de suite commencé ma manœuvre.

Je croirais volontiers que cette façon d'entrer dans des relations masculines par l'éloge de son mari doit être, chez Gladys, une tactique ordinaire, peut-être inconsciente.

Elle sent ceci vaguement :

— Je suis jeune ; je n'ai pas d'enfants ; mon mari est plus âgé que moi ; on le devine fatigué malgré sa belle tenue. Tout cela est pour donner des idées de galanterie aux hommes qu'on me présente.

Et elle les attend tous sur la défensive.

Dans mon cas particulier, on a peut-être bien doublé les gardes de sévérité et l'on a fait sortir le mari une fois de plus qu'à l'ordinaire de la citadelle conjugale. Je dois ce luxe de précautions aux renseignements dont cette perfide Hélène aura enguirlandé sa lettre d'introduction. Évidemment, elle m'a peint comme un mauvais sujet ; qui sait même si elle n'aura point fait quelque déplorable allusion à mon aventure avec Manette ?

Heureusement, il y a une Providence à laquelle je crois autant que j'en ai besoin. Elle ne voudra pas que cette noirceur d'une maîtresse quittée me nuise dans une conquête dont l'espoir me ravit d'avance. Faut-il que ma cousine d'Ombreuse ait peu fréquenté la vertu, pour croire qu'elle met au-dessus des tentations de la curiosité et généralement de toutes les faiblesses humaines ! La vertu vaut décidément par l'opinion exagérée que les libertins ont de son pouvoir. Elle est si haute qu'une Pari-

sienne intelligente comme Hélène a cru me perdre dans l'honnête esprit de Gladys en lui racontant que j'ai fait des folies pour les femmes.

Cette dénonciation certaine et l'accueil si réservé de Gladys, qui en était la suite naturelle, me dictaient mon devoir. J'ai étouffé ma joie, je n'ai rien laissé percer dans ma voix ni dans mes regards de l'émotion que j'éprouvais. Gladys était visiblement aux aguets d'un mot galant, d'un sourire de fatuité, d'un geste un peu libre. Je l'ai tout de suite dépaysée; j'ai pris le plus court pour lui parler de son mari. L'occasion était le poème de sir Edwin Arnold que j'ai lu par hasard. J'ai fait deux ou trois phrases poétiques sur les dieux escaladés par les lianes; je n'ai parlé des femmes que pour louer les veuves indiennes de leur fidélité. Deux minutes après je galopais en croupe de sir Reginald Greville sur l'éléphant historique.

J'avais tout fraîchement repassé la leçon du *Graphic*, je l'ai débitée à bâtons rompus, avec un air de parfait naturel et des questions de curiosité mal satisfaite dont Gladys a paru charmée. Quand j'ai dit :

— Ce sera pour moi une rare bonne fortune d'entendre le major évoquer tous ces souvenirs...

Elle a joint les mains, et elle a dit avec un élan de joie qu. la rendait irrésistible :

— Oh ! n'espérez pas faire parler mon mari sur ce sujet-là ; il a oublié tout ce qu'il a fait de bien. Il n'y a pas l'ombre de vanité dans son fait. Il est courageux comme il respire. C'est la vaillance elle-même.

Elle a souri et je lui ai souri. Le masque de froideur était levé. Pendant quelques secondes elle m'a laissé regarder dans ses yeux purs.

Et je l'ai aperçu, son rêve de femme-jeune fille, son idéal de vierge anglo-saxonne tourné vers le soleil qui fulgure sur le

casque des guerriers. Je me suis senti remué de pitié et tout ensemble d'espoir, à la pensée que je la trouvais si neuve, si enfantine, presque endormie. Son instinct féminin n'est encore éveillé qu'à l'admiration du courage militaire; éducable comme elle est, de quelle tendresse ne chérira-t-elle point l'homme qui lui ouvrira le champ des audaces morales, le chevalier qui l'allégera de toutes ces conventions dont elle est enchaînée! Celui-là sera vraiment pour elle le blanc Lohengrin, chevalier du Cygne. Elle se laissera emporter entre ses bras dans le paradis des pâmoisons, — et l'autre, là-bas, ne pourra pas les rattraper avec son éléphant.

J'ai demandé la permission de revenir bientôt.

Gladys s'est levée et m'a dit avec beaucoup de grâce :

— Vous me trouverez tous les jours à partir de quatre heures. C'est la mode ici;

nous restons chez nous; vos confrères viennent nous conter les petits cancans de la ville et de la cour; en une heure de temps une anecdote a fait le tour de notre cercle. Le soir on va boire du thé les uns chez les autres pour continuer les commérages. Enfin, c'est la vie provinciale, avec ses ennuis et ses plaisirs.

Et elle est partie de là pour me faire, avec une gaieté légère, le portrait de sa vie mondaine :

— Les hommes, m'a-t-elle dit, sont si profonds qu'ils n'ont plus de fond; ils se surveillent trop pour éprouver jamais l'ombre d'un enthousiasme; les femmes ont l'aliment de la jalousie; des rancunes, des petites cabales de vanité; il faudra que vous soyez indulgent pour elles; nous n'avons pas la ressource du travail régulier pour passer nos nerfs et c'est le prochain qui en souffre.

Je la regardais parler, debout contre la

porte, où elle m'avait arrêté au moment de sortir. J'ai oublié la discipline que je me suis imposée et j'ai baisé sa main; mais le mouvement de mon hommage ne m'a pas fait tort; il a paru naturel et joyeux; d'ailleurs n'avons-nous point déjà deux secrets en commun? L'aveu de sa tendresse un peu maternelle pour ce vieil enfant de mari qui vaut seulement par son courage — et qui n'en connaît pas la qualité; puis cette souriante confidence sur la nullité convenable de son entourage?

Jamais, dans mes rêves les plus audacieux, je n'ai espéré que je quitterais Gladys si riche d'espoir après une première entrevue.

XVII

15 mai.

A vingt-deux ans j'ai été éperdument aimé par une femme qui frisait la quarantaine. Est-ce que les rôles peuvent se renverser? Est-ce que sir Reginald pourrait remplir tout entier le jeune cœur de Gladys?

Voilà la question que je me suis posée après le départ de Sir Reginald qui est venu très correctement me rendre ma visite.

L'homme est tel que je l'attendais : long et maigre comme un fleuret, avec un nez normand, busqué du pied ; ses sourcils sont hérissés autant que ses moustaches. Étant

fort grand, il marche un peu incliné en deux, courbé, par courtoisie, sur l'humanité moyenne; lorsqu'il vous serre la main, il vous secoue le bras comme une hanche de pompe; ses yeux bleus, un peu voilés, ont une expression rusée de paysan affiné par des siècles de vie aristocratique. Il parle le français difficilement et par hoquets.

Gladys aime-t-elle un pareil homme aussi absolument qu'elle l'imagine? Cette nuance de maternité que son ingénuité m'a découverte est la tare qui gâtera ce conjugal amour. Une femme de quarante ans qui a tenté l'expérience mondaine des passions, sait qu'on y souffre tant qu'on poursuit une fin personnelle. Revenue de ses erreurs, elle cherche une occasion de donner tout, sans rien attendre. Encore faut-il noter que dans ces liaisons un jeune homme apporte — à défaut de vraie tendresse — des sens affamés de plaisirs.

Évidemment ce réconfort manque à l'a-

mour que Gladys croit éprouver pour le major, puis il est inadmissible que sa jeunesse débute dans la vie sentimentale par le complet sacrifice de soi-même. Pour que ces renoncements durent, il faut qu'ils soient l'effet non de la volonté mais de la douleur. De deux choses l'une : ou l'amour conjugal est chez Gladys un artifice dont elle se dupe et sur lequel je l'éclairerai, ou c'est la torpeur d'une nature lentement mûrie, et dans ce cas je l'éveillerai.

XVIII

20 mai.

J'ai usé de la permission que Gladys m'avait donnée : je l'ai visitée tous les soirs de la semaine. Je me fais violence pour écourter mes visites. Il le faut. Je ne pourrai glisser un mot de galanterie que le jour où l'on ne me considérera plus comme un galant.

Je laisse Gladys gouverner la causerie. Elle a, tant qu'elle la conduit, cette audace des femmes élevées dans l'exercice physique, et particulièrement dans la pratique du cheval. Elle est certaine de franchir sans accident tous les obstacles qui surgissent sur

la route. La sécurité permet à cette femme charmante de développer toutes les grâces de son esprit. Au contraire, si je m'empare de la conversation, Gladys ne sait pas où je veux la mener. Elle prend peur ; elle se raidit. Quand mon intérêt ne serait pas en jeu, je l'aime trop pour l'obliger à ces gaucheries. Je rends la main. C'est un principe de manège qu'il faut commencer la promenade par un temps de pas. Le novice qui échauffe dès le début les barres d'une monture, gâche tout son plaisir. Et puis j'observe Gladys dans ces allures libres comme les vieux connaisseurs qui s'arrêtent au bord du trottoir et disent aux maquignons :

— Arrêtez-moi ce trot-là. Faites marcher le cheval.

XIX

22 mai.

Quel est donc le sot qui a dit :

— L'amour aveugle.

Il m'est arrivé, comme à tout le monde, de produire un cheval dans un concours. Sous l'œil des tribunes, je sentais jusqu'à la douleur toutes les tares d'une monture aimée. Je pense que les femmes qui entrent dans un bal avec une robe manquée, doivent souffrir ainsi.

J'avais envie de dire à tous ces badauds :

— Je sais bien... le flanc est un peu bas, les jambes sont panardes; mais si vous sa-

viez comme elle vaut, ma jument, comme le sang fait saillir ses veines lorsque mes genoux la serrent !

Voilà comment un véritable amant juge ce qu'il aime. Il fait crédit aux péchés apparents en connaissance des vertus cachées. Par sa tendresse il voudrait réparer l'injustice des hommes qui jugent trop vite, sur d'incomplètes apparences. Sa main ne touche à la blessure que pour y porter le baume. Il fait mieux que d'ignorer le défaut de ce qu'il aime : il le connaît et il l'oublie.

A mesure que je regarde Gladys d'un œil plus clairvoyant, la fantaisie que j'ai eue de l'aimer sans la connaître me descend de la tête dans le cœur.

Gladys ne recherche point l'originalité ; mais son bon sens a quelque chose de solide, j'allais dire de lumineux. Il y a dans toutes ses opinions une noblesse qui n'est point d'apparat, une candeur que l'on sent

véritable. Ces beautés de nature ont résisté aux préjugés de son éducation nationale et religieuse. Elles s'affirment dans d'apparentes contradictions, qui sont pour me ravir. Ainsi Gladys estime très haut l'indépendance philosophique de l'esprit, précisément parce qu'elle marche avec des œillères. Elle tient à rester femme et à séduire parce que la vertu — telle qu'on la lui a prêchée — a le visage rébarbatif. Elle est heureuse de plaire et ne se reproche cette faiblesse que si on l'importune par des banalités louangeuses; son orgueil est surtout développé du côté de l'esprit. Le plus sûr moyen de l'irriter, c'est de la traiter comme ces femmes du monde à qui l'on ne tient que des propos de danseur.

Je lui fais ma cour autant que je puis sur cette vanité intellectuelle.

Faire la cour! Voilà un mot que de vicieuses habitudes me remettent sur les lèvres. Il est ici singulièrement déplacé, et

nos dialogues prudents feraient sourire ces séducteurs parisiens qui ne connaissent point de cruelles. J'ai noté avec joie que Gladys, toute sage qu'elle est, tire une ombre de vanité de sa facilité à parler plusieurs langues, et, tout de même, elle place asssez haut sa culture cosmopolite. Elle éprouve un plaisir particulier à parler le français, où ce qui lui reste d'accent et ses gaucheries me charment décidément.

Elle me disait l'autre jour :

— Reprenez-moi quand je me trompe.

J'ai failli me faire du tort en lui répondant — comme je le crois — que les étrangers sont pour nous autres des maîtres merveilleux de la langue. J'ai dû développer toute ma pensée pour éviter le soupçon de flatterie, expliquer que les exotiques présentent les uns aux autres des mots qui ne s'étaient jamais donné la main.

Il en va toujours de même avec elle. Ainsi nous avons eu quelques discussions

en règle sur le mérite respectif de nos littératures. Faut-il dire que pour lui plaire j'aurais brûlé en autodafé les anciens, les modernes et les contemporains? Mais j'ai remarqué qu'on la blesse en lui sacrifiant trop vite les opinions qu'on a. C'est d'abord parce qu'elle prise la sincérité au-dessus de toutes choses; mais c'est aussi parce qu'elle a l'instinct conquérant comme tous ceux de sa race. Ce n'est pas seulement la possession qu'elle aime dans la victoire, c'est l'effort qu'elle s'est imposé.

Cette découverte est pour moi d'un prix inestimable : celui-là possédera Gladys, corps et âme, qui ne cherchera pas à la conquérir, mais qui voudra être conquis par elle.

XX

23 mai.

Hier soir, après l'opéra, on buvait une tasse de thé à la légation de Russie.

Là j'ai retrouvé Gladys. On causait de cet attendrissement qui s'empare des spectateurs de théâtre ; et chacun disait son mot, heureux de parler de soi-même. Les uns se vantaient d'être bon public ; les autres raillaient cette sensiblerie qui verse sur des malheurs chimériques des larmes qu'on refuse à de véritables souffrances. Presque tous mentaient à leur instinct, par goût des attitudes.

Ce sujet, comme tous ceux qui touchent aux passions, intéressait Gladys. Elle m'a pris à l'écart, sur un divan, pour continuer cette causerie. — Il me fallait m'efforcer pour suivre ses paroles, tant sa vue et le son de sa voix me charment. Sans doute elle a surpris dans mon regard la défaillance de mon attention, car elle m'a dit à brûle-pourpoint :

— Où êtes-vous ?

Je me suis bien vite rattrapé aux branches.

— Je pense, lui ai-je dit, qu'il y a dans les mots dont on use pour parler des choses attendrissantes, une musique à laquelle on ne résiste point ; ainsi je pourrais vous redire une histoire qui m'a été contée à moi-même : je ne puis la répéter sans que l'émotion voile ma voix.

Et je lui ai rapporté l'aventure très touchante d'un pêcheur normand qui perdit son fils au large. C'était par une nuit de

tempête ; le vent enleva l'enfant qui était monté dans la vergue. De la mer il appela désespérément au secours. Le père l'entendit : mais il ne pouvait virer son bateau sans risquer de le perdre. Il était patron, il avait des pères de famille à son bord ; il continua sa route.

Quand j'ai devant moi un auditoire un peu sensible, je débite cette histoire avec beaucoup d'émotion ; hier soir, j'en étais étranglé, tout naturellement. La lèvre de Gladys a tremblé. Un moment nous sommes restés silencieux l'un devant l'autre ; déjà nous avions échangé bien des pensées ; mais rien ne lie comme un rendez-vous dans un attendrissement.

Est-ce que Gladys a senti comme moi ce rapprochement subit de nos âmes ? Je le crois ; car, au bout d'un silence, elle a dit d'une voix que l'émotion étreignait encore :

— Vous êtes un homme singulier et l'on aurait tort de vous juger trop vite. Vous

voyez tout de suite le ridicule des choses comme les gens de votre pays : mais vous ne vous arrêtez pas là. Je crois que vous seriez capable de vous passionner pour une belle cause.

XXI

24 mai.

J'étais anxieux de voir quel souvenir elle aurait gardé de cette seconde où nos âmes ont été en contact : j'en ai tant rencontré de ces femmes qui un jour vous livrent leurs lèvres et qui vous revoient le lendemain avec le visage de l'oubli ! Mais Gladys est trop loyale pour recourir à ces subterfuges, et il y avait encore un reflet de son regard d'hier dans le sourire doux qui m'a accueilli.

Elle tenait dans ses mains un roman français.

— Si vos auteurs, m'a-t-elle dit avec une pointe de malice, ne calomnient pas vos Parisiennes, il faut avouer qu'elles savent bien mal aimer, et elles corrompent ceux qui les aiment.

Et là-dessus, sans transition, elle m'a dit :

— Ainsi, vous, je suppose que vous ne croyez point à l'honnêteté des femmes...

J'ai bondi sur ma chaise ; la trahison d'Hélène d'Ombreuse était visible. Comme j'ai dû me faire violence pour ne pas m'écrier :

— Hélène a menti, madame ! C'est elle qui est perverse. Le dépit tout pur l'a portée à me calomnier auprès de vous.

Je sais dissimuler, par bonheur, et ce n'est pas le seul avantage que j'ai gardé d'une éducation parfaite. J'ai tout de suite senti que je franchirais, comme d'un saut, plusieurs degrés dans l'estime de Gladys si je répondais au mauvais procédé d'Hélène

par un acte chevaleresque. Du coup la noirceur de madame d'Ombreuse apparaîtrait dans son vrai jour, une réaction ne pouvait pas manquer de se produire en ma faveur : je sentais que mon apparent défaut de perspicacité ne me ferait pas tort aux yeux de Gladys ; au contraire, elle serait touchée de mon optimisme comme d'une noblesse d'instinct.

Donc, j'ai répondu :

— Les romanciers, madame, ne sont pas du monde ; ils en parlent avec des rancunes d'excommuniés ou des naïvetés de dogmatiques. Les moins méprisables d'entre eux s'imaginent que l'amour est une science abstraite ; ils en raisonnent comme les mathématiciens de la politique ; j'ai parcouru tous leurs livres en chemin de fer, et, le soir, pour m'endormir ; je n'y ai pas trouvé le portrait d'une Parisienne qui fût ressemblant. Une Parisienne, madame, c'est notre amie commune Hélène d'Ombreuse, un être

qui cache tout ce qu'elle fait de rare pour ne laisser paraître que les côtés déconcertants de sa personne. C'est un être que le bon sens aiguisé protège contre les folies aussi sûrement que la morale religieuse cuirasse d'autres femmes contre la tentation. Une dévote a moins peur de l'enfer qu'Hélène du ridicule. Elle ne se signe pas quand elle voit le diable; elle ne récite pas un verset de la Bible, elle lui rit au nez, et cela met le Malin sûrement en fuite. Maintenant, si vous interrogez les hommes qui, sans succès, ont fait leur cour à Hélène, ils vous répondront : « — Elle n'a pas de cœur. » Traduisez : Elle n'est pas dupe. Elle a démasqué notre désir, que nous lui présentions pourtant avec des habits bien galants et des paroles bien romanesques. » Hélène garde son cœur pour quelques pauvres gens qu'elle visite dans les mansardes; pour deux ou trois amis comme vous et comme moi. Elle a de la joie à dépiter

tous les autres ; elle les tente par des coquetteries ; elle sait que son esprit la protège comme un dragon contre toutes leurs entreprises. Voulez-vous une dernière comparaison. Une acrobate, sûre de son balancier, qui danse, en jupes courtes, sur la corde raide, qui se penche, qui pivote, qui sourit à la foule sans regarder personne : voilà Hélène d'Ombreuse, voilà madame, une Parisienne.

Gladys a souri, et il m'a semblé qu'il y avait une pointe de mélancolie dans son sourire.

— Comme vous plaidez! m'a-t-elle dit, je vois que vous n'êtes point ingrat envers des amies qui vous ont donné des joies d'esprit si délicieuses ; tout cela doit vous manquer ici irrémédiablement.

L'occasion de peindre mon état d'âme était unique. J'allais répondre, mais sir Reginald est entré.

Il m'a semblé que son apparition était

aussi importune à Gladys qu'à moi-même. Dieu veuille que je ne me trompe point ; mais il y a de l'effort dans la tendresse qu'elle porte à son mari. Et ceci est une bonne preuve que Gladys ne réussit plus à se tromper entièrement soi-même : cet effort devient visible. Ce n'est pas, en effet, la première fois que je vois un agacement secret se mêler à l'attachement, plutôt cérébral que passionné, dont Gladys fait étalage pour son mari. Lorsqu'on lui apporte avec la meilleure intention du monde, un compliment sur la tournure du major, sur son habileté à manier les chevaux, sur la loyauté de son caractère, elle se trouble. Évidemment, cette idée la hante qu'un jour ces admirations ne la retiendront plus ; mais l'heure n'est pas venue, car la moindre inquiétude, une sortie trop longue sur un cheval vicieux, ramène Gladys à ce mari, avec une anxiété où j'ai du moins la joie de sentir un remords. Gladys a

feint, à la vue du major, une joie qu'elle voudrait éprouver mais qu'elle ne ressent plus.

Sir Reginald nous a secoué le bras avec son énergie accoutumée ; il avait déjeuné chez le ministre de France, et il était légèrement congestionné ; il a parlé avec éloge du bourgogne soixante-dix-huit ; il est parti de là pour raisonner avec beaucoup de compétence sur l'âge où l'on doit boire les différentes espèces de crus. Il ne s'est pas aperçu que nous étions loin de ces sujets et qu'on le laissait parler sans réplique. Le vin lui avait donné de la faconde. Je n'avais garde de couper sa période. Il parlait en ma faveur. Évidemment, Gladys avait espéré qu'il ne ferait qu'entrer pour lui baiser la main et qu'il se retirerait. Il s'installa, et moi je me levai ; je ne voulais pas prolonger l'embarras de Gladys, par tendresse d'abord et par intelligence de mes intérêts. Il fallait me retirer avant que l'effet, décidément fâ-

cheux pour le mari, tournât à mon désavantage. Gladys ne pardonnerait pas à un homme de surprendre ses impressions malgré elle.

XXII

28 mai.

Il était convenu depuis longtemps que je conduirais Gladys à une exposition de peinture en compagnie de sa meilleure amie la comtesse de Krebs. C'est une jeune veuve dont j'ai surpris la liaison avec un lieutenant de la marine royale. Bien entendu, Gladys croit que madame de Krebs et son galant en sont seulement aux paroles. Je n'ai eu garde de la désabuser. Madame de Krebs peut devenir pour moi, un jour ou l'autre, une alliée précieuse. Sans le vouloir, elle a déjà commencé de me servir. Elle a fait sa-

voir au dernier moment, qu'il lui fallait renoncer à notre partie. Nous étions tout près des promenades de Langelinie. J'ai proposé à Gladys d'en faire le tour avant que de rentrer chez elle. Je craignais un refus, car l'on est ici tout ensemble très libre et très exposé aux commérages. Contre mon attente, elle a accepté. L'après-midi était belle. Nous marchions côte à côte dans une petite allée avec nos ombres devant nous, et j'avais un plaisir presque voluptueux à frôler sur le sol cette apparence de Gladys avec l'apparence de moi-même.

Nous avons repris la conversation d'hier au point où le major l'a interrompue ; j'ai expliqué à Gladys pourquoi je ne regrette pas Paris.

Je lui ai dit :

— C'est volontairement que je me suis éloigné, par lassitude de ces plaisirs qui sont comme un devoir mondain pour un homme de mon âge. Peut-être bien que je

m'y suis jeté avec plus de violence que d'autres; cette fièvre aura eu du moins cet heureux effet que je m'en retire aussi plus tôt que mes compagnons. Le dégoût me vient avant l'usure. Ce ne sont pas mes plaisirs qui me quittent, c'est bien moi qui les rejette. Donc, si vous vous trompiez en me plaignant d'avoir renoncé à ma vie ancienne, votre compassion ne s'égarait pas lorsqu'elle me jugeait malheureux. Songez-y bien! Je n'ai connu dans mon existence que la dissipation et le désordre. Ils m'écœurent à moitié chemin, je romps avec ce passé, je le chasse de ma vie; mais devant quoi est-ce que je me trouve? Devant le néant; pas une tendresse saine pour m'assister dans cette crise, pas une notion nette du bien ni du devoir.

J'étais réellement ému à cette pensée que ma vanité est rassasiée de succès; mais que mon cœur a besoin d'amour; je crois bien que des larmes me sont montées dans les

yeux; et je les ai bénies pour le trouble qu'elles allaient jeter dans l'âme de Gladys. Pendant quelques pas, comme pour lui cacher ces pleurs, j'ai marché la tête baissée. Elle m'a dit d'une voix qui tremblait :

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté près de votre mère?

Doucement, j'ai soulevé les épaules :

— Hélas! pour ne point l'affliger! Elle se ferait mourir de mon chagrin, auquel la chère âme ne voit qu'un remède : le mariage. Et vraiment je ne puis pas, sans déloyauté, apporter mon cœur souillé, meurtri comme il est, à quelque jeune fille ignorante du mal et de la douleur. Il y a des blessures qu'une enfant ne peut pas plus panser qu'une mère; l'une parce que les mains lui tremblent de tendresse, l'autre parce que sa jeunesse a de cruelles brusqueries. Il me faudrait une amie solide et sûre, droite comme un homme, attentive comme une sœur, — une sœur de charité

qui me toucherait à l'âme avec des mains délicates, sans dégoût de ma sanie. Il me faudrait quelqu'un qui me rattachât à la vie en m'enseignant le devoir. Où trouver une telle amitié?

Elle m'a regardé en face, sans inquiétude; elle m'a tendu sa main loyale :

— J'essaierai, dit-elle, d'être cette amie pour vous.

J'étais trop ému pour soutenir ses yeux; j'ai baissé mes regards vers la terre; nous nous tenions debout l'un devant l'autre, et, par terre ; sur le gravier fin, nos ombres se confondaient.

Une lettre de Paris m'attendait chez moi; j'ai reconnu l'écriture d'Hélène d'Ombreuse; le pli était énorme. Je l'ai soupesé avec humeur; le souvenir d'Hélène m'était importun à cette minute où j'aurais voulu me recueillir dans mes réflexions.

Comme j'avais tort de me fâcher! C'était encore de Gladys qu'il était question dans

cette lettre, ou plutôt Gladys y parlait elle-même.

Voici l'aventure :

Je n'eus pas plutôt tiré du pli le billet d'Hélène que des pages en tombèrent, tracées d'une autre main. J'eus comme un coup dans le cœur, une de ces souffrances de dilatation qui font crier quand la volupté est trop forte. C'était l'écriture de Gladys. Je dévorai des yeux les premières lignes, et puis j'eus le courage de les rejeter sur la table. Il fallait lire d'abord le billet d'Hélène pour la bonne économie de mon plaisir.

« Mon cher ami, disait Hélène d'Ombreuse, je vous envoie ce poulet qui vous est visiblement destiné; mon nom est écrit dessus; mais quand vous l'aurez lu, vous jugerez comme moi qu'on s'est trompé d'adresse.

» Nous savons enfin ce que vous êtes allé faire à Copenhague. C'est une campagne qui n'ajoutera pas grand'chose à votre gloire;

mais la vérité vaut tout de même mieux que nos suppositions.

» Vous devez avoir le loisir d'écrire? Tenez-moi au courant de votre passionnette; vous savez que je suis la femme la plus discrète du monde, à la condition qu'on use avec moi d'une franchise complète. Vous apprendrez par cette lettre que je vous avais peint à Gladys sous vos couleurs véritables de joli homme à bonne fortune. Je vous fais l'honneur de croire que vous vous en étiez aperçu déjà et que vous en avez conçu pour moi toute la reconnaissance que mérite un si bon office. J'y ajoute un second bienfait, en trahissant aujourd'hui, à votre profit, les statuts de la franc-maçonnerie féminine. J'ai toujours eu pour vous une indulgence coupable, et vraiment je souhaite de vous voir heureux; ajoutez à ce goût si louable pour la félicité de mon prochain la haine toute chrétienne que je professe pour l'orgueil. Et il n'y a pas à dire,

notre chère amie Gladys en est un peu férue. Elle croit qu'une Anglaise peut passer à pied sec là où une Parisienne se mouille. Vous allez lui faire connaître son erreur. Du tempérament dont elle est, elle aura avec vous un mois de bonheur et le reste de sa vie pour pleurer. Encore une constance dont une Parisienne serait incapable. N'est-ce pas, mon cher Hubert.

» Votre amie toujours.

» HÉLÈNE ».

Est-ce que vraiment Gladys m'aurait communiqué quelque chose de sa façon de sentir? Cette lettre, qui m'aurait diverti autrefois, m'a fait froncer les sourcils. J'ai oublié que l'action d'Hélène m'était utile pour n'en considérer que la noirceur. Il n'a fallu rien moins que le gré que je me suis su à moi-même de cette délicatesse pour me décider à profiter d'un si condamnable abus de confiance.

Je copie dans les lettres de Gladys les passages qui me concernent. C'est autant dire presque toute l'épître :

« J'ai vu et revu depuis trois semaines votre ami M. Hubert de Brennes. Il vaut mieux, il me semble, que sa réputation. Je n'ai eu avec lui que des conversations sérieuses. Il y apporte de la bonne foi et — si ce n'est pas un mensonge de sa politesse — comme un désir de s'instruire. Il n'y triomphe pas de ce qu'il a fait de mal : il se juge, il est secrètement humilié d'avoir vécu dans un si grand désordre; il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour l'amener à la confidence de ses inquiétudes morales. J'essayerais peut-être si j'avais dix ans de plus.

» Ne croyez-vous pas, ma chère amie, que ce sont des femmes faciles qui gâtent des hommes comme M. de Brennes ? Celui-ci peut-il encore être sauvé? Il me paraît

avoir oublié à Paris tous ses projets de conquête. Les hommes de notre cercle, naturellement malveillants pour un cavalier de sa tournure, lui reconnaissent de l'esprit avec un charme qui conquiert. Je ne vois point pourtant qu'il se serve ni de l'un ni de l'autre contre les femmes de ce pays-ci; et, dans le nombre, il y en a de fort belles, qui lui font bon accueil. Pour moi qui le vois quotidiennement, je guette, depuis sa première visite, une phrase de galanterie, une de ces amorces que tous les hommes jettent à la tête des femmes et qui font presque partie de la politesse. Je ne l'ai pas encore aperçue. Sa façon est si franche, son aisance de si bon goût qu'on est vite gêné de la réserve dont on a cru nécessaire de s'armer contre lui. On se fait à soi-même l'impression d'une personne froide et discourtoise; on se détend et il ne prend point ce retour au naturel pour un encouragement à oser davantage. Vraiment on

pourrait avoir avec M. de Brennes une de ces bonnes et loyales camaraderies d'homme auxquelles nous sommes habituées en Angleterre, et que la coquetterie de vos Parisienne ignorera toujours.

» J'en viens à me demander si le de Brennes que je vois et celui que vous m'avez peint sont effectivement le même homme ? Je m'attendais à trouver un fat. Je redoutais ces paradoxes bruyants sur la vertu et sur le vice qui font regretter les bonnes façons de l'hypocrisie ; je suis devant un homme qui avoue ses torts, qui dit avec mélancolie : « Je vaux tout de même mieux que ma réputation. » Il parle avec enthousiasme des belles actions, de la droiture de la vie, des femme irréprochables. Son respect tendre pour sa mère me frappe plus que tout le reste. On dit que les Français ont jusqu'à la maladie l'inquiétude du ridicule ; celui-là ne craint pas de découvrir qu'il lui est resté de l'enfantillage dans

l'âme, une tendre inquiétude des bras qui l'ont bercé.

» Il me disait l'autre soir :

» — Un homme aime une seule femme dans sa vie, sa mère!

» Est-ce que ce sont là, je vous le demande, les propos d'un séducteur professionnel? Il se peut qu'à d'autres femmes M. de Brennes tienne un autre langage. Je le remercie, dans tous les cas, de m'avoir mise à part du troupeau. »

XXIII

29 mai.

Il m'est arrivé, comme à tout le monde, de voir des femmes, dont je commençais le siège, sans espoir, se rendre au premier coup de canon.

Ces surprises, surtout dans la prime jeunesse, donnent une satisfaction d'orgueil assez vive. Elles ne rendent pas heureux. Pour peu que l'on ait nourri, fût-ce une seconde, l'illusion de l'amour, on sanglote de voir que ce rêve fait banqueroute dans la volupté. On espérait s'emparer d'une âme, on ne trouve plus devant soi que le

précipice du sexe. C'est la première fois que la certitude d'être aimé ne me plonge pas dans la mélancolie; aussi bien l'aveu de cet amour qui m'arrive par une voie si imprévue vient d'échapper à l'adorable Gladys à son insu. Si elle se savait découverte, elle se cacherait le visage dans les mains, elle serait aussi suffoquée de honte que si je la surprenais nue au pied de sa baignoire.

A cette heure, Gladys croit sincèrement que ma conversion toute seule l'intéresse. Cette lettre écrite à la perfide Hélène n'est pas seulement une confession, c'est une marque inestimable de sa nouveauté en amour.

Je ne pouvais contenir ma joie; il me fallait la dépenser dans quelque acte extérieur; je suis allé passer la soirée à Tivoli.

Ce rendez vous de plaisir m'a toujours ennuyé; mais hier au soir, je m'y suis senti l'âme copenhaguoise. Toutes les femmes me semblaient jolies dans la demi-nuit,

sous les arbres. J'ai poussé jusqu'à une vieille frégate amarrée sur le canal et qui est un café chantant. Là j'ai trouvé notre confrère le ministre de Tripolitaine, un certain comte Zerboni. C'est un Levantin de l'espèce douteuse, on le tient à l'écart, à cause de l'irrégularité de sa vie. Il a amené de son pays une odalisque avec laquelle il vit à peu près publiquement. Il se montre dans son dos à l'Opéra, dans des loges, — c'est un abominable scandale. J'avais toujours évité l'occasion d'être présenté à cette fille; mais, dans ce nez à nez, on ne pouvait esquiver la connaissance; je me suis assis à côté du couple. Nous avons applaudi quelques chansons norvégiennes, et puis, presque tout de suite, nous nous sommes levés.

— Ne voulez-vous pas, m'a dit ce comte Zerboni dans son français zézayant, venir prendre quelque rafraîchissement chez madame?

J'avais besoin de parler. Je savais bien que si je rentrais chez moi, je ne pourrais trouver le sommeil et que le jour serait lent à paraître. J'acceptai l'invitation.

L'odalisque est assez bien installée derrière l'église russe. Elle a apporté des tapis et des étoffes de son pays; un instant elle nous a quittés pour aller revêtir une veste brodée ainsi qu'un chalvar. Pendant qu'elle s'étendait sur un divan bas, on dressait une table de jeu. Mon hôte m'a gagné cinquante louis en moins d'une heure. Cette chance persistante l'ayant mis tout à fait de belle humeur, il a commencé de boire : du champagne d'abord et puis de « l'aquavit »; j'ai fait mine de lui tenir tête jusqu'à ce qu'il fût complètement gris. Alors l'odalisque a sonné un valet, elle lui a montré le Zerboni assoupi sur sa chaise et elle a dit avec nonchalance :

— Ramenez monsieur chez lui.

Pour moi, elle m'a gardé jusqu'au matin.

Elle avait à cœur de réparer l'indélicatesse de son amant.

Avant de rentrer chez moi, j'ai poussé jusqu'au détroit. La matinée était délicieuse, je me sentais merveilleusement allégé et gonflé d'espoir. Hélas! ce n'est pas impunément qu'un homme a vécu dans les émotions du plaisir. Les habitudes de volupté ont des retours qu'il faut écraser de fatigue si l'on veut se débarrasser de leurs obsessions. Après la joie morale de la conquête, la lettre de Gladys m'avait donné une impatience fâcheuse du dénouement, et je bénis le ciel de ma rencontre avec cette odalisque anonyme, qui, au moment où je me dispose à dépouiller le vieil homme, m'a purifié comme un charbon.

De retour au logis, ma première pensée a été pour mon miroir. L'emploi que j'ai fait de ma nuit m'avait donné une certaine pâleur.

J'ai pensé que Gladys en serait touchée, qu'elle y verrait la suite de mes émotions de la veille, et, de fait, il n'y a pas tant de différence entre l'exaltation d'un amant qui le jette aux bras d'une fille, et la prostration d'un moine sur le carreau de sa cellule.

Comme je l'espérais, Gladys a remarqué ma langueur. Il y avait tant de compassion et de douceur dans son regard que j'en ai été comme submergé de joie.

Tout de suite, je suis revenu à la peinture de mon état d'âme. Je lui ai parlé, avec une conviction toute fraîche, de l'écœurement qui gît au fond de la volupté. Je lui ai peint sous des couleurs sombres le naufrage d'un être qui n'a pas où jeter l'ancre. Je crois que j'ai été éloquent jusqu'à la sincérité.

Elle m'a répondu, et il y avait dans sa voix une pitié infinie :

— Je m'étais trompée à votre gaieté lé-

gère... je vois que vous souffrez vraiment... Vous êtes tout à fait désemparé.

Puis elle a ajouté à voix basse, et comme se parlant à soi-même :

— ... Ni règle ni boussole.

J'ai relevé jusqu'à son corsage mes yeux que je tenais attachés à terre. Il m'a paru que sa robe lui glissait des épaules et qu'elle m'offrait sa gorge, blanche comme des camélias, sur qui ma douleur veut s'endormir.

J'ai dit d'une voix que je m'efforçais de rendre musicale, mais que le désir trouait :

— Mettez-moi dans le chemin du devoir.

Et, à grands coups, je lui ai immolé mon éducation catholique :

— Ce mystère, ai-je dit, cette beauté des légendes, cette griserie des cérémonies, tout cela vous enveloppe dans l'enfance, tout cela berce délicieusement la paresse de l'esprit ; mais après l'intelligence s'éveille; on lit, on compare, des doutes viennent sur des points de foi. On demande : « Ceci est

un fait et ceci une figure? » L'Église répond : « Il n'y a pas de symbole. Croyez en bloc. » C'est peser trop lourdement sur la raison humaine, on rejette tout, puisqu'on n'a pas le droit de choisir. On se dit que la partie essentielle du dogme c'est en somme la morale; on veut s'y cantonner. Elle s'écroule sous les pas. Elle était tout entière bâtie sur la religion, sur la terreur des châtiments, sur l'escompte des récompenses. Tout cela va au gouffre et l'on demeure sans gouvernail, sans carte, exposé aux passions qui vous assaillent.

A la dérobée j'épiais Gladys, tandis que je parlais. Son visage était éclairé par une joie supérieure, celle dont il a été écrit :

« Il y a plus de ravissement dans le royaume de Dieu pour un pécheur qui se convertit que pour dix justes qui persévèrent. »

La pensée que sans doute elle va être

l'outil de ma conversion flatte tout en elle : l'instinct religieux et l'aspiration atavique ; le goût protestant du prosélytisme et l'ardeur normande pour la conquête.

Elle s'est levée légèrement dans ce mouvement de joie ; elle est sortie de la chambre et, comme je la suivais des yeux jusqu'à la porte, j'ai rêvé que la vie serait meilleure, si on pouvait faire deux parts de ses désirs : rassasier d'un côté les impatiences sensuelles et de l'autre les inquiétudes de tendresse. Le malheur et la grandeur de l'homme, c'est que, dans l'amour, comme dans le reste, il veut s'élever des dualismes à l'unité. Il attelle l'ange avec la bête.

Du fond de la pièce voisine j'ai entendu le pas de Gladys qui revenait. La divine lumière la baignait encore, elle tenait à la main un gros livre.

— Voici, m'a-t-elle dit, ma Bible de chevet. Je vous la prête, il y a dedans des pa-

roles qui ont été écrites pour vous. Cherchez-les vous-même.

J'ai reçu le livre avec des mains tremblantes; car, en m'invitant à m'agenouiller dessus, la chère âme m'a rapproché de son baiser.

XXIV

31 mai.

J'ai passé ma soirée à lire les Prophètes; j'aurais voulu me faire l'âme d'un sauvage, tout frais converti. Je n'ai pu sortir de moi-même. Je le sens, je ne prendrai jamais à ces sortes de lectures qu'un intérêt artistique et historique. Les meilleures pages me séduisent à la façon de l'*Iliade*, d'Hérodote et de notre bon Joinville; je ne puis vraiment comprendre quel réconfort moral des gens affligés ou torturés par leurs passions peuvent trouver dans ces lectures archéologiques. Les interprétations symboliques que

les pasteurs donnent aux moindres anecdotes me divertissent au même titre que les commentaires des Malarmistes sur les sonnets du grand Stéphane. La lecture de la Bible est une brume où les gens du Nord se noient l'âme. Jamais un Latin ne verra dans ce livre autre chose qu'un document poétique et ethnographique.

Tout différent est l'Évangile; nous le lirions plus souvent, et peut-être avec fruit, si l'on ne nous en avait dégoûtés dès l'enfance comme des fables de La Fontaine. Jamais l'idée ne me revient de relire l'aventure de l'Huître et des Plaideurs; mais si le hasard me met sous la main le recueil du Bonhomme, je m'y attarde, j'en suis charmé. Ainsi, hier, j'ai oublié les heures en lisant l'Évangile de saint Jean. Le charme en est conquérant; si l'on n'était prévenu, on se laisserait prendre à cette divine duperie qu'il faut se négliger soi-même pour travailler au bonheur du prochain. Théorie

enfantine et stérile ! Si elle était universellement pratiquée, si le prochain se mettait à ma place tandis que j'irais occuper la sienne, rien ne serait changé dans le monde. Un chassé-croisé n'est pas un progrès. Mais nous sommes loin de cette entente fraternelle. Dans le fait, le renoncement chrétien a pour résultat le plus sûr de préparer le triomphe du mal, en livrant les meilleurs, sans défense, aux audaces des cyniques.

XXV

3 juin.

J'ai soumis mes objections à Gladys, d'abord pour, la satisfaction de ma loyauté et puis parce qu'il faut ménager sa finesse. Sa confiance dans les vertus des saints livres ne va pas jusqu'à espérer des conversions subites d'un pécheur aussi endurci que je suis.

— Qu'importe, d'ailleurs, me suis-je écrié avec une conviction qui n'était pas jouée ; qu'importe l'orthodoxie de la doctrine : les actes sont tout. Vous m'avez dit de chercher dans ce gros livre le verset qui

a été écrit pour moi ; je l'ai trouvé, le voici : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » C'est là pour moi la Loi et les Prophètes; je suis las des mots; je voudrais agir : mais que faire, et par où commencer.

— Venez me chercher demain à trois heures, m'a dit Gladys. Je vous ferai connaître le secret.

XXVI

4 juin.

C'était la première fois qu'elle me donnait ainsi la permission de la venir prendre chez elle, pour une promenade en tête à tête.

Bien avant l'heure, je faisais les cent pas devant sa porte. Je poussais jusqu'au marchand de photographies qui vend, isolés, par groupes, dans les jardins de Fredemsborg, sur le perron de Bernstoff, toutes les personnes de la famille royale. Et puis je revenais sur mes pas, évitant, par passe-temps, de poser ma bottine sur la jointure

des dalles. Soudain je me suis jeté dans une vitrine ; la porte de Gladys venait de s'ouvrir et son mari était sorti de la maison ; je l'ai vu passer dans la glace, les moustaches en croc, le cigare relevé, la canne arrogante. Il ne m'a pas aperçu et j'en ai été ravi. Il était la personne du monde que j'avais le moins envie de rencontrer à cette minute. Et pourtant je ne doutais pas que Gladys l'eût informé de notre rendez-vous et de notre promenade.

Elle m'attendait dans son salon, vêtue d'une robe toute neuve; une soie pleine de reflets changeants et que jamais je ne lui avais vue. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire combien j'étais charmé de son élégance. Elle m'a répondu en souriant :

— Je me fais aussi belle que je puis pour visiter les pauvres. Je sais des gens que cela choque. Ils disent qu'on excite leur envie. Je crois que c'est une erreur ; les pauvres ont autant que nous le goût de ce qui est

brillant. Et j'ai remarqué qu'ils étaient touchés lorsque je leur disais : « J'ai mis ma robe neuve pour venir vous voir. »

Ses yeux purs brillaient comme elle parlait. Et elle disait la vérité ; ce n'était pas pour moi qu'elle s'était faite si séduisante. Je n'ai pas été jaloux. J'avais bien plutôt envie de joindre les mains devant elle.

Elle m'a emmené dans le quartier des marins, dans une ruelle où l'on ne s'attendait guère à voir passer, à pied, une femme vêtue comme elle. Elle s'était arrêtée devant une maison ancienne et qui, fraîchement peinte, se distinguait des autres par sa seule propreté. Une femme, déjà âgée, et qui portait le petit bonnet sans brides des « nurses » anglaises, est venue au devant de nous, et j'ai remarqué que Gladys lui disait :

— « Sister Florence », « ma sœur ».

On nous a conduits dans une salle qui

semblait une chambre d'école : il y avait là une douzaine de jeunes filles, qui cousaient; sur un pupitre le livre de Sister Florence était tout grand ouvert.

— Ces jeunes filles, m'a dit Gladys, ont été ramassées dans les rues, par des gens de la police ; ce sont des orphelines ou des enfants perdues que des parents abominables ont poussées au vice. Nous les recueillons, nous guérissons leurs corps et aussi leurs cœurs; nous leur apprenons un métier, nous en avons marié quelques-unes. Chacune de nous a ici ses favorites, ses filleules comme nous disons; tenez, celle-ci est une des miennes.

Elle posa sa main, si fine dans le gant, sur les cheveux d'une fillette, presque une enfant, qui nous regardait, un peu en dessous, avec des yeux éveillés. Et, se tournant vers la monitrice :

— Sister Florence, êtes-vous contente de Thyra?

La vieille Anglaise hocha la tête avec un sourire dévot :

— Thyra, dit-elle, a fait de surprenants progrès en écriture.

— Et sa Bible?

— Voulez-vous qu'elle en récite?

— Je le veux, Thyra.

La fillette se leva; sans s'arrêter aux points, aux virgules, ni à la fin des versets, tout d'une haleine elle récita la folie de Saül.

Gladys écoutait gravement, les aiguilles des couseuses s'étaient arrêtées.

Lorsque de nouveau nous fûmes dans la rue, elle me dit :

— Cette fillette avait été rencontrée par un vieillard débauché ; elle a failli mourir ; mais les médecins m'ont assurée de sa vie et Dieu fera le reste.

Nous traversâmes quelques rues encombrées d'enfants et de gens pleins d'alcool qui titubaient. Gladys arrêta une voiture au passage :

— Maintenant, dit-elle, nous allons à l'hôpital ; j'ai là un compatriote, un pauvre matelot, qui est tombé d'un mât. Quand j'ai une minute, je viens lui faire la lecture.

Du plus loin que Gladys a paru dans la salle, les têtes des malades se sont tournées sur les oreillers ; on voulait la voir, on souriait. Elle s'arrêtait au pied des lits pour demander des nouvelles. Personne ne m'a remarqué. On passe inaperçu derrière elle.

Le matelot anglais était un grand beau gas, avec un nez droit, une face toute rasée. Il ne quittait pas Gladys des yeux tandis qu'elle parlait : sa face exprimait une déférence triste.

Quand elle lui a dit :

— Remerciez Dieu, qui a permis que vous guérissiez.

Son visage est devenu sombre et il a prononcé à demi-voix :

— Pourquoi m'a-t-il laissé tomber ? Je n'avais pas bu.

Elle a fait avec douceur :

— Adams, si vous avez quelque amitié pour moi, je vous en prie, résignez-vous.

Une minute le matelot a gardé le silence ; il regardait devant lui ; enfin il a murmuré :

— J'essayerai, milady...

Puis, plus bas :

— ... Pour vous faire plaisir.

Nous avons assisté au pansement du blessé. Gladys avait ôté ses gants. Elle aidait avec des mains expertes ; et comme je la félicitais de son adresse, elle m'a répondu :

— Cela n'a rien de merveilleux. C'est un métier que j'ai appris. Quand j'étais jeune fille, tous les ans, j'allais soigner les malades, pendant un mois, dans les asiles.

Nous sommes revenus par les quais.

J'avais le cœur si plein que je me taisais ; au contraire Gladys parlait d'abondance avec une griserie légère, qui n'était qu'un

effet de la satisfaction de son cœur. Dans toute cette journée où je l'ai regardée de si près, je n'ai pas surpris un mouvement de cabotinage. Je n'ai pas entendu une parole, dite pour moi, par-dessus la tête des pauvres gens à qui elle s'adressait ; pas une seconde elle n'a songé à se donner en spectacle, c'est la vertu toute seule du sacrifice pour apaiser le cœur qu'elle a voulu me faire toucher du doigt. Et maintenant elle se méprenait sur cette mélancolie qui me faisait marcher près d'elle, trop bouleversé pour lui répondre, pour profiter de cette heure unique.

Dieu! quelle sincérité elle apportera dans l'amour, cette créature que le mensonge n'a pas effleurée. J'ai vraiment trouvé le sol que je cherchais pour bâtir, la petite île surgie des flots, encore pure de son origine volcanique ; et je suis là, devant elle, dans sa rade, déjà protégée contre les violences du large par la douceur de sa côte ; je

la touche de la main, et pourtant je n'ose point débarquer ; j'ai peur qu'elle s'abîme dans les flots, si jamais un pied la foule.

XXVI

7 juin.

C'est, en vérité, à donner raison aux gens qui disent :

« S'il s'agit de mariage, choisissez une femme par un acte de raison, l'amour viendra ensuite. »

J'ai décidé que j'aimerais Gladys sans l'avoir vue. Il semblait qu'une telle résolution dût mettre l'amour en fuite ; il n'en a rien été. Je ne réussis plus à me dominer moi-même, et si cette cour que je lui fais avec tant de prudence est un acte malicieux, je suis la première victime de mon péché.

La voix de Gladys, son geste, ses plus simples paroles, tout jusqu'à cette odeur anglaise de ses robes qui mêle à l'odeur des paquebots le relent des violettes de Canterbery, tout cela me charme. Chaque matin je m'éveille avec l'inquiétude de lui plaire, avec l'effroi de l'avoir choquée. Je cherche à ses mouvements, à ses regards, à ses plus simples paroles des sens mystérieux qui me torturent. Je suis stupéfait que cette grâce que j'adore en elle ne frappe pas comme les miens les yeux de tous ceux qui la voient. Mes confrères qui la visitent chaque jour sans tomber à ses pieds me semblent plus insignifiants à cause de leur indifférence pour elle. Et, d'autre part, je serais exaspéré de leurs assiduités.

Une seule pensée m'empêche de goûter pleinement cet amour ; l'homme ancien qui m'habite me surveille et me raille. Rien ne me servirait de me boucher les oreilles, j'entends sa voix. Elle me dit :

« — Prends garde. Il s'agit d'une liaison de raison et tu t'embarques comme pour un caprice. »

La vérité c'est que je suis en plein désarroi. Je me suis froidement tracé un plan de campagne qui m'interdit les brusqueries, car s'il y a mille façons d'enlever une femme d'assaut, il n'y en a qu'une de la conserver quand une fois on l'a conquise ; il faut avoir pris la précaution de couper tous les ponts derrière elle. On se perdrait avec Gladys en voulant hâter le dénouement.

Voilà ce que je crois onze heures par jour.

Mais pendant la douzième heure?

Je doute, et ce doute est affreux. Je me dis alors que cette prétendue fidélité à mon plan n'est qu'une excuse fournie par ma lâcheté à mon indécision; je me répète que cette femme est sans doute pareille à toutes les autres, qu'il faudrait la réduire par les moyens classiques, et que si le courage me

manque au moment d'oser, c'est que jusqu'ici j'ai fait fond sur mes avantages, tandis que maintenant je ne songe plus qu'au mérite de l'adorée.

XXVIII

10 juin.

Un événement bien inattendu me tire de mes doutes et m'éclaire définitivement sur la qualité de mon sentiment.

Tout à l'heure, comme je venais prendre une tasse de thé chez Gladys, le valet de chambre m'a arrêté sur le seuil.

Déjà je redescendais l'escalier dans un trouble inexprimable, quand on m'a rappelé.

Gladys avait fermé sa porte pour tout le monde; elle me recevrait seul.

Je l'ai trouvée dans le salon, assise devant

un buvard. Elle m'a fait signe de m'asseoir tandis qu'elle terminait sa lettre. Une douzaine d'enveloppes déjà chargées de leurs adresses, couraient sur le bureau.

Je suis resté debout, interdit. Ce désordre de la chambre, la petite fièvre qui faisait monter à la joue de Gladys une rougeur trop vive, tout me présageait une catastrophe.

Enfin elle a repoussé son buvard et elle s'est tournée vers moi. Elle a souri, et, pour la première fois je n'ai pu démêler sa pensée derrière son regard.

— Voilà, m'a-t-elle dit; c'est un secret que je vous confie, mais vous êtes notre ami. Il est question de nommer mon mari au poste de Vienne. Avant d'accepter, il veut aller causer avec ses chefs et avec le Foreign-Office. Il part demain pour Londres, je l'accompagne.

Il m'a semblé que le sang se retirait de mon cœur et que là, à ses pieds, j'allais m'évanouir. Puis j'ai senti que je rougissais,

et, en un quart de seconde, mon imagination a échafaudé tout un monde de folies. Je me suis dit :

« Si elle part, je pars avec elle. On refusera de me nommer à Vienne : je donnerai ma démission; je trouverai bien un moyen de la rejoindre là-bas, de vivre à côté d'elle. »

Mais par quel prétexte justifier ma présence qui n'aura plus d'excuse ? Elle ne consentira pas à me recevoir sans explication, et mes raisons me fermeraient sa porte.

Enfin j'ai bégayé :

— Souhaitez-vous ce départ ?

Elle a regardé loin devant elle, puis elle a dit, de sa voix sérieuse, posée pour des paroles d'honnêteté et d'énergie :

— Ce serait un bel avancement pour mon mari.

Il y a de ces secondes dans la vie où le cœur se serre si affreusement qu'on s'étonne de ne point mourir. Si l'on m'avait interrogé

une heure avant sur les sentiments de Gladys pour moi, j'aurais dit :

« Elle m'aime et déjà sa tendresse n'est plus inconsciente; elle s'aperçoit de mes contraintes, de la réserve que je mets au désir éperdu de lui plaire. »

Pour moi, même de bonne foi, je n'aurais pu résumer d'un mot ma crise d'âme, dire dans quelle mesure je l'aimais involontairement, par arrêt du destin, ou par caprice d'imagination. Et voilà que le hasard renversait tout d'un coup la balance; d'un mot froid, raisonnable, elle réduisait à néant mes espérances, tous mes rêves ; elle se montrait attachée inflexiblement au devoir, et, en même temps, elle éclairait d'une lumière crue ma misère d'amant désespéré, enfin pris aux pièges où tant de fois j'ai fait trébucher les autres. En une seconde j'ai senti que je souffrirais tout ce que j'ai fait souffrir, que cette douleur me viendrait de votre main, Gladys, et — voyez comme l'amour nouveau-

né est déjà fort! — j'ai senti que jamais je ne pourrai vous maudire pour cette douleur que vous m'imposiez.

Il était impossible que cette parole de soumission et de vanité hiérarchique fût tout le fond du cœur de Gladys; et, d'autre part, les plaisirs mondains d'une ville comme Vienne n'étaient pas de ceux où ses goûts me parussent attachés. Je n'imaginais pas non plus, je ne voulais pas croire que cette intimité commencée entre nous et qui était toute ma vie, pût finir sans qu'elle eût une parole pour avouer:

« J'en souffre. »

Dans le néant où je retombais, je voulais au moins entendre cette parole de regret. J'étais trop torturé pour que mon angoisse ne se peignît pas sur mon visage. J'ai dit, comme on crie dans la douleur :

— Qu'allons-nous devenir, nous autres qui vivions de votre pitié? Nous, vos pauvres, la petite Thyra, votre matelot qui

doute de la miséricorde divine... et moi-même...

Cette fois elle n'a pas souri. Ses yeux m'ont fixé avec une tendresse triste. O miracle de l'amour! qui m'eût dit qu'un simple regard d'une honnête femme, un regard sans promesses, me remuerait plus profondément que n'a jamais fait la langueur de tant de prunelles mourantes!

— Sister Florence est là, a-t-elle dit, pour surveiller Thyra. Adams ne manquera pas de soins; mais qui s'occupera de vous? J'y ai pensé dès la première minute.

J'étais assis tout près d'elle, mon genou a glissé jusqu'à terre; j'ai pris une de ses mains, j'ai incliné dessus mon front qui me brûlait :

— Gladys! lui ai-je dit.

Elle n'a pas frissonné. Elle ne m'a pas retiré ses doigts parce que je l'appelais ainsi, par son nom. Peut-être elle n'a pas remarqué mon audace. Il y a si longtemps que,

en silence, nous nous parlons plus tendrement que nos paroles.

— Gladys, ne m'abandonnez pas. Si vous partez, il faut que je vous suive; j'ai grandi dans la religion de ceux qui veulent être sauvés par la présence réelle; le symbole, les souvenirs de l'absence ne suffisent pas à leur ardeur.

Maintenant je baisais sa main et elle me l'abandonnait. Vraiment je l'aime, car, pas une seconde, cette pensée ne m'est venue que son émotion m'aurait permis d'oser davantage. Je n'ai voulu profiter que de son silence.

— La douleur, ai-je dit, la tendresse recréent un homme. Moi-même, je ne me reconnais plus. Mon ministre, qui m'a connu à Paris et qui craignait ma venue à cause de l'éclat trop retentissant de quelques-unes de mes folies, a remarqué ma conversion.

— Je le sais, a répondu Gladys. Il m'a parlé de cela l'autre jour.

J'ai répliqué :

— Je suis heureux de penser qu'il m'estime davantage; mais comme je voudrais qu'il ne fût pas seul à distinguer mon effort! Il y a des personnes dans le monde à qui l'on n'ose marquer les sentiments qu'on éprouve pour elles par des aveux directs. On reporte la passion qu'elles ont fait naître sur les idées, sur les objets qu'elles chérissent ; le respect empêche de leur faire paraître ce que l'on éprouve pour elles, mais on souhaiterait au moins qu'elles s'avisassent de l'indifférence où l'on tient toutes les autres tendresses. Comment leur faire connaître qu'il n'y a pas de triomphe de vanité, pas de volupté des sens, que l'on ne soit prêt à sacrifier à la crainte de leur déplaire? Les coquettes jugent la passion d'un homme sur les soins que sa galanterie leur rend, sur l'attention qu'il leur accorde en public, au détriment de toutes les autres femmes, sur la publicité qu'il donne à son

esclavage. C'est un manège où la vanité des unes et le désir des autres trouvent leur compte ; et vraiment un homme amoureux n'a qu'à suivre la pente de son instinct pour manquer de discrétion. Ce qui est malaisé, c'est de cacher aux yeux de tous, même aux yeux de la femme qu'on voudrait toucher, le sentiment dont on est dévoré pour elle, c'est de se déclarer seulement par un silence à qui la surprise de la séparation ne peut pas arracher un aveu.

Gladys se taisait toujours; mais je sentais son émotion aux battements de son pouls. Il lui eût été aisé de me répondre, de me fermer la bouche, elle n'avait qu'à me retirer sa main et à se lever. Peut-être elle n'a pas osé, car si, en se taisant, elle semblait accepter mon aveu, en parlant elle eût confessé qu'elle le prenait pour elle. Un instant, ses lèvres se sont ouvertes, mais une autre décision l'a traversée et elle a persisté dans son silence. Évidemment mes

paroles lui plaisaient et l'offensaient presque également ; mon respect y éclatait, mais aussi ma tendresse; je m'étais expliqué sans que sa vertu eùt trouvé le mot dont elle pût justement s'offenser. A cela s'ajoutait cette attirance secrète, dont, à son insu, Gladys a fait l'aveu à Hélène d'Ombreuse, une tendresse qui a crû depuis que la chère âme est tout à fait rassurée sur moi. Il n'y a pas jusqu'à l'obscurité même de mes paroles qui n'ait contribué à la troubler. Elle aurait jugé à quoi l'engageait une explication précise, elle ne savait pas jusqu'où je la menais avec ces respectueuses réticences.

J'ai entendu assez à temps un pas qui venait, pour abandonner sa main et me relever de mon demi-agenouillement avant que la crainte d'être surpris dans une expansion d'intimité trop libre ait paru être la cause de mon changement d'attitude. Je dois à Gladys l'observation de ces nuances. Elle n'y a pas vu une habileté, mais un effet de ma piété pour elle.

C'était le major qui venait. Je suis tenté de me féliciter de son intervention plutôt que de la maudire. Je n'avais plus rien à confesser et Gladys ne savait comment me répondre. Si le hasard lui eût laissé le temps de se recueillir, qui sait si elle ne fût pas parvenue à dominer son trouble? Elle aurait regardé ma déclaration en face. Peut-être elle m'aurait répondu avec une netteté qui aurait brisé nos rêves. C'est tout profit pour moi qu'elle ait dû garder mon aveu sans y répondre et qu'il lui faille le méditer par devers elle. Les mots s'atténueront encore pour rassurer Gladys, tandis que, en secret d'elle-même, par le jésuitisme ordinaire des passions, le sens de mon aveu deviendra plus précis. J'ai jeté là une graine que le sillon recouvre. Je peux me fier à lui du soin de la faire germer.

Tout de suite Gladys a dit à son mari qu'elle m'avait mis au courant de leurs projets, j'ai jugé à cette hâte combien mes pa-

roles avaient fait d'impression sur elle. Déjà elle craint l'avantage que son silence me donne. Elle veut en atténuer l'effet par l'affirmation d'une franchise inutile.

Comme j'étais au courant du départ, sir Reginald ne s'est pas retenu de parler librement de ses affaires. Il a dit les courses qu'il avait faites, il a donné des renseignements horaires sur les correspondances des chemins de fer et des paquebots.

Gladys était si occupée de ce qui venait de se passer entre elle et moi qu'elle a trahi sa distraction. Elle a répondu aux questions de son mari d'une façon si incohérente que lui-même en a été frappé. Elle s'est excusée sur une migraine et sur les embarras du départ.

Le major n'en demandait pas tant; mais c'était pour moi un avertissement. J'ai pris congé aussi rapidement que les convenances le permettaient.

XXIX

13 juin.

Gladys et son mari sont partis ce matin incognito ; j'étais seul à la gare pour leur dire adieu. Oh ! ce sifflet déchirant de la vapeur, ce bruit broyant des roues, dans la lenteur du départ. On dirait qu'elles écrasent leurs rails symboliquement, ironiquement avec une pesanteur aggravée.

J'avais un rendez-vous chez un artiste qui peint mon portrait. J'ai crayonné un mot sur ma carte, dans la gare même. Je l'ai fait porter à l'atelier. Une conversation m'eût été insoutenable. J'avais besoin de

me terrer seul. Je suis rentré chez moi, presque en courant.

Voici la confession sincère que je me fais à moi-même avec cette ivresse soulageante d'aveu que j'ai connue autrefois aux pieds des prêtres.

La surprise de cette séparation me réduit à la franchise envers moi-même. Depuis deux mois j'ai pris beaucoup de peine pour me persuader qu'en m'attachant à Gladys je développais un plan de raison. Je voulais croire que la source de cette tendresse était en moi, non pas en elle; que j'étais le maître de mon sentiment, quand, dans le fait, j'en suis l'esclave prosterné. Cet amour que je m'efforçais de créer par devoir me conquiert tout d'un coup. Il lève sa visière; il m'oblige à le reconnaître; c'est celui dont il a été dit :

« Fort comme la mort. »

Elle peut partir; elle m'appartient désormais comme un continent appartient à celui

qui le premier y plante son drapeau ; elle est ma conquête, ma terre, ma patrie, la place où je veux vivre, où je veux mon tombeau.

Ce militaire égoïste et sot, qui tout de suite est appuyé à côté d'elle contre le bastingage du steamer, s'imagine qu'il la possède parce qu'il a pour lui la présence corporelle, la légalité et des bénédictions d'église. Coude à coude avec son mari, dans ce paquebot qui les emporte tous deux vers l'Angleterre, Gladys est plus proche de moi que de sir Reginald, parce qu'il y a une chose dont une femme comme elle met le souvenir hors des atteintes du temps et des dissipations de l'espace : le frisson de sa main une seconde oubliée sous le baiser qui s'y appuyait.

XXX

15 juin.

Une fois, — c'était pour elle, le retour d'un anniversaire triste, quelque bout de l'an d'ami, — elle m'a dit :

— Je m'enferme chez moi toute seule. Je ne recevrai personne, pas même vous.

Et comme mes yeux suppliaient, elle a ajouté avec une nuance de reproche si douce :

— N'enviez pas aux pauvres morts ces bribes de souvenir qu'on leur donne.

Gladys a la religion de tout ce qui est brisé, de tout ce qui est défunt, de tout ce qui souffre, de tout ce qui est sans défense.

Il ne peut pas se faire qu'en cette minute elle ne pense pas à moi ! Elle a souci de ma douleur. Qui sait si ses yeux ne me voient point, — ces yeux qui perçoivent les morts à travers la pierre des tombes ?

J'ai quitté ma maison, et, à l'heure où d'ordinaire je la visite, je suis allé rôder sous ses fenêtres. J'ai rencontré un chambellan qui sortait de chez elle. Il a vu que j'avais le visage levé vers les fenêtres ; il m'a dit :

— Vous allez chez lady Greville ? Je viens d'apprendre qu'elle était brusquement partie pour l'Angleterre.

Je me suis laissé emmener par le coude jusqu'au Palais Jaune. Les premières lampes s'allumaient dans les maisons quand j'ai repassé devant ses fenêtres. Tout l'étage était éteint ; dans la façade de la grande maison il alignait ses vitres noires et tristes.

Oh ! ces regards qu'ont au crépuscule les demeures abandonnées.

XXXI

18 juin.

Voici trois jours qu'elle est partie. Je n'y ai pas tenu, et, ce soir, je suis monté chez elle.

Le valet est venu m'ouvrir en manches de chemise, il m'a dit :

— Nous profitons de l'absence de milady pour mettre l'appartement en état.

Il m'a paru que c'était là une parole de bon augure : on prépare sa maison ; ses gens comptent sur son retour. J'ai su gré à ce valet de sa confiance qui est de l'ignorance ; je lui ai donné dix couronnes.

J'avais préparé le mensonge d'un livre oublié pour pénétrer dans le boudoir de Gladys.

Je me suis souvenu de la première fois où j'ai passé le seuil de cette pièce ; tout à l'heure mon émotion était la même. Mille détails me la faisaient présente : un des volumes de Tennyson traînait encore sur la table ; elle l'avait descendu de l'étagère pour me lire un fragment qu'elle aimait. Un bouquet de roses que je lui ai fait porter, et qu'elle-même avait éparpillé dans d'innombrables petits vases, achevait de se faner. Son buvard portait encore l'image renversée de son écriture. Son parfum flottait au-dessus du coussin pâle où elle s'appuie tout le jour, — la fraîche odeur des violettes de Canterbury, rompue d'un peu de brouillard londonien. J'ai appuyé mon visage contre cette soie vivante ; je ne pouvais me détacher de ce parfum ; il faisait remonter à mes lèvres des émotions si pressées que je

m'en suis senti suffoqué. Soudain il m'a semblé que j'entendais la venue de son pas. Je me suis relevé. Je n'aurais pas été trop surpris de la voir paraître. Je ne vis plus de la vie réelle, mais dans un monde d'imagination où elle peut tout.

Dieu ! quel dégoût qu'on ait abusé jusqu'à la nausée des mots de « reine » et de « magicienne ». Les législateurs de jadis ont perdu leur temps à rédiger des édits somptuaires ; ils ne permettaient pas qu'on s'habillât selon son argent, mais selon sa naissance. Ils auraient mieux fait d'interdire l'emploi de certains mots aux faux amoureux. C'est saint Louis qui était dans le vrai de l'amour, quand il décapitait les blasphémateurs.

J'ai passé la soirée chez la comtesse de Krebs J'espérais que la conversation tomberait sur Gladys et que j'aurais cette joie, — la plus chère de toutes après le bonheur de la voir, — l'occasion de parler d'elle,

La causerie était sur ces peintres symbolistes qui ont exposé quelques toiles dans une galerie privée. J'ai fait de grands efforts pour ne pas montrer combien tout cela s'éloignait de ma pensée ; j'étais d'autant plus malheureux que la comtesse surveillait ma défaillance avec une persistance un peu ironique.

Justement son amant est arrivé ce matin et j'ai su qu'il l'avait visitée. Cette circonstance avait mis madame de Krebs en belle humeur ; elle a fini par prendre pitié de moi, et, sur un canapé, elle m'a appelé auprès d'elle.

J'ai trop de goût pour avoir jamais fait paraître à la comtesse ma connaissance de sa liaison ; elle est trop fine pour ne s'être pas aperçue que je suis au courant de son intrigue. Cette perspicacité et ma discrétion nous font amis, au moins alliés, sans que jamais ait été prononcée, entre nous, une parole un peu intime. Dans sa situation

sentimentale, madame de Krebs a vu d'un bon œil mes assiduités près de Gladys. Elle compte sur mon succès pour lui procurer une confidente ; c'est, — après un amant qui l'aime, — la chose du monde dont une personne naturellement tendre a le plus pressant besoin. Je ne sais pas même si nombre de femmes ne goûtent pas plus de joie à causer secrètement de leurs liaisons qu'à s'y abandonner.

Dans le cas particulier, la comtesse n'ose se confier à personne. L'austérité des unes, l'hypocrisie des autres, l'obligent à cacher comme un crime un sentiment dont la solidité lui fait honneur. Nous habitons un pays où les danseuses d'opéra sont condamnées à la vertu, sous peine de bannissement. Je ne sais même pas si madame de Krebs aura avoué à Gladys que sa tendresse a fait les derniers sacrifices. Elle n'aura parlé que de son penchant; pendant les absences de son amant, elle étouffe de ne pou-

voir revivre dans des causeries les ivresses défuntes.

Sur le coin du canapé, la comtesse de Krebs m'a dit avec un sourire complice :

— Je vais vous annoncer une bonne nouvelle. J'ai reçu tout à l'heure une lettre de Gladys. Elle nous revient mardi. Elle ne nous quittera pas.

Mon émotion a été trop forte. J'ai paru si troublé que la comtesse m'a demandé avec malice :

— Est-ce que ce retour d'une amie vous laisse indifférent ?

J'ai rougi, j'ai balbutié, j'ai demandé si Gladys donnait des détails sur sa décision.

— Elle m'écrit, a répondu madame de Krebs, que son mari lui a laissé le choix. C'est sur le désir exprimé par elle que le major sera maintenu à Copenhague.

Je cherchais à me dominer, j'ai dit :

— Lady Greville n'a pu, madame, se décider à vous perdre.

Alors la comtesse a ri franchement :

— Certes, a-t-elle répliqué, nous avons beaucoup de tendresse l'une pour l'autre ; mais croyez-vous que je suis à Copenhague la seule personne pour qui Gladys revient ?

C'était trop de joie d'un coup après tant d'angoisses. J'ai pris congé en me confondant dans des remerciements auxquels mon ivresse donnait comme une couleur de galanterie. Je suis accouru d'un trait jusque chez moi ; et la main me tremble encore au moment où j'écris cette ligne :

« Mardi, Gladys sera de retour. »

XXXII

23 juin.

Une grande demi-heure avant l'arrivée du train, je suis venu rôder devant la gare. Au moment où on le signalait, une pusillanimité subite m'a obligé de quitter la salle d'attente. Il m'a paru que je n'avais pas le droit de guetter ce retour et que Gladys serait choquée de mon audace. La pensée de lui sembler importun me torturait si fort que, dans le doute de sa volonté, j'ai préféré sacrifier mon impatience. D'ailleurs, je crois à la Providence, maintenant, une Providence qui fait ici-bas les affaires des

vrais amoureux. Dans cette foi, je ne doute point que l'effort de mon sacrifice ne soit récompensé au centuple.

Comme je me retirais à l'écart, Gladys et son mari sont sortis de la gare; je les ai vus monter en voiture. Ils ne m'aperçurent pas.

Cette angoisse qui m'avait pris au moment d'aborder Gladys m'a tenu tout le jour. J'ai voulu l'analyser froidement. J'en sais le fond : j'ai peur du mari, et c'est un sentiment que j'emprunte à Gladys.

Entendons-nous. Je ne crains pas que le major me surprenne aux pieds de sa femme et qu'il se livre à quelque violence. Grâce à Dieu, le péril me tente plus qu'il ne m'effraie; mais j'appréhende les conséquences morales de cette surprise, car, je le sens, mon amie les a déjà envisagées. Elle les pèse, elle en est terrorisée. Gladys n'est point femme à estimer l'héroïsme d'une maîtresse qui quitte tout pour suivre un amant.

Je ne lui en veux point pour cette faiblesse : ce n'est pas son instinct qui est incapable, c'est son éducation qui l'a aveuglée ; et, d'autre part, quand je songe que cette éducation si étroitement morale a gardé Gladys pure et neuve comme je la trouve dans un âge où tant de femmes commencent l'ère des regrets, je suis disposé à bénir une discipline qui a des effets si miraculeux. En même temps, je m'engage à chérir les inquiétudes morales de Gladys, à épouser son respect des convenances, sa terreur du scandale. Je ne dois pas l'oublier : si, pour l'amour de moi et dans le secret de soi-même, elle renonce à ses principes, jamais elle ne voudra qu'il y paraisse devant les malveillants.

A cinq heures, j'ai retrouvé chez elle ce chambellan qui, le jour même du départ, m'avait rencontré au bas de ses marches. C'est un homme qui a plus d'entrain que de finesse, de bonne humeur que de goût.

Il a été élevé à Bruxelles et il émaille sa conversation de citations classiques.

Son salut a été ce vers du vieux répertoire :

La place m'est heureuse à vous y rencontrer,

accompagné d'un : « Parbleu ! monsieur... » dont cet homme semblait satisfait.

Gladys a demandé des explications et le bavard les lui a fournies avec un à propos pour lequel je l'aurais bien embrassé :

— J'ai trouvé M. de Brennes le nez en l'air sous vos fenêtres, milady, comme un donneur de sérénades. Cela aurait été très compromettant si tout le monde, excepté moi, n'avait connu votre départ.

Gladys et moi, nous nous taisions : elle, un peu troublée; moi, les yeux à terre. Ce lourdaud nous a soulagés en quittant la place.

Nous avions hâte de nous retrouver ensemble : pourtant, quelques secondes, nous

sommes demeurés silencieux; — ni elle ni moi n'osions livrer le vrai secret de nos cœurs.

Enfin elle a dit :

— Merci d'être venu me voir, tout de suite...

J'ai répondu :

— Je suis allé au-devant de vous jusqu'à la gare.

Elle a fait avec surprise :

— Vous êtes arrivé trop tard?

— Non. Je vous ai vue monter en voiture, un coupé avec un cheval blanc.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas abordés?

Je l'ai regardée bien en face et j'ai dit :

— Par peur.

Gladys a rougi comme tout à l'heure, quand ce nigaud a dit qu'il m'avait rencontré sous ses fenêtres.

Elle a fait d'une voix altérée :

— Que craignez-vous, si vous ne méditez rien de mal?

Ses mains étaient jointes sur ses genoux; une seconde, j'ai cru que j'allais l'entendre, cette parole où ma vie est suspendue. Elle est montée jusqu'à ses lèvres, elle ne les a pas franchies; mais elle reste là; elle ne redescendra plus; elle est toute proche.

XXXIII

En quittant Gladys, j'ai couru chez madame de Krebs. J'ai une prière à lui adresser et je ne sais comment je la formulerai; j'ai peur d'aggraver, en parlant, le motif de mon inquiétude, — et cependant il serait insupportable de demeurer dans l'indécision.

D'un mot, hier au soir, la comtesse ma donné à entendre qu'elle avait flairé ma passion pour Gladys; j'étais si joyeux d'apprendre le retour de mon amie, que j'ai mal caché mon émotion. Si madame de

Krebs a voulu me surprendre par l'effet de cette bonne nouvelle, elle est présentement renseignée sur mes sentiments véritables. Je ne puis supporter cette pensée que mon secret est dans des mains étrangères, même sûres. Il me semble que, chez un homme qu'elle aime, Gladys doit priser la discrétion au-dessus de tout. J'ai peur qu'un mot imprudent, dit à bonne intention par la comtesse, ne me fasse perdre dans l'opinion de Gladys le terrain que j'ai conquis.

Mais comment aborder un sujet si délicat?

Vraiment la comtesse est fine. Elle a vu où j'en voulais venir, et elle m'a épargné l'ennui de faire à notre causerie une soudure de chaudronnier. Donc nous sommes arrivés assez vite à parler des marques d'amour les plus délicates qu'une femme peut recevoir d'un homme épris.

— Ceux-là ne chérissent pas vraiment, a dit madame de Krebs, qui, pour être heu-

reux dans une liaison, ont besoin de l'admiration ou de l'envie des autres. Rien n'est plus blessant que ces indiscrétions par où un amant sans caractère trahit le besoin qu'il a d'encouragements pour persévérer. Enfin ceci afflige plus que tout le reste une femme amoureuse : la recherche des joies de vanité est, chez l'amant qui les poursuit, l'aveu d'une félicité incomplète.

J'ai répondu :

— Je suis si fort dans ces sentiments, que je manquerais plutôt de donner des marques de ma passion à une femme adorée que d'éveiller un soupçon chez les indifférents. Je me ferais scrupule de me confesser à mon plus intime ami, je rougirais comme d'une faiblesse de me laisser surprendre.

Madame de Krebs est tout de suite devenue sérieuse; il m'a paru qu elle me quittait en pensée; — sans doute elle songeait à son capitaine,

Elle a dit comme en rêvant :

— Vous avez raison. Cette réserve n'est pas seulement la plus honnête façon du monde de faire sa cour, mais la plus habile. Car le respect ne passe jamais inaperçu d'une femme. Il sert de voile à la tendresse ; l'amour se révèle au travers de ses mailles, plus attirant, plus mystérieux.

Je crois que nous nous sommes séparés, la comtesse et moi, enchantés l'un de l'autre. Elle sent qu'elle pourrait compter sur moi dans l'occasion et je suis assuré de sa bienveillance pour mes projets. Il n'y a pas dans le monde d'alliance plus forte que l'intelligence tacite de deux personnes passionnées qui ont de la finesse et des intérêts communs.

XXXIV

J'ai trouvé chez moi un billet de mon ministre, il me priait de passer immédiatement à la légation. J'y ai couru.

— Voici, m'a-t-il dit avec beaucoup de bienveillance, de quoi il s'agit : J'ai fait partir, hier au soir, un courrier de cabinet et l'on me communique à l'instant une nouvelle qui a de l'importance. Si elle est confirmée, je l'enverrai à Paris, demain au soir, par un exprès. Depuis longtemps vous respirez l'air de Copenhague. J'ai pensé que vous auriez du plaisir à revoir

l'Avenue du Bois, et je vais vous donner la préférence.

J'ai remercié mon chef comme il convenait, mais, tout bas, je me suis promis que je ne profiterais pas de l'occasion. Je m'arrangerai seulement pour faire connaître à Gladys que je sacrifie ce déplacement au plaisir de la voir.

Dans le fait, Paris ne me tente plus.

Si on m'avait dit, il y a six mois, que je négligerais une occasion d'y revenir après quelques semaines d'exil, j'aurais haussé les épaules ! Aujourd'hui, je cherche à analyser le charme que je subissais. Après l'expérience, je trouve dans le creuset beaucoup de cendres, pas une pierre précieuse. Mon sentiment pour les Parisiens est plutôt une hostilité marquée. Je suis agacé de penser que des gens comme Hélène d'Ombreuse, d'Arcelles et d'autres, prennent entre deux méchancetés la peine de me plaindre. Comme ils riraient, s'ils savaient que j'ai trouvé

dans le calme, dans le recueillement d'esprit de cette banlieue européenne le bonheur après lequel ils courent tous en steeple-chase.

Il y avait ce soir un dîner d'apparat à la légation d'Autriche, et comme nous nous trouvions, dans un coin du salon, Gladys et moi, le ministre de France s'est approché et il a dit à ma compagne :

— Milady, si vous avez quelque commission pour Paris, vous pouvez en charger M. de Brennes. Il part demain soir.

Et, se tournant vers moi, le ministre a fait à demi-voix :

— C'est décidé.

Gladys m'a regardé — et je n'ai pu soutenir ce regard. Il y avait dedans plus que de l'inquiétude, un reproche.

« Eh quoi ! disaient ces yeux, je viens de vous sacrifier avec mes plaisirs les intérêts de l'homme dont je porte le nom. Voilà comme vous me récompensez ? »

La chère âme avoue, à son insu, qu'elle a des droits sur moi.

J'ai passé sur le manque d'usage qu'il y avait à traiter devant une étrangère cette question de service, j'ai répondu :

— Je sais, monsieur le Ministre, quel motif de bienveillance m'a désigné à votre choix ; j'en suis touché profondément, mais comme mon plaisir est tout seul en jeu, je vous demande la permission de ne point profiter d'une faveur. M. Monistrol est ici plus ancien que moi et il souhaite vivement d'aller à Paris pour ses affaires.

Mon ministre est trop fin pour avoir cru que je disais la vraie raison de mon refus. Il s'est écrié avec un éclat de surprise tout à fait divertissant :

— Comment ! vous négligez une occasion d'aller à Paris !... Vous !...

Le ministre m'a mis la main sur l'épaule et il a dit après une pause:

— Allons, mon cher, avouez la vérité :

vous êtes amoureux de quelque Copenhaguoise? Il n'y a qu'un homme amoureux pour refuser comme vous le faites.

Puis s'adressant à Gladys:

— Il faudra, milady, que nous découvrions cette femme pour lui faire savoir à quel point elle est aimée.

Je les ai laissés en tête à tête. J'ai traversé le fumoir, je suis sorti sur le balcon.

Ce regard de Gladys m'était descendu dans l'âme comme une pierre dans un étang. J'en étais soulevé jusqu'au fond. J'avais besoin de solitude pour laisser s'apaiser les ondes de joie que je sentais courir sur la surface de mon cœur.

J'étais là, depuis quelques instants, jouissant de la fraîcheur de l'heure et de cette nuit septentrionale, quand tout près de moi un chuchotement de causerie m'a rendu attentif. Le balcon me tenait prisonnier; j'allais tousser légèrement pour annoncer ma présence, quand j'ai reconnu la voix de

madame de Krebs et puis celle de lady Greville.

Elles venaient d'entrer dans le fumoir et la comtesse disait à Gladys :

— Voyons, ma chère amie, quel a été le vrai motif de cette décision? Pouvez-vous préférer notre vie un peu mélancolique de Copenhague à l'occasion brillante qu'on vous proposait?

— Je n'ai pas été aussi séduite que vous le pensez, a répondu Gladys, par les plaisirs très mondains qui m'attendaient à Vienne. J'étais plutôt effrayée de ce grand tumulte de distractions. Mon corps comme mon esprit se lasse vite; mes goûts sont pour des intimités étroites.

— L'intimité, a répliqué la comtesse, n'empêche pas de faire sa part au monde qui vous accueille et qui vous aime; je crains plutôt que votre penchant pour la retraite ne soit une marque de l'inquiétude de votre cœur.

L'embarras de Gladys se trahissait dans sa parole :

— Je vous en supplie, a-t-elle dit, ne m'obligez pas, ma chère Hulda, à découvrir en moi-même ce que je n'y veux point lire. Laissez-moi me persuader que je viens me cloîtrer ici par affection de la vie honnête et sans dissipation qu'on y mène.

Il y a eu un silence; puis madame de Krebs a dit d'un ton de reproche :

— Gladys, est-ce par cette défiance que vous me récompensez de ma sincérité? Vous le savez, si j'insiste auprès de vous, ce n'est pas par curiosité de vos secrets, mais par tendresse. Je sais d'expérience qu'on ne gagne rien à tromper les autres et soi-même; si c'est une passion que vous couvez, elle vous dévorera avec d'autant plus d'éclat que vous l'aurez longtemps ensevelie.

Et la comtesse se mit à presser Gladys sans pouvoir la décider aux confidences. Après qu'elle se fut défendue d'une ma-

nière qui augmenta le désir de madame de Krebs et mes espérances, elle demeura quelque temps dans le silence, puis tout d'un coup reprenant la parole :

— Vous serez bien avancée, Hulda, quand vous saurez le néant de ma sagesse, la banqueroute des conseils que je vous donnais au sujet de votre inclination pour le capitaine Stanstrup.

Et elle a ajouté presque à voix basse :

— Moi, je ne suis pas veuve comme vous, j'ai un mari qui m'aime... Je ne suis pas libre.

Évidemment, madame de Krebs comprenait aussi bien que moi et ce que Gladys voulait dire, et à quel homme notre amie pensait en s'accusant; mais elle a cru devoir soutenir son étonnement jusqu'au bout, par dilettantisme, ou par l'intérêt qu'elle avait à entendre Gladys préciser ses aveux.

Elle s'est écriée :

— Comment dois-je interpréter ce que vous dites? Vous aimez?

Gladys n'a pas répondu, et son silence ayant paru un aveu suffisant, madame de Krebs dit d'une voix de compassion extrêmement tendre :

— Hélas! ma chère amie, vous parlez à une femme qui ne peut pas vous juger.

Sans doute cette douceur d'intonation, ce rappel à une commune souffrance ont achevé de toucher Gladys. Un froufrou de robe m'a averti qu'elle s'appuyait à l'épaule de son amie :

— Eh bien! a-t-elle dit, recevez un aveu que, jusqu'à cette minute, je n'ai pas osé me faire à moi-même, et, en même temps que la confidente de ma faiblesse, soyez la gardienne des engagements que je prends vis-à-vis de ma conscience. Il y a dans le monde un homme que je n'ai pu m'empêcher d'aimer; mais du moins, je jure de ne jamais lui en donner des marques. J'ai pu lui céder dans mes sentiments, jamais je ne lui obéirai dans mes actions; et si un jour

j'avais besoin d'être encouragée, promettez-moi, Hulda, que votre amitié n'y faillira pas.

Que n'aurais-je pas donné à cette minute pour apercevoir les traits de Gladys; je devinais tout ce que l'angoisse et l'amour pouvaient ajouter à son charme. Sans doute, madame de Krebs fut éblouie comme je l'aurais été à sa place par la contemplation de cette beauté aux abois, car elle attendit un peu de temps avant que de répondre.

— Je vous assisterai de toutes mes forces, ma chère Gladys; mais que vous vous adressez mal, si vous voulez qu'on vous fortifie contre les sollicitations de l'amour! Je sais comment on lui cède et non comment on lui résiste. Je ne veux pas usurper plus longtemps une confiance à laquelle je n'ai pas droit, et aussi je veux répondre à votre procédé par un acte qui le vaille. Je vous ai trompée quand je vous ai dit que Stanstrup et moi nous en tenions aux pa-

roles ; il est mon amant depuis dix-huit mois.

La comtesse a prononcé ces derniers mots avec une tristesse feinte; et comme son amie ne répondait pas, elle a achevé :

— Est-ce que je vous choque?

— Non, a dit Gladys, mais je songe : voilà comme toutes ces aventures finissent !

Un bruit de chaises dans les salons a couvert les derniers mots de cette causerie; les deux femmes sont sorties du boudoir avec quelque hâte et je me suis glissé derrière elles.

Il a fallu rentrer dans la galerie pour entendre de la musique de chambre. Je n'y avais guère l'esprit.

Par suite d'une singulière angoisse d'âme, j'avais entendu toute cette conversation sans en jouir. On eût dit que j'étais le premier venu et qu'il ne s'agissait pas de mon sort. J'ai commencé seulement à comprendre le sens précis de cette confession quand les ar-

chets se sont mis en route, et, d'abord, je me suis abandonné à la joie; mais ce n'a été qu'une seconde de griserie. Cette même surprise qui m'éclaire inespérément sur les sentiments de Gladys me fait connaître qu'elle est décidée à me cacher cette tendresse et à s'arrêter au seuil.

Mon amour a conçu un grand trouble de cette découverte attendue. Elle me gâte le plaisir que je ressens d'avoir réduit à une pareille extrémité une femme si différente de toutes celles que j'ai connues. Je me trouve dans le même temps le plus heureux et le plus malheureux des hommes.

XXXV

24 juin.

L'isolement et la nuit n'ont pas dompté ces inquiétudes; il les ont bien plutôt exaspérées. C'est sans doute un effet de l'amour que j'apprends à connaître. Il supprime en moi le jugement jusqu'à la faculté de penser; ou plutôt, il leur laisse la place pour plaider, mais il n'écoute pas leurs arguments, tandis qu'il est tout oreilles pour les suggestions d'une imagination affolée. Je suis le témoin de la vie de Gladys; je connais ses actions depuis deux mois, presque heure par heure. Je ne puis, sans

ridicule, douter de ses sentiments pour moi, et pourtant, voici la découverte qu'a faite mon insomnie :

— Gladys a parlé d'une personne qu'elle aimait; mais elle ne l'a pas nommée... Est-ce bien à moi qu'elle pensait?

J'ai repassé en revue tous les hommes qui fréquentent chez elle; je n'ai pas vu où accrocher mes soupçons. Presque tous mes confrères ont, par la ville, de plates intrigues avec des femmes faciles, et la politesse qu'ils dépensent auprès de Gladys a une couleur toute professionnelle. Maintenant, je ne sais rien de sa vie épistolaire. Souvent j'ai vu des enveloppes chargées d'une écriture masculine, la même, qui traînaient sur sa table. Peut-être un de ces robustes garçons à tête de chevaux dont son boudoir est encombré, lui tient vraiment au cœur. C'est à lui qu'elle pense; c'est pour ne pas s'éloigner de l'Angleterre où il habite qu'elle a refusé de partir pour Vienne.

Ces rêveries ont pris du corps tant que la nuit a duré; mon rival inconnu était là, devant moi. Je le frôlais, je le voyais passer dans des allées de parcs, tenant Gladys par la taille. Je songeais que, peut-être, ils s'aiment depuis l'enfance et que la respectabilité du major sert de paravent à leurs amours. Le jour n'a pas plutôt paru que que je me suis accusé de ces soupçons, comme d'une injure envers Gladys. Il n'y a pas une nuance d'hypocrisie dans son fait, c'est tout d'abord pour sa sincérité que je l'ai aimée.

Ces contradictions m'ont conduit à une résolution où je ne faiblirai pas, pourvu seulement que je la voie sans témoins. Aujourd'hui même, je lui déclarerai nettement mes sentiments et, si elle feint d'en être offensé, je lui révélerai le secret que j'ai surpris, je lui demanderai le nom de cet homme qui n'est pas moi et qu'elle aime.

Cette décision m'a rendu un peu de re-

pos. Je me suis endormi sur le matin ; mais lourdement, et pour m'engager dans un dédale de cauchemars.

J'ai attendu chez moi l'heure de lui faire visite; le capitaine Stanstrup est passé pour me voir, j'ai fait répondre que j'étais sorti. Je craignais qu'il ne me retînt au delà de l'heure où j'ai chance de trouver Gladys toute seule. Dix fois dans la journée cette angoisse m'a traversé l'esprit que, ce soir, je ne la verrais pas, qu'elle fermerait sa porte, pour une migraine, ou par prescience : si près du but, mon inquiétude s'exaspère et cette rencontre me paraît impossible parce que je la souhaite avec trop d'ardeur. Vingt fois je me suis levé pour regarder l'heure, je me suis étendu pour respirer devant la fenêtre ouverte, j'avais la gorge brûlante comme à la suite d'une nuit de vin.

J'étais d'ailleurs si déséquilibré, qu'après avoir épié la marche de l'aiguille sur le

cadran des minutes, j'ai laissé passer l'heure de me mettre en route, ma décision avait fait place à l'abattement. J'ai pris par le plus long pour me rendre chez Gladys ; je sentais qu'un échec auprès d'elle pouvait m'anéantir ; je me demandais s'il n'y avait pas de la folie à lui faire ma confession, sans avoir pressenti ses dispositions, uniquement parce que j'avais décidé d'agir.

J'ai monté ses escaliers fort incertain, résolu à tout ajourner. Il s'est trouvé que Gladys avait tout justement quatre ou cinq personnes autour d'elle. Elle m'a tendu sa main avec une nuance de froideur ; tout le monde l'a remarquée et je me suis assis dans le silence. Je m'étais un peu placé à l'écart, espérant qu'elle me demanderait de me rapprocher. Elle n'en a rien fait. Une grâce mélancolique était sur elle. Son visage me paraissait plus pâle que de coutume, presque aussi blanc que ses mains.

C'est le major qui est venu me relan-

cer dans cette pénombre où je m'effaçais.

— Eh bien ! monsieur de Brennes, a-t-il dit très haut ; vous avez l'air tout décontenancé. Est-ce d'avoir laissé partir M. Monistrol à votre place ? Je suis sûr que vous regrettez déjà votre belle action et que votre imagination galope sur la route de Paris ?

Puis, sans attendre ma réponse, il a dit à sa femme :

— Vous savez, ma chère amie, le ministre de France et moi, nous avons découvert quelle femme retient notre ami sur les bords du Sund...

Une voix demanda :

— Qui est-ce ?

Et le major a conclu en badinant :

— La belle Ingride, la marchande de saumons...

La fille dont il s'agit — une fort belle personne, d'ailleurs vertueuse, — est un des poupazzi ordinaires de notre petit cercle ; j'étais bien le vingtième galant que

l'on attribuait ainsi à la belle Ingride et la plaisanterie du major n'avait rien d'imprévu. Pourtant je me suis senti rougir et j'ai vu que Gladys se troublait autant que moi.

Elle savait à quoi s'en tenir sur le propos de son mari. Sa jalousie eût été plus inquiète de me savoir au bras d'Hélène d'Ombreuse, dans un cotillon, que d'apprendre mes prétendues assiduités auprès de la belle poissonnière; mais sans doute elle souffrait que son mari se montrât si peu clairvoyant, et, par sa sécurité, un peu comique.

Je ne pus m'approcher d'elle qu'un instant, comme elle versait dans la théière l'eau du samovar :

— Demain, lui dis-je, à deux heures, vous sortez de chez vous pour aller visiter vos malades à l'hôpital, vous me rencontrerez sur votre route, au bout de Bregade. Ce ne sera pas par hasard, il faut que je vous parle.

Elle a pâli. Je ne lui ai pas laissé le loisir de répondre une parole, j'ai repris :

— Je suis à bout... Si je ne vous fais point pitié, ne venez pas ; mais alors, je quitte tout, je pars pour Paris ce soir même; je retourne à cette vie de plaisir, où je m'étourdissais, à cette vie dont vous n'aviez pas le droit de me tirer pour m'abandonner par la suite... Viendrez-vous?... Viendrez-vous?

Elle restait muette, les yeux baissés, les mains tremblantes.

J'ai eu comme un mouvement de répulsion qui m'éloignait d'elle.

Je m'étais engagé malgré moi, et, à la pensée que peut-être elle m'obligerait d'exécuter ma menace, mon visage se contractait de colère, presque de haine.

Gladys me regarda. La tendresse et la peur se mêlaient dans ses yeux. Elle demandait grâce :

— Venez demain, a-t-elle dit, vers quatre

heures, je serai seule ; mais pour l'amour de Dieu...

Un domestique qui s'approchait l'a empêchée de finir et il ne m'a plus été possible de lui dire un seul mot en particulier jusqu'à mon départ. Seulement, comme je me retirais, elle est sortie du boudoir ; elle m'a conduit jusqu'à la moitié du salon. Il semblait qu'elle me suivît malgré elle et vraiment, à cette minute, il y avait sur son visage le reflet d'une soumission désespérée :

— Songez, lui ai-je dit, comme je me relevais de baiser sa main, songez que vous allez décider du salut d'une âme.

Elle a répondu par un murmure confus, en détournant ses yeux.

XXXVI

25 juin.

Encore une nuit blanche.

Il y a longtemps que tous mes plans sont abandonnés et que je ne fais plus de stratégie ; — je cherche après coup des couleurs de raison à des actes que l'amour m'inspire ; car ceci est la seule certitude qui me reste dans le naufrage de ma sagesse : je suis éperdument épris de Gladys. Il ne s'agit plus de savoir si je l'ai choisie par décret volontaire, pour tenter une expérience sentimentale, ou bien si j'ai reçu d'elle le coup de foudre, — le coup de foudre du regard,

comme dans les romans. Je l'aime irrésistiblement, je suis insatiable de sa vue, je ne puis respirer qu'auprès d'elle.

Je suis venu au rendez-vous comme on se porte à un duel, pour attaquer et pour se défendre. On m'a dit qu'elle était dans son boudoir ; j'ai jugé qu'elle n'était ni moins fiévreuse que moi, ni moins décidée. Elle ouvrait la bouche. Je l'ai suppliée de me laisser m'expliquer, d'abord. Je me suis assis en face d'elle, sur ce tabouret bas qui est près de sa chaise longue ; mais je n'ai pas mis un genou à terre, comme l'autre jour. Nous avons passé tous les essais de surprise. Tout ce qui semblerait maintenant conquis sur le hasard par ma hardiesse nous laisserait un inoubliable souvenir ; nous ne pourrions pas croire à la sincérité l'un de l'autre, et ce serait le germe par où, plus tard, notre bonheur pourrait être empoisonné.

Cette décision n'empêchait pas que l'émo-

tion ne m'étouffât et ne fît sombrer ma voix dans ces subites aphonies où l'on sent que l'âme se brise :

— Je ne viens pas, Gladys, vous apprendre ce que vous savez comme moi, ce que notre commune loyauté ne peut plus laisser dans l'ombre. Le changement que vous avez vu dans ma conduite est un aveu d'amour plus éloquent que toutes les paroles. Vous ne pouvez pas repousser cette tendresse sans me condamner à retomber, de ma vie actuelle, dans mon existence d'autrefois ; vous n'y songez point ; il s'agit seulement de trouver un accommodement de vie qui, après cette découverte de mon amour, soit digne de nous deux. Je me suis décidé à vous parler qu'après avoir trouvé cette solution. Elle est telle, qu'une honnête femme, comme vous, n'y pourra voir qu'une marque de respect d'un honnête homme comme moi. Je vous parle aujourd'hui pour la première et pour la dernière fois de cet amour qui

ne doit rien changer à nos habitudes de vie; demain je viendrai vous voir comme à l'ordinaire; mon esprit sera remonté dans la sérénité dont je ne lui permettrai plus de descendre; ceci seulement sera nouveau entre nous : à la place de l'inquiétude où j'avais glissé, nous aurons mis une explication loyale; l'effort que vous me verrez faire sur moi-même vous rendra indulgente pour la faiblesse, que j'ai eue, de vous laisser deviner mon amour. Ne dites pas qu'il y a eu abus d'amitié, surprise de confiance! Grâce à Dieu, j'ai toujours agi près de vous avec une entière franchise. Je vous avais découvert le tempérament que mon genre de vie m'a fait. Je ne vous ai pas caché que la vertu était la dernière chose qui attirât ma curiosité blasée. Je vous ai dit que si je me donnais à elle, ce serait pour l'aimer et pour la servir comme une maîtresse. J'ai écouté avec ravissement tout ce que vous me disiez d'elle, de la joie dont

elle soulève le cœur. Je vous regardais, tandis que vous me parliez, et je n'ai plus distingué l'amour de la beauté morale, de mon amour pour celle qui me la révélait.

Gladys n'a rien répondu. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage! Elle regardait à terre, les yeux grand ouverts et fixes; sa tête s'était un peu inclinée; ses bras tombaient; elle semblait une victime étourdie par un coup de massue et qui, ayant encore la force de fuir, demeure pour qu'on l'achève, comme s'il y avait quelque volupté dans la mort. Je la sentais tout ensemble terrifiée et heureuse. Elle avait honte d'écouter mes paroles, et pourtant elle voulait les entendre. Le vieil homme qui est en moi a parlé à cette minute, il m'a dit à l'oreille :

« Quelle misère que tu aimes cette femme! Car si tout cela n'était que pour l'abuser, comme tu jouiras de cette prostration! »

Cette pensée m'a fait tant d'horreur que

des larmes de pitié me sont montées aux yeux. — J'ai pleuré sur elle et sur moi-même; d'ailleurs le son brisé de ma voix aurait suffi à me rassurer.

— Gladys, me suis-je écrié, tout près des sanglots ; vous ne me répondez pas. Vous me laissez dans l'ignorance de vos sentiments après une telle confidence ; et pourtant, qu'est-ce que je vous demande ?... Un droit que vous accordez à tous les gens de notre cercle : la permission de vous voir, de me mêler à ces indifférents. Que craignez-vous ? Moi ou eux ? La démarche que je fais à cette heure doit vous rassurer sur mon respect. Quant à l'espionnage de tous ces gens qui nous entourent, vous n'avez rien à en redouter. Ils sont trop occupés d'eux-mêmes et de leurs dissimulations pour voir bien clair dans le secret des autres. Et puis ma religion pour vous ne donnera aucune prise à leurs soupçons. Vous le sentez bien, c'est ma vie même qui est en jeu.

Comme elle se taisait toujours, je tombai franchement à ses pieds. Ce n'était pas le mouvement de désir d'un amant qui cherche à mettre la main sur une femme éperdue; c'était la prière qui jette les croyants sur la marche des autels quand le poids de la douleur les accable.

Gladys ne s'y est pas trompée. J'ai enfin rencontré son regard; j'y ai lu une pitié qui était pour nous deux.

— Gladys, lui ai-je dit, sortez de ce silence qui me tue; avouez-moi que vous me pardonnez; répondez à ma franchise par une sincérité aussi fière; dites-moi que vous goûterez quelque joie à me voir près de vous; que la sensation de cette muette tendresse, toujours brûlante à vos côtés, vous sera un réconfort dans les heures tristes; dites-moi que vous vous sentirez plus de goût à vivre, en songeant qu'une créature humaine met à vos pieds un cœur que vous avez formé.

Je ne puis retrouver, pour les écrire ici, toutes les exclamations, tous les mots pressants que m'inspirèrent mon amour et mon désespoir. Il y a une éloquence de phrases interrompues, des mots sans suite ; elle plaide comme le meilleur des avocats.

Ce cri de mon cœur arriva au cœur de Gladys. Comment d'ailleurs mon humilité et mon obéissance à ses volontés ne l'auraient-elles point désarmée! Je ne m'imaginais point que mon aveu me donnât des droits, mais seulement qu'il me créait des devoirs envers elle !

— Vous venez de me dire, fit-elle enfin avec une lenteur qui pesait toutes les paroles, que votre goût du devoir est lié à votre affection pour moi. Cela devrait m'attrister, cela me touche. Il faut qu'à votre tour vous connaissiez le secret de mon cœur, afin que nous puissions prendre d'accord une résolution digne. J'ai cru honnêtement que j'avais seulement du penchant pour votre

âme et que l'intérêt que je vous témoignais n'allait qu'à relever votre courage. Je me suis trompée — loyalement ; ce n'était pas le prochain que j'aimais en vous, — c'était vous.

Je suis retombé à ses pieds ; mais doucement elle m'a obligé de reprendre ma place en face d'elle.

— Mon ami, ne me troublez pas. Il faut que j'aille au bout de cet aveu. Peut-être il semblerait bien naïf à un homme qui aurait lu dans ma pensée moins avant que vous l'avez fait, et ma candeur me rendrait suspecte ; mais vous m'avez éprouvée et, vous le savez, je dis la vérité quand j'affirme : j'ai connu cet amour lorsqu'il était trop tard pour l'étouffer.

Et avec une sincérité qui tout ensemble me grisait et m'effrayait à la pensée du prix dont Gladys me ferait payer ses confidences, elle m'a conté comment cette tendresse était née.

— C'est d'abord la façon dont vous avez parlé de votre mère qui m'a touché le cœur. Les hommes de chez nous ont une pudeur à cacher toute faiblesse qui, dans l'amour comme dans l'amitié, nous ôte, à nous autres femmes, cette joie, chère entre toutes : les douceurs de la consolation. Puis, ceci me plaisait en vous. Vous savez bien que je n'ai jamais pris plaisir aux peintures du libertinage, et vraiment je l'ignore ; mais la nature humaine est faible dans tous ; à des minutes de sécheresse où mon innocente vie me laissait le cœur vide, je me suis parfois demandé quelle joie passagère, enivrante, était dans les passions, pour que tant de gens s'y livrassent. Ce vertige m'était douloureux, aussi le récit que vous m'avez fait de votre vie, l'aveu que ces essais vous avaient laissé sans consolation, tout cela m'a, dès les premiers jours, attachée à vous. Je guettais votre visite avec impatience ; le bruit d'un pas, aux heures où je vous at-

tends, remuait doucement en moi l'espérance de vous voir. J'étais déçue si un autre que vous entrait. J'avais la terreur que votre œil exercé ne s'aperçût de mon trouble ; et pourtant, quand je vous entendais peindre avec de sombres couleurs l'isolement de tendresse où vous viviez, j'avais envie de vous crier : « Mais moi, ma pensée ne vous quitte pas ! Est-ce que vous ne vous en apercevez point ? Ouvrez les yeux ! » J'étais si inquiète de me sentir ainsi habitée par vous que j'ai cherché à me distraire de cette idée fixe. Vous m'avez vue devenir mondaine ; j'ai accepté toutes les invitations, j'ai suivi le théâtre et les réceptions de la cour. Rien n'y a fait, j'apportais partout une distraction si évidente que vous-même vous m'avez plaisantée. Oh ! mon Dieu, que j'ai souffert quand il a été question de ce départ pour Vienne. J'étais si émue à la pensée de vous perdre que j'ai mal compris ces paroles trop claires,

par où vous vous êtes expliqué à moi, la veille de mon départ. Je suis partie, la mort dans l'âme ; et vraiment j'ignorais encore à cette heure et que vous m'aimiez et que je vous aimais : je prenais tout cela pour une affection permise, la suite fraternelle de notre intimité.

Je ne me lassais pas d'entendre Gladys analyser sa tendresse avec le charme d'une si complète sincérité. Ce petit rien qui faisait l'histoire de notre amour s'enflait pour nous d'une importance qui emplissait le monde ; il nous semblait que nous nous connaissions depuis le début de la vie et que nos existences avaient toujours été mêlées. De même, jusqu'au dernier de mes jours, je me souviendrai de cette heure unique ; nos corps et nos âmes étaient ravis d'une joie qui ne les distinguait pas l'un de l'autre ; c'était, sur nos lèvres, la sensation d'un fruit délicieux, dans tout notre être une impression de pesanteur allégée, comme

s'il eût suffi de notre volonté pour nous dégager des lois universelles et pour nous élever face à face dans la pureté de l'air. Pour moi il m'a semblé que j'atteignais à cette seconde le point culminant de ma vie. J'étais inondé d'une lumière vers laquelle je marche depuis les origines de ma pensée. Elle éclairait devant moi, comme à vol d'oiseau, tout l'espace qu'il me reste à parcourir.

Le réveil de ces ivresses a été cette conclusion de Gladys :

— Vous souvenez-vous de cette fable, qui, dans la légende de tous les pays, fait mourir celui qui a levé le voile sur le visage de sa mystérieuse bien-aimée? Tantôt c'est l'impatient qui expire, tantôt le cher fantôme lui est ravi. N'avons-nous pas été ces imprudents qui n'ont pas su se contenter de leur bonheur et qui l'ont perdu pour le vouloir connaître?

J'ai saisi ses mains. Je les ai appuyées sur mon cœur, comme un suppliant.

— Gladys, vous ne voulez pas dire que votre volonté nous sépare ?

— Hélas ! a-t-elle répondu, je n'ai pas la force d'exiger de vous ce complet sacrifice ; mais ce qui est arrivé nous apprend qu'il faut nous défier de notre tendresse. Tant que l'expérience ne nous aura pas enseigné les limites de notre puissance sur nous-mêmes, nous devons nous assurer sur des protections extérieures à nous. Je vous en prie, ne cherchez plus à me voir en tête à tête. Contentez-vous des causeries où plusieurs personnes sont mêlées. Nous ne pourrions nous trouver seuls, en face l'un de l'autre, sans glisser à causer de ces souvenirs ; et, vous le sentez comme moi, l'excuse à l'explication que nous venons d'avoir ensemble, à cette découverte de mon cœur, c'est que je vous aie entendu aujourd'hui me parler de votre amour, pour la première et pour la dernière fois.

Gladys était-elle de bonne foi en exigeant

cette promesse? Tout autre que moi en douterait peut-être. Il lui suffit pour qu'elle ne regrette pas sa franchise que je sois persuadé de sa loyauté.

A-t-elle cru à l'exactitude de mon engagement? N'aurait-elle point dû se méfier de ma prompte soumission, de la secrète joie avec laquelle j'ai accepté cet arrangement de vie?

Je le croirais que je ne m'estimerais point lié par ce que j'ai promis. J'en ai fait l'expresse réserve vis-à-vis de moi-même, au moment où j'ai répondu :

— Tout ce que vous voudrez.

Gladys *veut* que je lui obéisse, mais elle ne le *désire* pas. Elle fait son devoir en me fermant sa porte. Je ferai le mien en rentrant par le balcon. Et l'heure viendra où, quittes, l'un comme l'autre, envers notre conscience, nous pourrons nous livrer tout entiers à notre amour.

XXXVII

1er juillet.

J'ai limité à huit jours mon obéissance aveugle aux volontés de Gladys.

La chère âme est épuisée par l'effort qu'elle s'est imposé et ma tendresse doit la ménager. Passé ce délai je lui ferai violence, par soumission à ses volontés secrètes, bien plus respectables pour moi que ses volontés exprimées.

Le premier effet de cette paix d'âme que Gladys s'imagine avoir reconquise par notre arrangement c'est que, dans les rares minutes où elle me voit, elle ne peut con-

traindre ses sentiments, sa joie éclate dans ses regards.

Hier elle a reçu, en même temps que la mienne, la visite de mon ministre; il contait les petits potins du jour avec une ironie légère qui enveloppe tout, qui touche à tout, qui ne blesse rien, et derrière laquelle on aurait du plaisir à découvrir de la bonté.

Gladys jouit infiniment de cette spirituelle causerie; elle est tout oreilles pour mon ministre et tout yeux pour moi. Elle ne peut sourire sans rechercher mon sourire; on dirait qu'elle fait largesse de sa gaieté; au moins, elle quête mon approbation.

Comme je veux qu'elle vienne elle-même à regretter nos entretiens d'autrefois, j'observe scrupuleusement la consigne. Je ne prononce que les mots de politesse; je reste à mon plan de visiteur effacé. Si je la rencontre au dehors, je me tiens plus strictement encore sur la réserve. Nous venons

d'avoir un bal à la cour, pour l'anniversaire du roi. J'étais son danseur privilégié; j'ai pris cette fois pour le cotillon la main de la comtesse de Krebs. A dix reprises, pendant la soirée, je me suis aperçu que Gladys me cherchait des yeux. Il y avait de tout dans son regard : du regret, de l'inquiétude, une pointe de jalousie.

C'est un précieux ferment qu'il ne faut point laisser périr; et bien que Gladys ne me donne aucune inquiétude de ce genre, je veux feindre devant elle d'être dévoré d'une souffrance dont elle-même commence à être tenaillée. Dans ce but, j'ai guetté la visite de ce chambellan qui a dansé le cotillon, l'autre soir, avec elle. C'est un fat que tous les hommes voient d'un assez mauvais œil. Il a avec les femmes ces façons familières dont se contentent les hommes qui ne s'élèvent jamais aux réelles faveurs. Je suis monté derrière lui chez Gladys, j'ai amené la conversation sur les conven-

tions de la danse et les libertés qu'un honnête homme y prend avec les femmes.

— C'est, disais-je, une licence qui a quelque chose d'anonyme ; son règne cesse avec le dernier accord, il n'y a qu'un sot qui puisse s'y méprendre et qui continue de déployer ses grâces quand la musique a cessé. Qu'en pensez-vous, monsieur de Clausène ?

Cette question, à brûle-pourpoint, a surpris le chambellan dans la sécurité de sa fatuité ; et sans doute l'expression de mon visage donnait à mes paroles un sens où il ne pouvait se méprendre.

— Je pense, a-t-il répondu en hésitant, que tout le monde a la même opinion sur les sots.

Je lui ai su gré de ne pas ajouter : « Et sur les impertinents » ; car il en aurait fallu venir avec lui a une extrémité que je ne recherchais pas. Je voulais seulement effrayer Gladys en lui donnant le spectacle

de mon intolérance. Je n'y ai réussi que trop. Elle a paru épouvantée de mon attitude agressive. Deux ou trois fois, pendant notre conversation, elle m'a jeté des regards où la peur et la supplication se mêlaient délicieusement à la tendresse. Quand le chambellan a pris congé, je me suis levé comme si je voulais sortir avec lui.

Gladys a-t-elle cru que je le suivais pour lui chercher querelle? Elle a oublié elle-même la règle qu'elle m'a dictée. Elle a fait, avec un sourire composé :

— Monsieur de Brennes, restez, je vous en prie, j'ai quelque chose à vous demander.

Puis, dès que nous avons été seuls :

— Est-ce ainsi, m'a-t-elle dit avec une ardeur de reproche, que vous observez vos promesses? La pensée de me compromettre ne vous arrête pas.

Du moment qu'elle me croyait en faute, il convenait de l'accuser elle-même.

J'ai riposté vivement :

— Ne vous en prenez qu'à vous-même ! La crainte que vous avez de voir paraître le sentiment que j'ai pour vous vous porte vraiment à souffrir d'une humeur trop égale les assiduités des indifférents. Que gagnerez-vous à feindre pour M. de Clausène des indulgences dont vous êtes si avare pour moi ? Galant pour galant, il ne vous fera pas plus d'honneur que moi dans le monde, et vous m'aurez torturé comme une coquette.

Gladys tordait ses doigts tandis que je parlais :

— Parlez-vous sérieusement, s'écria-t-elle ; vous ai-je déjà donné le droit de me mépriser ?

J'étais debout devant elle, je lui ai vivement saisi le poignet, et, comme l'autre jour, j'ai appuyé sa main sur mon cœur.

— Gladys, ne prononcez point d'inutiles paroles. Vous savez quelle angoisse m'a

poussé à ces injustices; la défiance n'est que sur mes lèvres ; mais je souffre affreusement de ne plus vous voir sans témoins. J'étouffe d'une mélancolie dont je ne peux plus verser le trop-plein dans votre âme. Voyez l'état où je suis et prenez pitié de moi !

Afin de calmer ses scrupules, elle a dû songer qu'elle me cédait comme l'on fait aux fous pour ne pas irriter leur manie. Et puis, elle craignait vraiment quelque imprudence de mon irritation. Elle m'a dit en me congédiant qu'elle me rouvrait sa porte :

— Je ne veux avoir contre vous d'autre protection que vous-même ; mon honneur est dans vos mains.

XXXVIII

4 juillet.

Ce n'est pas seulement Gladys, c'est moi-même qui ai pris à cette semaine de tendresse voilée un inoubliable plaisir. Pourquoi l'amour n'est-il pas tout entier dans ces délicatesses, dans l'ivresse d'un regard surpris, d'une main serrée à la dérobée? Pourquoi le désir vient-il troubler le tête-à-tête? Il a des façons vulgaires, il parle haut, il veut qu'on l'écoute; c'est fini, dès qu'il paraît, des délicieuses confidences. Pourtant il faut l'héberger, car, si on le dédaigne, il se venge à la façon des mauvais génies que

les rois des contes de fées oublient d'inviter dans leurs noces. Il ensorcelle, et, jaloux de toute tendresse pure, il change en bête un de ces deux amants qui ne croyaient s'aimer qu'en esprit et en cœur.

Quand j'ai pensé que Gladys était assez remise des précédentes étapes pour s'élever d'une marche dans le sacrifice, je l'ai priée de me donner un rendez-vous pour une promenade. Il a été décidé que j'irais la prendre chez madame de Krebs et que nous ferions ensemble le tour de Longuelinie.

— Gladys, — lui ai-je dit dès que nous nous sommes trouvés en tête à tête, — il faut que je vous ouvre tout mon cœur. Le mensonge dont nous vivons depuis deux semaines ne peut se prolonger indéfiniment.

Sans doute elle était dans le même état d'esprit que moi, car elle n'a pas paru surprise. J'ai commencé :

— Lorsque, il y a maintenant plus d'un mois, je vous ai emmenée dans ce jardin, à

cette même place où vous m'avez dit : « Je serai votre amie, » j'ai cru que c'en était fini de ma vie de misères. Je vous ramène aujourd'hui à ce banc de feuillage, je sais le fond de votre cœur, et que cette amitié était de l'amour. Pourtant, quand je m'examine, je suis presque aussi malheureux qu'autrefois. Combien de minutes par jour me donnez-vous la joie de vous voir? Une heure. Et le reste du temps le désespoir me tient. Je ne puis demeurer chez moi dans la solitude, ni aller dans le monde pour y chercher de l'étourdissement. Habité par une seule pensée, je ne puis me plier à ces insignifiantes conversations d'hommes dont vous n'êtes pas l'objet, — et, près des femmes, j'ai des défaillances d'attention qui trahissent l'unique préoccupation de mon cœur. Dès que je me suis montré, — juste autant que les convenances l'exigent, — je quitte ces salons où vous n'êtes pas, je rôde par les rues, je reviens à votre maison, comme

un criminel qui a fait un coup. Je sais que vous êtes là, derrière la fenêtre, un livre à la main, silencieuse. Je sais que dans toute une veillée vous n'échangez pas trois paroles avec l'homme excellent, mais incapable de vous connaître, qui lit devant vous ses journaux interminables. Et à moi qui suis là, dans la rue, fiévreux, les yeux levés vers vous comme un pêcheur vers l'étoile qui le guide, il m'est interdit de monter vos marches ! Il m'est défendu de venir m'asseoir à vos pieds, d'emplir mes prunelles de votre vue, mes oreilles de votre voix. Voilà ma vie hors de vos yeux. Enfin, quand revient chaque jour cette heure où vous souffrez que je vous voie, je me suis tant usé à vous espérer que je ne puis presque plus jouir de votre présence. Il m'est arrivé de fuir en trouvant des laquais à votre porte. J'évite les yeux de vos valets, je voudrais me dissimuler à la vue des gens que je rencontre dans votre antichambre. Il me

semble que tout le monde surprend mon secret et qu'ils sont tous ligués pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous, mari, amis, connaissances, valets indifférents. Tout chez vous me paraît hostile, jusqu'à ces photographies d'hommes qui me regardent avec leurs yeux fixes! Lorsque enfin j'ai surmonté ces angoisses et que je suis arrivé jusqu'à vous, est-ce que je suis heureux? C'est alors que commence mon véritable supplice. Je n'ose tourner les yeux vers vous de crainte de laisser deviner mon secret. Je vous adresse la parole en tremblant de peur de m'arrêter court et que ma langue servant malgré moi ma pensée ne trahisse la passion qui m'occupe. Je ne suis jamais aussi loin de vous que lorsqu'il me suffirait d'étendre le bras pour vous toucher. Si le hasard nous accorde quelques instants de tête à tête, vous voulez encore que je mente à vous-même et à moi. Je puis parler de tout, hormis de ce qui nous intéresse. Il

faut que je soutienne une conversation d'indifférence quand tout mon élan serait de me jeter à vos genoux, d'appuyer à vos mains mon front qui brûle, de baiser vos pieds comme ceux d'une Madone,—et si vous ne me permettez pas d'expliquer mon cœur, de le soulager dans les larmes.

Au moins si, tandis que nos paroles mentent, vous m'apparteniez en esprit! Au moins si, derrière le paravent de cette causerie vide, je sentais que mon âme possède votre âme. Mais toute votre pensée et tous vos sens sont loin de moi, votre oreille guette un pas dans le vestibule, vos regards me surveillent avec inquiétude, l'imagination du péril vous glace plus que le péril même. — Regrettez-vous ? Moi je ne puis pas oublier. Je me souviens de cette main que vous m'avez abandonnée, de ces lèvres qui m'ont avoué votre amour. J'agonise de votre distraction ou de votre inquiétude, de l'impatience que vous avez de me voir sor-

tir, des prétextes que vous imaginez pour me congédier. Il m'est arrivé de me jurer devant votre porte que je venais de vous voir pour la dernière fois. J'avais envie de me laisser tomber sur votre seuil, de me faire ramasser par la police comme un homme ivre. J'ai regretté mon dégoût du vin qui du moins donne l'oubli, ce sommeil de mort dont j'ai dormi autrefois entre les bras des filles. O Gladys! à qui et à quoi me rejetez-vous!...

A l'effet que mes paroles produisaient sur Gladys j'ai connu leur nouveauté pour ses oreilles. Elle a eu la sensation que ses résistances n'aboutissaient qu'à m'exaspérer, et lorsque, après les bourrasques des plaintes, elle s'est sentie tout d'un coup enveloppée de mes soumissions, elle s'est laissée aller, comme un voyageur longtemps battu du vent sent fondre ses énergies dans la tiédeur d'un abri.

Elle a soupiré, et j'ai jugé avec ivresse

que cette nuance trahissait moins le remords où elle est de me céder, que le soulagement d'une mortelle contrainte.

— Mon ami, m'a-t-elle dit, je ne puis supporter de vous voir dans cette profondeur de chagrin. Que puis-je faire pour y remédier ?

J'ai répondu :

— Laissez-moi vous parler de mon amour. Laissez-moi vous prouver que vous avez le droit de m'aimer, et que nos présentes souffrances sont l'effet de préjugés déraisonnables...

Elle m'a regardé avec son lumineux sourire.

— Et moi, a-t-elle fait avec une adorable indulgence, qui vous croyais converti ! Vous êtes plus malade encore que je ne le croyais, — si malade qu'il faut d'abord vous guérir avant que de songer à vous amender. Parlez-moi donc de notre tendresse puisqu'il y va de votre repos ; mais n'espérez point

jamais me convertir à vos tentantes théories. Mon sentiment pour vous a brisé ma volonté, mais tout de même il m'a laissé la conscience du bien et du mal ; c'est une flamme qui brille au-dessus de nous, hors de vos atteintes et des raisonnements humains. Tous peuvent l'apercevoir ; il suffit d'ôter le bandeau que notre duplicité se pose sur les yeux.

XXXIX

6 juillet.

Gladys m'avait permis de passer chez elle dès quatre heures, avant le défilé des visites.

Je l'ai trouvée en conférence avec Sister Florence et la fillette de l'ouvroir.

— Venez voir, m'a jeté de loin Gladys, comme ma filleule a fait des progrès ! Quand nous l'avons prise, après son malheur, elle savait lire bien juste; maintenant, voici comment elle écrit...

Tout en parlant, Gladys me tendait le cahier de sa protégée : c'étaient des versets

de la Bible qui servaient de modèle calligraphique ; tous avaient trait à la reconnaissance et à la belle vertu de pureté.

— Thyra, dit Gladys, je suis tout à fait satisfaite de ton zèle, demande-moi ce que tu voudras, et nous verrons, avec Sister Florence, si l'on peut exaucer ton souhait.

La fillette, qui contemplait obstinément ses souliers, nous enveloppa tous les trois d'un coup d'œil rapide.

— Je voudrais... commença-t-elle.

— Eh bien ! quoi ?

— Je voudrais écrire une lettre à M. Petersen... pour lui faire une surprise.

Ce fut un changement à vue d'un irrésistible comique. Gladys rougit jusqu'à la racine de ses beaux cheveux ; Sister Florence saisit la fillette par le coude, Thyra se mit à sangloter, — et moi j'éclatai de rire. Ce Petersen est tout justement le bon vieillard que les tribunaux ont condamné à la prison pour avoir abusé de Thyra !

... Quand nous avons été débarrassés de la jeune pécheresse et de sa monitrice, Gladys m'a dit avec mélancolie :

— Une mauvaise journée, mon ami. On dirait vraiment qu'il y a des jours où tout se ligue pour nous décourager. Vous savez Adams, mon matelot? Il est sorti de l'hôpital avant-hier. Je lui avais donné un peu d'argent... Eh bien, ce matin, on est venu avertir mon mari qu'il s'est enivré dans une mauvaise maison... il s'est affreusement battu; il a blessé une fille avec son couteau.

Des larmes lui vinrent; c'étaient les premières que je lui voyais dans les yeux; sa bonté les versait sur la misère humaine.

Je lui ai pris les mains avec transport :

— Ne regrettez pas, Gladys, les pleurs que vous venez de répandre. Ils font avancer d'un pas la justice de Dieu; une douleur comme la vôtre doit lui donner à réfléchir sur son ouvrage, vous l'encouragerez à le perfectionner.

Le ton pieux de ma voix et le trouble de son chagrin ont empêché Gladys de se révolter contre une opinion que son orthodoxie, à d'autres minutes, aurait taxée de blasphématrice.

J'ai continué :

— C'est la seule contrainte imposée, au nom de votre discipline morale, à cette enfant des rues, à ce pauvre matelot, qui fait leur péché. Vous venez les trouver dans leur misère avec d'affectueuses paroles, vous leur faites du bien ; au lieu de vous en tenir là, vous ajoutez un sermon à votre charité ; vous leur dites : « Maintenant que je t'ai secouru, promets-moi de renoncer à tous les instincts de ta nature? » ils répondent « oui » pour vous faire plaisir. Et, quand vous avez le dos tourné, ils retournent à leurs passions. Voilà cette pauvre Thyra : son mot est d'une bonne petite fille qui a de la gratitude dans le cœur. Elle se souvient que ce Petersen a été doux pour

elle. Il l'a gâtée. Peut-être il l'aimait ; et le jour où elle le peut, elle voudrait à son tour lui faire plaisir. Oui, je sais bien, il a abusé d'elle ; mais je ne serais pas embarrassé pour vous citer, dans votre propre pays, des lords septuagénaires qui épousent des fillettes. Ils les font, il est vrai, passer par l'église, mais tout cet appareil de piété dont ils couvrent leur sénile désir, me paraît, à moi libertin, une profanation. Je les mets plus bas que Petersen, à cause de leur hypocrisie. Quant à votre matelot, son cas est tout aussi clair ; il s'est enivré parce qu'on lui a fait boire du vin frelaté ; il s'est battu parce qu'on profitait de sa déraison pour retourner ses poches ; soyez certaine que, tout de même, il a pris dans cette aventure la quantité et la qualité de plaisir dont il est capable. Après des jours de misère, votre argent lui a procuré les ivresses qui sont à sa portée. Vous avez fait une bonne action, car la joie de la créature est la justification de Dieu.

Gladys a souri tristement :

— Vraiment, dit-elle, comme vous arrangez toutes choses. A vous entendre, il n'y aurait pour bien faire qu'à obéir aux instincts de sa nature.

Je l'ai interrompue :

— C'est bien cela que je crois. Je refuse d'admettre qu'un Dieu parfait, qui pouvait demeurer dans son oisive perfection, a créé l'homme avec des instincts pervers, pour se donner le spectacle de ses luttes. Que penseriez-vous d'un enfant qui s'amuserait à noyer les terriers de fourmis pour voir ces petites bêtes sauver leurs œufs du naufrage? Ce Dieu, dont les religions vous parlent, est encore plus répréhensible...

Elle ne souriait plus, elle aurait voulu que je fisse trêve pour défendre sa croyance attaquée. Mais je ne lui ai pas donné le loisir de respirer :

— Non, non! me suis-je écrié. Le Dieu auquel on prête toutes ces mesquineries et

ce goût des formalités législatives est une invention des castes qui, depuis les origines des temps, aspirent à tyranniser la foule. Le Dieu tel qu'elles l'imaginent n'est que le général d'une immense armée de gendarmes et de gardes champêtres. Il fait des proclamations sur la morale, sur le bien, — dans le fait on ne le met en campagne que pour la défense de l'argent : c'est le Dieu des propriétaires et de quiconque a mis ses économies dans les caisses d'épargne.

Encore une fois Gladys a voulu protester; en vain. J'étais lancé, il a fallu qu'elle m'entendît :

— Le respect de la propriété et de l'argent, voilà le fond de l'éducation que l'on donne aux femmes, le fond du mariage. Le prêtre n'est qu'un figurant dans la cérémonie, le sacrement qu'une représentation; le véritable officiant du mariage c'est le notaire, l'acte essentiel c'est le contrat. Tout plie devant les observations de ce

tabellion, qui pèse deux fortunes sur sa table. On lui sacrifie tout : la foi, les préjugés, l'amour. Et quelles précautions on a prises pour que la jeune femme ne rompît point ce pacte d'argent qui est l'acte essentiel de la civilisation! Il y a en elle un instinct qui fleurit après les autres et qui a été mis par Dieu dans toute créature : c'est le désir de trouver sa joie particulière en perpétuant l'espèce. S'il y a quelque chose qui prouve Dieu, c'est sûrement cet instinct qui porte chaque être à oublier ses douleurs pour prolonger le règne de la vie sur la terre. Cependant les civilisés prennent les femmes dans l'enfance afin de leur enseigner que l'honneur féminin consiste à repousser l'homme avec lequel on n'a pas un pacte légal d'argent. On est disposé à excuser toutes les faiblesses de la femme, si elle s'observe sur cet article essentiel et contre nature. On use pour la convaincre des moyens les plus déloyaux. On sait que sa

noblesse d'instinct admire dans l'homme le courage; on lui dit : « Vous méprisez le lâche? Eh bien! une femme qui se livre à tout autre qu'à un mari, pèche autant contre l'honneur qu'un soldat qui fuit devant l'ennemi. » Cynique mensonge! On voudrait mettre sur le même pied la couardise de l'homme qui a peur de la mort et le vertige de la femme qui cède à l'amour! Il n'y a pas un cerveau pensant qui ne fasse isolément justice de ces hypocrisies. Voilà le fond des faits : comme le petit de l'homme naît infirme pour des années, comme la mère ne peut trouver, dans un monde où l'argent possède tout, de quoi soutenir son lait, il ne faut pas permettre à la fille de se donner à un passant. L'enfant et l'accouchée tomberaient à la charge de la société. De même la femme mariée, — voire à un misérable qui la frappe, qui la trompe et qui l'abandonne, — ne peut chercher la consolation dans un amour extérieur au mariage.

Il ne s'agit ici ni de pudeur ni de respect, — la vraie impudeur, c'est de livrer une femme comme un esclave à un être qui n'a sur elle que des droits légaux ; — le respect — il n'est pas aveugle comme l'amour, il ne croit pas dans l'illusion. Ce qui préoccupe une fois de plus le législateur et ses complices, — le moraliste et le théologien, — c'est la question d'argent ! On ne veut pas que l'amour introduise dans le mariage un héritier nouveau, que la part des légitimes propriétaires en soit diminuée. Peu importe si, pour maintenir l'intégrité de ce patrimoine, on broie des vies, on désespère des âmes. Voilà le vrai péché des hommes, l'impiété impardonnable, l'atteinte directe à l'œuvre de Dieu ! Il avait bâti le monde sur l'amour, les hommes lui ont substitué l'argent.

L'aspect de Gladys était l'étourdissement d'une femme qui a voulu nager contre une mer démontée, et que les vagues finissent

par rouler à la plage. J'ai senti tout le péril qu'il y aurait à profiter de cet abattement pour lui demander de répondre à mes arguments ou de s'y rendre. Hier encore elle était trop sûre de ses croyances pour les abandonner sans un déchirement d'orgueil. Je n'imposerai pas une telle souffrance à toutes les fiertés de sa nature, et d'ailleurs, il eût été contraire à mes intérêts de la presser après cet assaut. Elle se serait effrayée de mon impatience, elle aurait flairé que je ne parle pas seulement en général pour l'amour de la vérité, mais en particulier et par désir d'elle.

Je me suis apaisé, je me suis jeté sur ses mains, je les ai baisées avec une sincérité de chagrin qui me surprenait moi-même.

— Hélas ! Gladys, quelle folie m'a porté à vous découvrir ces réflexions ! Je risque de me perdre à vos yeux et je ne vous convaincrai jamais !...

Je ne m'étais pas trompé en estimant que

mon amie me saurait gré de cette dernière parole. Elle était un hommage à sa vertu, elle la rassurait sur elle autant que sur moi, et cependant elle recouvrait comme une pelletée de terre succulente et chaude le germe d'affranchissement que j'ai jeté dans cette âme.

XXXIX

8 juillet.

Voici que nous en sommes à discuter des distinctions de l'amour et du désir.

Il y a des jours où Gladys le considère comme une tentation d'origine divine, la pire de toutes. C'est un terrain sur lequel je suis toujours assuré de la vaincre. Je reprends et je dédouble les arguments de mon premier plaidoyer, je lui fais sentir la profonde impiété de cette théorie qui fait de Dieu on ne sait quel spectateur sénile dont le diable serait le pourvoyeur. J'ai avec moi tous les poètes, tout l'art et le vertige

naturel du cœur, contre les artifices des théologiens. Je suis assuré de la victoire; mais, selon ma constante discipline, je n'en triomphe pas. Au contraire, quand je vois que Gladys est muette, je lui fournis, comme malgré moi, des répliques émoussées. Je prépare la place du gazon où je veux qu'elle tombe, mollement, et sans souffrir.

— A supposer, me disait ce matin mon amie, que vous ayez raison — ce qui n'est pas démontré, — à supposer que l'amour échappe à la volonté, qu'il nous écrase irrésistiblement, comme la foudre, restent les sens dont nous sommes les maîtres. Je ne vois pas de lien logique entre la tendresse innocente du cœur et la chute dans les bras d'un homme.

C'est là un point que je dois aborder avec de grandes délicatesses. Le seul moyen d'obtenir d'elle, un jour, les dernières concessions, c'est de ne point montrer qu'on les a espérées.

J'ai répondu :

— Je crois, Gladys, que beaucoup de femmes sentent comme vous. Les joies du cœur leur suffiraient dans la tendresse, et si elles se donnent à ceux qui les aiment, c'est avec un effort de sacrifice, dans une exacte intelligence de la nature de l'homme.

— Eh quoi ! s'est écriée Gladys, êtes-vous vraiment si englués dans l'égoïsme des plaisirs ?

J'ai secoué la tête :

— N'accusez pas l'homme, Gladys, il est dans sa destinée, quand il réclame la possession de celle qu'il aime. Vous ne pouvez juger de son instinct avec justice sur le spectacle qu'il vous donne dans les conventions de la vie sociale. Il faut prendre l'être libre, tel qu'il est sorti des mains de Dieu. Voyez ce qui se passe dans cet état primitif : comme la nature qui se désintéresse des individus n'a songé qu'à la continuation de l'espèce, peu de mâles suffisent à perpétuer

la vie; il importe seulement qu'elle soit transmise par ceux qui sont beaux et qui sont forts; de là cette terrible bataille qui assure à un seul cerf la jouissance d'un troupeau de biches, des harems aux sultans. Nous autres, nous élevons tous les mâles de notre race; même une fausse pitié nous porte à conserver pour des vies rachitiques ceux que la mort avait marqués dès leur naissance. Et nous ne songeons pas que chacun de ces surnuméraires porte en soi le désir des multiples possessions! De là tant de troubles passionnels dans l'exercice de la loi; de là les licences que l'on accorde aux jeunes gens, — et ce proverbe qui est un acte accidentel de sincérité : « Il faut que jeunesse se passe. » Cette furie du désir s'apaise, l'homme comprend que, dans la tendresse comme dans toutes choses, la perfection veut que l'on s'élève de la multiplicité à l'unité. Il commence à concevoir l'amour. Il cherche la femme unique qui

réunira pour lui toutes les beautés de l'espèce, celle qui fixera son désir. Entendez bien mes paroles, Gladys : je dis celle qui fixera son désir, et non celle qui en triomphera. Cet acte, qui vous choque, n'est point si égoïste que vous l'imaginez; c'est, au contraire, un acte de charité et d'espérance. Il associe les races futures à l'ivresse momentanée de nos cœurs.

Le visage de Gladys s'est abaissé :

— Voilà quatre ans que je suis mariée, a-t-elle dit avec tristesse, je n'ai pas eu d'enfants; je n'en aurai jamais.

Sa douleur était si profonde sous ces simples paroles que je me suis senti le devoir de la consoler, même aux dépens du vrai :

— Croyez-vous, lui ai-je dit, qu'il n'y ait dans le monde qu'une sorte de maternité, la maternité animale qui fait les os et la chair? Quand Dieu a infligé à des femmes l'épreuve de stérilité, il a songé à quelques

âmes qui pouvaient seulement trouver leur salut par ces mères sans enfants. Me voilà, moi, misérable et indigne de votre tendresse ; est-ce que je ne suis pas arrivé devant vous nu et sans secours, comme un nouveau-né? Et où ai-je pris la force de vivre, sinon dans ce lait d'espoir qui coulait de votre bouche.

Gladys versait de douces larmes en m'écoutant. Admirable effet de l'amour! Je songeais moins aux progrès que j'ai faits dans son cœur qu'à la joie de l'avoir un instant consolée.

XL

12 juillet.

Je viens de recevoir une étrange nouvelle.

Manette s'est souvenue de ses promesses. Elle a trouvé un impresario qui va promener ses chansons à travers l'Europe. Elle a fait inscrire Copenhague sur son itinéraire de tournée. Elle passera un seul jour chez nous. Les journaux sont pleins de cette nouvelle. Ils consacrent à la chanteuse « fin de siècle » des colonnes de dithyrambes ou d'injures selon l'orientation de leur politique.

J'ai lu toute cette imprimerie avec un peu d'inquiétude. Ces détails biographiques sont envoyés par des correspondants parisiens, et je craignais quelque allusion fâcheuse à ma liaison avec Manette. Ce ne serait pas une nouveauté pour Gladys. Madame d'Ombreuse lui a dit charitablement un mot de mon aventure et j'ai pris les devants à toute question pour me donner au moins le mérite de la sincérité.

Grâce à Dieu, les chroniqueurs m'ont épargné, mais tout de même Gladys aura vent de cette visite. Cela va la jeter dans un grand trouble au lendemain des explications si voilées, mais si nettes, que je lui ai fournies, sur l'appétit voluptueux des hommes. Je ne puis pas permettre que ces inquiétudes soient perdues. Il faut qu'elles tournent au profit de notre amour.

Évidemment Gladys a parcouru les journaux, j'ai cru pourtant qu'il serait habile de ne pas lui parler tout le premier de cette

petite aventure. Par là je ne m'exposerais pas au reproche d'attacher de l'importance à cette visite, et si Gladys veut m'interroger là-dessus, je jugerai jusqu'à quel point elle est impressionnée.

Nous avons commencé de bavarder sur les bagatelles du jour.

Gladys n'a pas fait l'ombre d'une allusion à Manette. Elle semblait si à l'aise dans cette ignorance que, à part moi, je me demandais :

— Sait-elle vraiment la nouvelle ?

Un délicieux coup de théâtre est venu m'éclairer sur les sentiments que Gladys me cache.

Le Major est entré comme un ouragan. Il tenait à la main une grande enveloppe.

— Voilà, a-t-il dit à sa femme, les photographies que vous m'avez demandées.

Gladys a rougi jusqu'à la racine de ses cheveux, et, comme je la regardais, interloqué, elle s'est hâtée de dire :

— Ce sont les portraits de cette chanteuse dont tout le monde parle, mademoiselle...

Elle qui ne ment jamais, elle a feint de pas retrouver le nom !

Le major est venu à son aide :

— Mademoiselle Manette.

Et, se tournant vers moi :

— Mais au fait, vous la connaissez?

J'ai répondu avec beaucoup de flegme :

— En effet. Je faisais partie de la petite bande de curieux qui a découvert Manette dans un théâtre de Montmartre. Nous l'avons mise à la mode en protégeant ses débuts.

Bien entendu, je n'ai pas laissé voir une seconde que j'avais deviné l'intrigue de cette délicate comédie. Gladys a dû penser que je ne m'étais pas avisé de sa rougeur. Cela est important : elle est trop fière pour avoir honte devant l'homme du monde qu'elle aimerait le plus ; et il y avait une

dissimulation un peu hardie à choisir un innocent mari pour éclairer sa jalousie.

Car c'est bien là le sentiment qui a inspiré à mon amie ce mouvement de curiosité. Elle veut savoir si Manette est mieux faite qu'elle-même pour donner de l'amour. Et, après la franchise de mes aveux, elle craint une surprise voluptueuse, un revenez-y de désir. Je l'avoue franchement, j'ai regretté, à cette minute, que Manette n'ait pas une beauté classique; des lignes sculpturales auraient troublé la jalousie de Gladys plus que les formes grêles de Gavroche. Heureusement cette gracilité capiteuse a été atténuée par les nigauds de photographes ; ils ont effacé le petit voyou parisien, c'est une faunesse qu'ils présentent. Je ne doutais pas que le major n'aperçut ce côté du personnage ; mais il pouvait échapper à Gladys et je ne voulais pas qu'elle fut trop rassurée. J'ai laissé mon amie examiner ces photographies et quand elle a dit :

— Elle n'est pas jolie.

Je me suis hâté de répondre :

— Elle est mieux que cela, elle est amusante.

Gladys a relevé la tête et, une seconde, elle m'a fixé avec ses yeux clairs.

— Qu'est-ce que c'est qu'une femme amusante ?

J'ai répondu avec un sourire :

— Un être qui rit quand on lui parle d'amour et qui pourtant ne vous rebute pas; une ironique qui s'attendrit au moment où l'on va vraiment souffrir; une mélancolique qui éclate de rire si on essaie de la consoler; une femme qui est l'incarnation de l'imprévu et du caprice; une camarade qui vous donne de tous les rêves une illusion, juste assez intense pour qu'on ne soit pas dupe.

Gladys a dit avec une nuance d'impatience :

— Enfin, un jouet pour les vieillards.

J'ai cru qu'il fallait la pousser jusqu'à la

mauvaise humeur et j'ai dit comme si je parlais à moi-même :

— Quel homme de ce temps n'est pas vieux?

Gladys s'est levée, elle a posé les photographies sur la table, elle m'a tourné le dos et elle est allée jusqu'à sa jardinière où elle a feint d'arroser ses fleurs. Charmante et trop adorable amie! Que ne lisait-elle dans ma pensée à ce moment-là! Elle aurait vu que sa bouderie me rendait plus heureux qu'un sourire.

Le major et moi nous étions restés debout, en face l'un de l'autre :

— Je ne crois pas commettre une indiscrétion, m'a dit sir Reginald, en vous avertissant que vous allez trouver, en rentrant chez vous, une invitation de M. Zerboni. Il veut donner un souper, après le concert, en l'honneur de mademoiselle Manette. Il nous a invité tous. Il compte particulièrement sur vous.

Gladys s'est arrêtée d'arroser ses fougères et elle a dit à son mari assez brusquement :

— Vous irez à cette partie fine?

— Certes, a répondu le major, les occasions de plaisir sont trop rares ici pour qu'on les néglige.

Il y a eu un silence. De nouveau, j'ai entendu la pluie de l'arrosoir sur les feuilles des fougères; des gouttes étaient suspendues au bout des branches; un peu de soleil les traversait. C'était comme le reflet du sourire près des larmes avec lequel ma chère Gladys m'a dit au revoir.

Comme il faut que je l'aime pour la laisser sur cette petite peine!

XLI

14 juillet.

Il est bien entendu que je n'irai pas à ce souper où le major se promet tant de plaisir et qui exerce d'avance la jalousie de Gladys ; mais, jusqu'au dernier moment, elle ignorera ma résolution. Je dois imiter le courage des médecins : ils font souffrir leurs malades pour les guérir. Quant à Manette, j'arrangerai les choses avec elle. C'est une fille intelligente. Elle ne se fâchera point.

Les journaux continuent à nous entretenir de sa venue. On en parle dans tous les salons, à la ville, à la cour, chez les Greville comme

ailleurs. Gladys a pris le parti de ne plus laisser paraître le déplaisir que cet incident lui cause. Elle disait tout à l'heure à madame de Krebs :

— Irez-vous l'entendre ? Moi, je crois que je ne vous accompagnerai pas. Je n'aime pas les plaisanteries à double entente, probablement parce que je suis un peu bête... Je ne comprends pas.

Cette contrainte rend l'humeur de Gladys assez capricieuse. Presque sans nuance, elle passe de la mélancolie à des éclats de gaieté. Elle n'est jamais tout à fait mêlée à une société ou à une causerie. On croit la tenir et elle s'échappe dans des distractions subites. Cela met dans ses allures un imprévu qui a du piquant.

Pour moi, elle me boude, malgré ses sourires. Depuis une semaine, elle s'est arrangée pour que je ne la voie pas une seule fois en tête à tête. Je suis sur l'œil avec elle comme avec un joli cheval ombrageux.

XLII

17 juillet.

Manette est arrivée ce matin.

J'avais passé, hier soir, à son hôtel pour lui annoncer ma visite. Je ne veux pas qu'elle paraisse chez moi. Tous les reporters de la ville sont à ses trousses et ils ne manqueraient pas d'annoncer la nouvelle, le lendemain, dans leurs journaux.

Je me suis glissé à l'hôtel, incognito, avant le dîner. J'ai dit à Manette que j'étais engagé dans une liaison avec une mondaine, qu'il me fallait user de grands égards envers elle, à cause de la sévérité des

mœurs; enfin, qu'il me serait impossible de paraître au souper.

Manette a ri de tout son cœur :

— Es-tu devenu assez Danois, mon pauvre garçon! Elle ne te fait pas porter un collier, ta dame, avec son adresse?

Puis, prenant l'air grave que les filles empruntent quand on les mêle aux affaires d'amour, elle a continué :

— Tu es bête! Il fallait me prévenir, je ne serais pas venue.

Elle a dit cela avec cette pointe de mélancolie pour rire, qui donne tant de ragoût à sa conversation. Je me suis senti des torts envers elle. Je me suis écrié :

— Jamais je n'aurais fait cela, Manette. Je suis ravi de te voir. Ce soir, en rentrant du souper, tu me trouveras ici.

Tout est bien arrangé ainsi, car vraiment je ne pouvais refuser à cette charmante fille, qui a passé l'eau pour me dire bonjour, la faveur d'un entretien. Manette tient

aux égards. Elle serait fille à nous jouer quelque tour si je ne feignais pas de la mettre dans ma conspiration.

La journée s'est traînée infiniment longue. Gladys a été encore plus nerveuse que de coutume. Elle a très décidément dit à madame de Krebs qu'elle ne l'accompagnerait pas ce soir au théâtre.

— Nous serons donc seuls dans ma loge, a répondu la comtesse, le capitaine Stanstrup, M. de Brennes, le major et moi.

J'expliquerai demain à Gladys pourquoi j'ai accepté l'invitation de madame de Krebs. On va me guetter à cette représentation. Si l'on s'apercevait tout ensemble de mon absence et de celle de lady Greville, cela fournirait aux mauvaises langues une magnifique occasion de s'exercer ; d'autre part, dans la nécessité où je suis de me montrer au théâtre, je n'y puis paraître en meilleure posture que dans la loge de madame de Krebs.

Elle sera ma duègne. Elle pourra dire demain à Gladys :

— Vous savez, il m'a tenu compagnie tout le temps. Il n'a pas profité d'un entr'acte pour passer dans la coulisse.

4 heures du matin.

Je ne veux pas me coucher avant d'avoir fixé toutes chaudes mes sensations de cette nuit.

J'ai laissé le capitaine Stanstrup reconduire madame de Krebs; j'ai accompagné le major jusqu'à la porte du Tivoli où le Zerboni donne son souper. Sur la porte je lui ai dit :

— Je souffre depuis une heure d'une insupportable migraine. Je ne vais pas monter au souper. Voulez-vous m'excuser auprès de nos convives?

Le major a eu un haut-le-corps :

— Vous nous faites faux bond?

— A mon grand regret.

— Comme il vous plaira, mais vous êtes

cause que je vais être bien mal accueilli.

Le pauvre homme comptait sur moi pour le présenter particulièrement à Manette!

Je suis allé rôder, du côté de Bregade, sous les fenêtres de Gladys.

Malgré l'heure tardive, la lampe de son boudoir était encore allumée. Elle veillait. A qui et à quoi songeait-elle? Je devinais trop la couleur de ses pensées. Était-ce un effet du silence de la nuit ou plutôt de cet impatient amour qui couve dans ma poitrine et dont la chaleur obscurcit toutes mes réflexions? Je ne sais, mais mon cœur a fondu tout d'un coup; j'ai souffert insupportablement de la contrainte où je la fais vivre depuis une semaine. La pitié et le remords montaient en moi; j'étais submergé par leur flot et vraiment, dans la nuit, la tête lasse d'une pensée unique, les yeux fixés obstinément sur cette clarté de lampe, j'ai eu comme une extase. Il m'a semblé que j'étais soulevé de terre; une force invi-

sible me portait jusqu'à la hauteur de ce balcon ; je n'avais qu'à avancer un peu le bras pour toucher à la vitre. Alors Gladys se serait retournée en sursaut, elle serait venue ouvrir :

« Que me voulez-vous? »

— « Je vous aime. »

Le courant d'air de la fenêtre aurait éteint la lampe, et, à la clarté de cette nuit bleue, je l'aurais possédée.

Il vaut mieux que ce rêve ait fini, comme il avait commencé, au bord du trottoir. Il vaut mieux que j'aie renoncé au désir où j'étais de monter chez Gladys; car je vois trop quel eût été l'effet de cette témérité ; un dénouement si prompt aurait gâté mon roman; j'aurais dû la victoire à une surprise; cette femme serait tombée dans mes bras, comme tant d'autres, sous l'influence de l'heure; je l'aurais perdue pour l'éternité.

Je ne veux pas prendre Gladys, je veux

qu'elle se donne. Le ciel me prêtera les forces dont j'ai besoin! Il ne permettra pas que pour une impatience de désir, tant d'espérances avortent dans la volupté.

XLIII

18 juillet.

J'ai le sens de la pitié si délicatement aiguisé que je ne puis prendre aucun plaisir à un combat de taureaux, à une chasse, même à un massacre de rats, si la bête attaquée ne se défend point. Cette bonté de nature souffre à voir l'aveuglement du major. Pour que cette naïveté ne me désarme pas, j'ai besoin de songer qu'une pareille confiance, chez un homme de cet âge, marié à une femme comme Gladys, prend sa source dans une impardonnable fatuité ou dans une philosophie de parfait

sceptique. C'est le Major lui-même qui a raconté à Gladys les événements de la nuit. Et, pour faire ce récit, il a eu l'obligeance d'attendre ma présence. Évidemment, Gladys ne lui avait posé aucune question sur l'emploi de sa soirée.

Il était prêt à sortir, ses gants et sa canne à la main. Il s'est arrêté une seconde, sur le seuil de la porte, pour me demander de mes nouvelles.

— Eh bien! cher ami, cette migraine?... Ah! nous vous avons regretté hier soir. Personne n'a voulu croire à votre excuse, — surtout mademoiselle Manette!... Elle a dit :

« Il ment. Il a un rendez-vous avec quelque jolie femme. Votons-lui un blâme. »

Je vous ai défendu comme j'ai pu, j'ai dit que vous étiez vraiment malade. Mais mademoiselle Manette ne m'a pas laissé parler. Elle a une petite opinion de votre vertu...

Et sir Reginald est sorti très goguenard.

Gladys était assise sur sa chaise longue. Je suis venu à elle, et elle m'a dit d'une voix qui tremblait :

— Vous avez été souffrant?

— Oui, Gladys. J'ai souffert de votre chagrin.

Le bruit de la porte qui venait de tomber en bas sur les talons du major a ébranlé la maison. Un soupir est monté du cœur de Gladys jusqu'à ses lèvres.

— Oh! Hubert!

J'ai glissé à genoux et, comme elle fermait les yeux, sa tête charmante s'est appuyée à ma joue. Je la tenais par la taille et elle venait de me nommer pour la première fois. Quelques secondes nous nous sommes oubliés dans ce frôlement si chaste, mais tout mon être m'avertissait d'oser d'avantage. Je l'ai serrée plus fort contre mon cœur. J'ai tenté de rencontrer sa bouche. Elle a poussé un cri douloureux, elle s'est

dégagée, elle a caché son visage dans ses mains.

— Mon Dieu!... mon Dieu!

Elle ne sanglotait pas, mais ses épaules étaient secouées par un frisson.

Alors, je l'ai suppliée :

— Gladys, ne me faites pas mourir. Vous ne pouvez plus vous reprendre, votre douleur vous a trahie.

Elle a laissé tomber ses mains; elle m'a regardé avec des yeux égarés, pleins de larmes.

— Hubert, qu'avez-vous fait de moi? Ma conscience est en déroute... je ne vois plus mon devoir... il me pèse comme une contrainte injuste... Je suis révoltée contre tout ce qui n'est pas vous et la liberté de vous aimer!

Je ne puis démêler ce qui m'a empêché de la persuader tout à fait : si c'est le raffinement de ma loyauté envers elle, ou l'inquiétude que me donnait le pas d'un

valet dans le vestibule. Je sentais seulement que tous les deux nous prononcions des paroles définitives et que le pacte venait d'être scellé.

Est-ce que le dénouement est une affaire de jours ou d'heures? Je laisserai toute liberté à Gladys. Je ne suis pas de l'école de ces maris qui, le soir des noces, usent de leurs droits. Le refus de Gladys au moment où je cherchais ses lèvres ne change rien à ma certitude. Ce sont les coquettes qui graduent leurs faveurs ; celle-ci n'a pas de rouerie. Quand le moment sera venu, elle se donnera tout entière d'un seul coup.

Et maintenant suis-je heureux ?

Dans les liaisons de plaisir qui m'ont occupé jusqu'ici, cette minute de certitude, qui précédait le succès, était la meilleure de mes émotions, le véritable attrait de ma chasse. Cette fois, je sens qu'un silence religieux se fait en moi devant l'inconnu. C'est quelque chose comme le recueillement

qui s'empare des visiteurs au seuil des cathédrales ; — émotion unique où l'être sent sursauter toutes ses puissances de vie, les yeux étant rassasiés par la beauté, l'esprit par l'adoration.

XLIV

19 juillet.

Tout se précipite.

Je viens de recevoir de Gladys ce billet affolé :

« Mon ami,

» Considérez ce billet comme la plus grande preuve d'amour qu'un homme recevra jamais de moi.

» Je n'ai que trop médité sur toutes ces paroles que nous avons échangées ensemble, et que ceci vous donne la mesure de ce que je souffre ; vous avez ébranlé ma foi dans

ces principes moraux qui faisaient ma sécurité. Quand maintenant j'en appelle à ma raison, des égarements de mon cœur, elle me trahit. Elle reprend vos arguments, elle me démontre que j'étais la dupe des conventions et que nul contrat n'a pu aliéner la liberté de mon âme. Cependant, dans ce naufrage du vaisseau qui me porte, quelque chose surnage où je me raccroche en désespérée : un mouvement de pitié pour *lui*.

» J'admets avec vous qu'il n'a aucun droit sur moi, que je puis me reprendre, comme je me suis donnée. Je n'ai pas la force de lui faire de la peine. Je ne peux payer de cette trahison ses loyautés envers moi, son héroïsme.

» Il faut que nous nous séparions. Je le sais bien, c'est mon arrêt de mort que je signe, — sinon la mort qui vous couche sous la tombe, du moins cette autre — dix fois pire — qui laisse le corps vivant sans âme.

» Oubliez-moi. Vous êtes si jeune! Vous

pouvez encore être heureux. Mais si, de loin en loin, votre souvenir me visite, songez à moi sans amertume. Vous le savez, Hubert, jamais sans vous, les lèvres de Gladys n'auraient prononcé ces mots d'amour. »

Un post-scriptum me donne quelques détails sur ses intentions : elle va prier une de ses amies de la rappeler auprès d'elle, à Londres. Elle y restera jusqu'aux vacances et, à l'automne prochain, elle décidera son mari à se faire nommer n'importe où, voire à demander la disponibilité.

Cette décision ne me surprend pas, je prévoyais qu'après son abandon de cet après-midi, Gladys tenterait un dernier effort pour se reprendre, ou plutôt pour me faire croire qu'elle se reprend. Bien entendu, je ne puis admettre une minute qu'elle quitte la place ; je vais lui écrire que je connais mon devoir. Vraiment je me sens prêt à lui obéir en tout ; mais il ne faut pas se tromper sur

ses véritables intentions et prendre des paroles convenables pour le fond de son désir. Elle ne veut pas plus me voir partir que je ne tolérerai qu'elle s'en aille. Nous achevons de nous mettre en règle avec la morale courante, afin, par la suite, de nous occuper uniquement l'un de l'autre.

Je remis à son valet un billet dont voici la copie :

« Madame,

» Je ne réponds qu'à une ligne de votre lettre, celle où vous parlez de votre départ. Mes principes, qui vous inquiètent si fort, m'éclairent cependant sur mes véritables devoirs. Ils me permettaient d'accepter le don ineffable de vous-même ; ils me défendent de tolérer que vous me sacrifiiez la carrière de votre mari.

» Si j'étais libre, vous me verriez fuir à l'instant même, emportant au bout du monde la douleur de vous avoir déplu. Un

devoir bien conventionnel, sans doute, mais dont je ne puis m'affranchir, m'oblige d'attendre ici mon rappel.

» D'ici là, j'avais songé à feindre une maladie pour vous épargner l'ennui de me rencontrer, même hors de chez vous. Mais nous vivons dans des maisons de verre, et mon stratagème serait bien vite découvert. Je vais donc partir ce soir même pour la campagne ; je ne viendrai plus à Copenhague que pour mon service. Ainsi, dans la mesure où je le puis, je remplirai, madame, vos secrètes volontés. Vous avez eu raison de vous confier à mon honneur. »

J'ai conclu ce billet par les formules du plus cérémonieux respect, et, avant de cacheter le pli, j'ai eu soin d'enfermer sous l'enveloppe cette lettre même par où Gladys venait de m'annoncer sa décision. Il est nécessaire qu'elle croie à une rupture, Je dois demeurer avec elle sur le pied d'un

amant offensé. Après ces soins, j'ai pris le bateau à vapeur qui fait le service de la côte.

Tous les jours, après les affaires, il emmène les négociants de la ville, qui ont quelque part dans ces verdures des habitations d'été. Les villas rient, les pieds dans l'eau, adossées à la colline ; de petites jetées de bois viennent chercher le passager au milieu de la mer, et partout le pavillon danois fait flotter sa croix rouge sur le ciel pur de la Baltique.

Je me suis arrêté à Scotsborg pour y dîner. C'est un des points les plus pittoresques de la côte. J'ai soupé sur la terrasse dans le voisinage de quelques jeunes filles qui étaient venues en excursion, avec leurs parents et leurs fiancés. J'ai songé à la joie que j'aurai à m'asseoir moi aussi, côte à côte avec Gladys, devant l'oscillation de cette mer. Nous laisserons le bruit du flot emplir nos oreilles, nos yeux errer jusqu'à

l'horizon. Nous nous tiendrons par la main sans parler, — et nous aurons la sensation de l'infini.

Le patron de l'hôtel est venu causer avec moi. Il m'a dit un mot d'une gentilhommière qui est dans les environs. Cela s'appelle Danstorf. Le prince royal louait autrefois ce pavillon au moment des chasses, pour y loger ses hôtes.

Je serais assez bien dans cette retraite pour passer l'été entre la mer et la forêt. Je visiterai demain ce manoir.

XLV

20 juillet.

Je suis entré avec émotion dans cette demeure où Gladys se donnera.

Le meuble date de l'empire, et il est de style très pur. Je regarde tous ces sophas couverts de soieries passées, infiniment douces aux yeux, et je me dis :

— Est-ce que ce sera ici, pendant que cette pendule de bronze et or marquera pour nous les minutes inoubliables ? Est-ce que ce sera dans le jardin de Marbre ?

Car, ici comme à Fredemsborg, il y a des massifs à la française — un petit nid de

rosiers et de fleurs — où des élèves de Thorwaldsen ont groupé des Amours autour du sanglot d'un bassin.

Qu'il était dans le vrai celui qui a dit :

« Le paysage est un état d'âme. »

Cette demeure, où des chasseurs ont dormi sans rêves, m'apparaît, à moi, comme le temple de l'Heureux Dénouement. Je lui vois de tous côtés des autels, d'abord dans ces lits de repos, sur lesquels se sont étendues, jadis, les beautés grecques en robes transparentes qui ne savaient pas résister à des guerriers victorieux ; puis, dans ces nids de verdure, où des dieux de marbre brandissent des torches. Déjà je vis ces jours heureux ; je les vois si lumineux que je ne puis m'arrêter à l'image de la Gladys qui pleure en ce moment, avec ma lettre cachée dans sa poitrine. Je l'aperçois, au contraire, riante et transfigurée après ces épreuves. Déjà elle tourne autour de ces buissons de roses du Nord, pâles, délicates comme elle.

Et le divin archer qui la guette depuis si longtemps, écarte les branches, pour voir à quel banc de gazon elle portera la blessure de sa flèche.

Par quel artifice pourrai-je attirer ici Gladys et son mari ?

Ils ne peuvent s'installer pour un séjour chez un célibataire. Il faudrait qu'une personne respectable et un peu âgée consentît à tenir ma maison. Mais où trouver cette indispensable assistance ?

Fils ingrat que je suis ! J'ai quelque part dans le monde, une mère qui vit pour moi, une créature de bonté et de sacrifices qui est toujours prête à accourir sur un signe. Je ne pensais pas à elle ! Il a fallu que des combinaisons égoïstes me fissent souvenir de son indulgence. Oh ! comme le remords de cet oubli me tourmenterait, si la joie ne possédait mon âme au point de ne tolérer aucune émotion rivale. Je veux m'en punir par une si filiale vigilance, tant d'empresse-

ment à faire plaisir, que ma mère ne pourra se tenir de chanter mes louanges à Gladys. Ainsi, je verserai du coup la joie dans deux cœurs. Ma mère me croira converti à ces tendresses familiales par où elle espère m'acheminer au mariage ; Gladys sera rassurée sur mes hardiesses de pensée par le spectacle de ma soumission filiale.

Je me suis fait apporter mes bagages de l'hôtel, et, avec mon encrier de voyage, j'ai écrit à ma mère dans la chambre même que je lui destine. Par la fenêtre, bien loin au delà des arbres on aperçoit le clocher de l'église campagnarde. Ma mère aime à mêler l'idée de Dieu à toutes ses rêveries. Elle sera heureuse dans cet appartement, elle l'aurait choisi de préférence à tous les autres. Pour Gladys et son mari, je les installerai dans l'aile opposée. Il me semble utile de les éloigner autant que je puis du petit salon qui ouvre de plain-pied sur le jardin de Marbre. C'est là que j'ai décidé-

ment résolu d'encadrer le dénouement de notre amour. Je pense qu'après les repas de midi, à l'heure chaude, où, à la mode des Indes, le major se retire pour sa sieste, j'aurai, dans ce propice abri, de longs tête-à-tête avec Gladys.

Les chasseurs ont un peu dispersé le mobilier aux quatre coins du pavillon ; je viens d'en passer la revue. J'ai reformé les compagnies. Voilà le boudoir rétabli. Il est impossible d'y rentrer sans jeter tout d'abord un cri d'agréable surprise.

XLVI

23 juillet.

Trois longues journées d'aménagement et d'installation, tant de poussière et de fatigue que je n'ai presque pas eu le loisir de penser.

Comme je me mettais à table, j'ai reçu un télégramme de Paris, deux mots seulement au-dessous du royal écusson que soutiennent des lions et des hercules.

« Avec joie. » C'est la réponse de ma mère. Mon sang s'est ému en les lisant et j'ai passé par l'émotion d'un trouble délicieux.

Ainsi, dans ce monde où l'égoïsme gouverne tout, il y a un être qui n'aspire qu'à vivre de sacrifices. Son amour, commencé par la souffrance physique, n'est jusqu'au bout de la vie qu'un long calvaire de douleurs morales. Pourtant, rien ne rebute la mère, ni les oublis ni les ingratitudes : elle est toujours prête, comme la miséricorde de Dieu. J'ai lu quelque part que la science donne pour origine à la tendresse maternelle le soulagement que la faim du petit apporte aux mamelles gonflées de sa nourrice. Si une pareille explication n'est pas une duperie, comme la nature s'est perfectionnée, et que l'amante est en retard sur la mère dans la transfiguration de son égoïsme !

Oh ! mères que la reconnaissance des simples a élevées toutes vivantes au ciel sur les nuages de l'Assomption, c'est vers vous que les hommes lèvent éternellement les bras avec des cris de petits enfants. Toute

la vie, ils se souviennent comme ils ont bien dormi dans vos ceintures. Ils demandent aux amantes de leur rouvrir ce paradis de sommeil, ces rêves sans inquiétudes. Ils se heurtent à la porte des indifférences. Ils sentent que jamais plus ils ne pourront se réfugier des tristesses de la vie dans une communion complète avec une autre âme. Et alors, ô mères, ils se retournent vers vous. Consolez-vous d'être désertées pendant les mois du désir. Toutes les autres saisons de l'homme vous appartiennent.

XLVII

26 juillet.

Je suis allé chercher ma mère au bateau, jusqu'à Korsôr.

Chaque fois que je la retrouve, mon cœur se serre. Il suffit que depuis quelque temps je l'aie quittée, pour que, dans mon souvenir, ses rides s'effacent. Elle revient à sa trentième année, à l'âge où j'étais si fier de sa tournure, quand elle me menait par la main dans les boutiques. Je pense que quelques-unes des rides qui maintenant raient son visage, c'est moi qui les ai écrites. Je donnerais de mon sang pour les effacer.

Nous nous sommes tendrement embrassés sur la berge. Je craignais qu'elle ne fût fatiguée de toutes ces bousculades de chemins de fer et de paquebots. Elle m'a dit avec un de ces sourires où revit la grâce des femmes âgées :

— La joie de te revoir, mon enfant, m'a donné des forces.

Elle était si pressée d'admirer mon installation, dont je lui ai dit merveille, qu'elle n'a du tout voulu s'arrêter à Copenhague.

Je l'ai amenée en voiture le long du Sund.

Lorsqu'elle a été assise dons sa chambre, avec le petit clocher devant soi, elle a joint les mains de plaisir, et elle a dit :

— Est-ce que vraiment cette récompense serait donnée à ma foi ? Est-ce que je verrai, avant de mourir, mon cher fils converti à tout ce que j'aime ?

Je me suis hâté de baiser ses doigts pour cacher la légère rougeur qui me montait au visage. Je ne puis oublier que ma tendresse

filiale a quelques dessous égoïstes ; j'aurais donné je ne sais quoi, à cette minute, pour mériter les éloges que ma mère m'adressait. La souffrance morale que j'ai éprouvée est une expiation suffisante de ma légère duplicité.

XLVIII

2 août.

La bonne semaine qui vient de s'écouler dans ce tête-à-tête!

Je pars de bonne heure pour aller me mettre à la disposition de mon ministre. Je reviens par le bateau pour le déjeuner; et puis, nous passons la journée en promenades, en causeries sur les bancs du Jardin de Marbre. Comme j'aperçois le terme tout prochain de cette vie innocente, sa tranquillité ne me pèse pas. Qui sait même si, dans le fond du cœur, je n'ai pas comme une mélancolie à songer que ces douceurs

vont finir ? Ma mère ne me prêche pas du tout comme je l'avais craint. Est-ce l'effet de l'âge ou de sa profonde tendresse pour moi? On dirait que toutes ses opinions se sont adoucies. Elle ne cherche plus à convertir personne, sinon par son exemple. La joie l'a rajeunie. Si fermes que soient nos espérances futures, tous nous avons besoin d'être heureux sur la terre, parce que nous aimons.

Ce matin, en venant prendre congé de ma mère, dans sa chambre, je lui ai dit :

— Je crains que vous ne vous ennuyiez quand je vous laisse ainsi pendant des heures, seule. Vous n'avez plus sous la main toutes vos bonnes œuvres.

Ma mère a répondu en souriant :

— Tu te trompes. J'ai visité la maîtresse d'école, elle m'envoie ses plus mauvaises élèves, les petites arriérées. Je leur apprends le tricot. Mais si, moi, je ne m'ennuie pas, je pense que le tête-à-tête avec une vieille

femme doit être à la longue bien pesant pour toi. Pourquoi n'inviterais-tu pas quelques-uns de tes amis de Copenhague? Tout le monde aura du plaisir à venir admirer ces jardins et ces bois.

J'ai résisté autant qu'il fallait, et puis nous avons cherché ensemble à qui nous pourrions adresser d'abord nos invitations.

— La maison où l'on m'a le plus affectueusement accueilli, ai-je dit, avec une nuance d'hypocrisie, est celle de sir Reginald Greville, l'attaché militaire anglais : lui et sa femme ont été pour moi des camarades pleins de bonne humeur. Je crois que je vous ai souvent parlé d'eux dans mes lettres; ce sont des amis de notre cousine Hélène d'Ombreuse.

— Penses-tu qu'ils accepteront ton invitation? a demandé ma mère.

— Certes, si c'est vous qui la leur adressez. La crainte de vous être importuns pourrait seule causer leur refus.

— Comme il te plaira, a répondu ma mère, mais c'est un billet que tu vas me dicter. En vieillissant, je deviens très sotte. Et puis tu connais tes amis mieux que moi.

Elle s'est assise à sa table d'écriture; elle a installé son lorgnon sur son nez et elle m'a dit :

— Ton secrétaire est prêt.

Je lui ai dicté la lettre en me promenant. De temps en temps je venais regarder pardessus son épaule. Chère mère, comme elle s'appliquait, ainsi qu'elle le dit elle-même : « Pour me faire honneur. »

— Jamais, m'a-t-elle dit en cachetant le billet, ton ami n'a reçu une si belle lettre.

Elle a ri et j'ai ri après elle, de tout mon cœur.

J'ai fait porter l'exprès à cheval. J'étais si impatient de connaître la réponse de Gladys, que je n'ai pu me décider à prendre le bateau. J'ai envoyé à la légation un télé-

gramme d'excuses et je suis allé m'asseoir dans le Jardin de Marbre.

De mon banc de gazon, j'entendais ma mère gourmander ses fillettes; elle leur explique en français comment elles doivent tenir leurs aiguilles, et ces petites Danoises ne comprennent pas un mot à ce qu'on leur enseigne. Leur bavardage se mêle à l'universel bruissement des mouches. Tous les parterres de bengales fleurissent, les verdures sont délicieusement tendres.

Comme Gladys va être enveloppée de toute cette fraîcheur et de toute cette paix.

Onze heures.

La réponse est arrivée avant le déjeuner. je la transcris :

« Madame,

» Le major et moi nous serions déjà venus vous voir si seulement notre ami

nous avait informés de votre présence. Votre fils m'a si souvent parlé de vous, j'aime tant la tendresse qu'il vous porte que cela m'a donné un grand désir de vous connaître. Nous userons, madame, de votre invitation si gracieuse. Pour moi, qui ai été très souffrante ces temps-ci, j'espère que l'air de votre maison et les ombrages de Danstorf me guériront. »

Derrière ces lignes, il m'a semblé que j'apercevais les beaux yeux de Gladys. Ils étaient mélancoliquement battus et tournés vers moi, avec un regard de reproche. Ils disaient clairement :

— Pourquoi m'avez-vous tant fait souffrir ?

Je lui répondrai :

— J'ai voulu le triomphe de notre amour, malgré vous-même.

XLIX

4 août.

Gladys et le major sont arrivés ce soir, en voiture, une heure avant le dîner.

La présence de ma mère et de son mari empêchait que nous échangions une seule parole intime ; même nos regards pouvaient être surpris. Cette contrainte était pour nous deux la plus heureuse fortune du monde. La fierté est une partie très remarquable du caractère de Gladys. Lorsqu'elle fait une concession aussi nette que sa venue, après une rupture comme la nôtre, le premier contact est un peu difficile et douloureux.

Dans le cas particulier, les témoins, les circonstances lui commandaient de m'offrir dès l'abord un visage riant. Sa pudeur peut se mettre à couvert, derrière cette obligation. Lorsque nous nous trouverons en tête à tête, l'embarras sera fini. Elle n'aura pas plus que moi le désir de remonter en arrière. Nous ne parlerons de ce qui s'est passé que légèrement, pour notre satisfaction mutuelle, afin de ne point paraître gênés vis-à-vis de nous-mêmes, et vis-à-vis l'un de l'autre, par l'abandon de nos résolutions héroïques.

L'émotion de Gladys n'est apparue que dans un léger tremblement de sa voix. Elle s'en est excusée sur la faiblesse de la convalescence et sur les secousses de la voiture.

— Vous avez été vraiment souffrante? a demandé ma mère.

— Assez pour garder le lit une semaine, mais cela va mieux maintenant.

J'ai cherché à rencontrer le regard de

Gladys. Il a glissé sur le mien, en même temps qu'une légère rougeur montait à ses joues.

La connaissance de mes amis et de ma mère s'est achevée après le souper.

Gladys a pris près d'elle des façons que je ne lui ai jamais vues. C'est la dignité qui d'ordinaire se montre sur son visage et, pour peu qu'on la choque, cette nuance se précise jusqu'au dédain. Elle prend, vis-à-vis de ma mère, une attitude déférente, qui donne une grâce enfantine à ses mouvements. On dirait qu'elle a quelque chose à se faire pardonner, une faveur à obtenir.

Je devine ce qui se passe.

Du premier coup d'œil, ces deux femmes se sont reconnues de même nature, mais l'une a flairé dans l'autre la vertu sans défaillance, et, au moment où elle-même va succomber, elle cherche à s'assurer les indulgences d'un juge.

Le commencement de la nuit était si clair

que j'ai proposé à mes hôtes un petit tour de parc. J'ai obligé ma mère à prendre mon bras.

— Le major, lui ai-je dit. ne connaît pas le chemin. Il y a des trous dans la route.

Gladys marchait à côté de ma mère. Son mari avec un cigare suivait à quelques pas. Nous avons poussé ainsi jusqu'à un étang encombré de roseaux ; au fond s'allumaient les premières étoiles. Des bêtes d'eau commençaient vaguement à bruire ; l'endroit était plein d'une paix mélancolique.

Une seconde, ma mère s'est assise sur une pierre, et je me suis éloigné de quelques pas avec Gladys.

— Mes sentiments pour vous, lui ai-je dit, sont ce qu'ils étaient avant l'épreuve que vous m'avez imposée. Mais, tant que ma mère sera ici, vous souffrirez que mes premiers soins aillent à elle. Avant vous, elle régnait seule dans ma tendresse. Il ne faut pas qu'elle se sache détrônée.

Gladys a joint les mains et elle a répondu :

— Oh ! Hubert, voilà comme je vous aime.

Déjà ma mère nous rappelait :

— Partons, a-t-elle dit, on pourrait prendre la fièvre au bord de ces eaux.

Gladys a répété comme en rêvant :

— Oui, la fièvre.

Ses yeux brillaient dans la nuit.

L

5 août.

Il est convenu que le major et moi nous irons à Copenhague de compagnie tous les matins pour notre service.

Nous sommes rentrés un peu tard pour déjeuner. Gladys et ma mère nous attendaient. Au double sourire qui m'a accueilli, j'ai compris qu'elles étaient devenues de bonnes amies. De qui peuvent-elles parler quand elles sont seules? De moi. Ma mère a dans son cœur trois ou quatre anecdotes qui datent de mon enfance. Je ne doute point qu'elle ne les ait déjà confiées à Gla-

dys. Lorsqu'elles se connaîtront davantage, on mettra sur le tapis ma fâcheuse incrédulité et les espérances de conversion que laisse, à ceux qui m'aiment, mon goût persévérant des élégances morales.

J'ai préparé pour cet après-midi une visite à Elseneur. J'ai souvent entendu Gladys exprimer son regret de n'avoir pu se rendre en pèlerinage au tombeau d'Ophélie. Je l'ai avertie d'avance qu'elle se trouverait devant des tas de pierres plus qu'apocryphes. A force d'entendre demander par les visiteurs de tous pays où étaient enterrés ces amants malheureux, les habitants d'Elseneur leur ont marqué des cénotaphes, au petit bonheur, dans les jardins. C'est une occasion de guider le touriste et de lui demander un pourboire. Mais si la visite aux tombes elles-mêmes est une déception, on ne peut mettre le pied dans Elseneur sans se sentir enveloppé de l'âme shakespearienne. Gladys est trop romanesque pour

ne pas être bouleversée de ces souvenirs. Ils émeuvent jusqu'à l'incurie littéraire du major. Évidemment, il croit trouver ici une colonie anglaise. Il s'étonne de ne point y voir flotter son pavillon.

Cette histoire d'amour m'a été pendant toute la route l'occasion d'une de ces délicieuses conversations voilées où tous les mots portent quand les cœurs sont secrètement d'accord.

— Jamais, disait Gladys, je n'ai pu voir entrer Ophélie en scène, sans que l'émotion m'arrachât des larmes. Comment Hamlet a-t-il pu pousser le jeu si loin? Lui qui aimait la justice, comment a-t-il pu faire tant souffrir une créature humaine qui avait eu foi en son amour?

J'ai répondu :

— Il était fou.

On s'est arrêté pour dîner dans un restaurant bâti hors du bois, dans la prairie, en face du détroit. Tandis qu'on dressait la

table, Gladys m'a demandé de la conduire encore une fois à la fontaine d'Ophélie.

— Je vous sais gré, m'a-t-elle dit, dès que nous avons été un peu éloignés de ma mère et de son mari, de la délicatesse dont vous usez envers moi. Je sens bien que je vous dois des explications. Je vous les avais apportées, mais il suffit que je vous voie pour que je les oublie. De sorte que j'ai pris un parti. Chaque jour, j'écris mes pensées sur vous et sur notre amour. Cela fait une confession où mon cœur est à nu. Avant de quitter Danstorf, je vous remettrai ce cahier sous une enveloppe scellée. Je vous demande seulement de ne pas l'ouvrir tant que votre amie sera de ce monde.

Elle a ajouté plus bas :

— Vous n'attendrez pas longtemps.

Sans doute Gladys était sous l'influence de l'heure et de l'endroit mélancoliques ; mais je la connaissais trop profonde pour croire qu'elle cédait uniquement à des im-

pressions extérieures et aussi qu'elle disait cela par goût féminin des paroles tristes. Quelque chose était brisé en elle. Elle pensait que c'était la possibilité de vivre. Je ne m'y suis pas trompé et j'ai senti que c'était la force de la résistance. Mais il fallait entrer dans sa fiction douloureuse pour lui plaire, et je me suis écrié :

— Que me dites-vous? Voulez-vous me donner des regrets d'avoir été si timide à vos pieds, quand vous m'avez pour la première fois avoué votre tendresse?

Gladys a avancé la main comme pour se protéger :

— Ne regrettez rien... Votre triomphe sur moi eût été court... je me serais tuée.

Et elle a ajouté avec une tendresse qui m'a fait peur :

— Je ne vous aimais pas tant que je fais aujourd'hui.

Je n'ai su que prononcer son nom. Ses paroles me tombaient sur le cœur, sonores

comme le petit filet d'eau de la source qui, derrière nous, ruisselait dans un bassin de roc. Elle a remué doucement la tête et elle a prononcé :

— Je ne veux pas vous céder et je meurs de vous voir malheureux. Il y a des minutes où mon cœur s'arrête de battre. Quand j'ai reçu votre lettre, j'ai eu une longue syncope dont on a eu bien de la peine à me faire revenir. Si cela me reprenait chez vous — je le souhaite presque — vous saurez où trouver cette confession dont je vous parle. Elle est enfermée dans le petit secrétaire du boudoir. C'est là que j'écris, le matin, tandis que vous êtes parti, quand je ne crains pas qu'on vienne lire par-dessus mon épaule.

Elle s'est levée et nous sommes sortis du bois.

— Je vous en supplie, lui ai-je dit, comme nous nous trouvions en pleine lumière; faites un effort pour vous relever et

pour composer votre visage. Je ne puis supporter votre pâleur, et devant les yeux qui nous observent je n'ai même pas le droit de laisser paraître mon inquiétude pour vous.

LI

8 août.

J'ai résisté trois jours à la tentation. J'y cède. Voici les motifs qui me décident :

Gladys est vraiment touchée dans son goût de vivre. J'ai trop attendu pour la brusquer à la dernière seconde, mais je ne puis permettre que sa tendresse pour moi s'épuise en langueur. Il faut que je sache d'elle-même ce qu'elle veut et, puisque les paroles lui sont à charge, j'irai chercher son aveu où il est enfermé, dans le petit secrétaire du boudoir.

Je sais que Gladys a pensé en écrivant

ces lignes que je les lirais seulement quand elle ne sera plus. Il y aurait de la folie à respecter ce vœu d'une malade qui peut guérir. Il semble d'ailleurs qu'un providentiel hasard m'indique ici mon devoir. Le secrétaire du boudoir a deux clefs. L'une est entre les mains de Gladys, l'autre entre les miennes. Je ne viole aucun secret puisque ces pages me sont destinées. Je ne fais que devancer l'heure où, dans la volonté de celle qui les a écrites, je devais les lire. En lui désobéissant, je sauve deux âmes.

J'ai attendu que toute la maison fût endormie pour descendre au rez-de-chaussée. J'aperçois de mon balcon la fenêtre de Gladys. Voici une heure que sa lampe est éteinte. C'est le moment.

(Ces lignes sont des fragments de la confession de Gladys, que j'ai copiée jusqu'à l'aurore :)

« Comment aurez-vous jugé, mon ami,

cette faiblesse de cœur qui, après l'éclat d'une rupture héroïque, cède au premier désir que vous témoignez de me revoir? Je le sais bien, vous avez eu la pensée délicate de me faire écrire par votre mère. Mais si je devais être touchée par ce tendre artifice, je ne pouvais pas en être abusée — au moins vis-à-vis de moi-même.

» Je suis venue à votre appel, mon cher ami, parce que, dans l'espoir où je suis de ne pas porter très loin mon angoisse, je n'avais pas de raison de me refuser cette joie.

» Que j'ai été heureuse de vous voir, auprès de votre mère! Je n'ai plus besoin de vous cacher mes sentiments : j'étais effrayée de cette violence, avec laquelle je vous ai vu attaquer toutes les idées reçues. Et, au moment même où j'admirais la vigueur de votre esprit, j'étais inquiet sur le compte d'un homme qui rompait en visière à la morale après la religion. Ne

m'en veuillez pas pour cela! notre éducation, à nous autres pauvres femmes, ne va qu'à respecter les convenances. On les met sous la protection de Dieu, de notre honneur, surtout de notre tendresse. Nous finissons par imaginer qu'elles sont des êtres vivants, et nous regardons avec effroi ceux qui les égorgent.

» J'avais besoin d'être rassurée sur votre cœur, ou plutôt le spectacle de votre tendresse pour votre mère était la dernière épreuve que le destin me réservait. Quel argument plus fort, en faveur de vos théories, sur l'instinct spontané du cœur, la pente divine de la nature, que votre tendresse pour cette mère qui est votre religion à vous! Involontairement, mon esprit raisonne pour me convaincre dans le sens qui vous plaît. Il m'oblige à reconnaître que j'avais consenti intérieurement à vos désirs et que la crainte de vous voir vous refroidir, par la suite, me négliger, m'abandon-

ner peut-être, était le plus solide rempart de ma résistance.

» Cette terreur s'évanouit puisque vous êtes bon. Dès lors, pourquoi est-ce que je ne cède pas?

» La rencontre de votre mère a été le réconfort dont j'avais besoin. Il se dégage d'elle une lumière d'honnêteté, qui attire les âmes en détresse comme la mienne. Sans paroles graves, sans admonestations, par sa seule vue, elle enseigne la supériorité du devoir, pour nous rendre heureux.

» Il me semble que je commettrais un abus de confiance horrible, en lui prenant son fils, pour qui elle rêve les joies d'une vie régulière.

» O mon ami! comme elle vous aime! Vous êtes l'entretien de nos tête-à-tête et il y a des minutes où j'ai envie de crier à votre mère: « Ménagez-moi si vous ne vou- » lez pas que je tombe! » Toutes ces délicatesses de votre nature, sur lesquelles je

m'efforce de fermer les yeux, elle me les fait toucher du doigt. Son honnêteté n'imagine pas qu'une femme mariée, comme je suis, puisse être mise en péril par de telles conversations !

» Elle s'abandonne aux douceurs des confidences. Je l'écoute haletante de joie, — et pourtant c'est du poison qu'elle me fait boire. »

LII

9 août.

Ce matin Gladys s'est levée de bonne heure, pour nous accompagner jusqu'au bateau. Elle semblait un peu excitée, et elle, que j'ai toujours vue si maîtresse d'elle-même, elle s'est presque fâchée sur cette simple observation du major :

— Vous devriez venir voir votre médecin à Copenhague.

Elle a répondu sèchement :

— Je vous en prie, n'insistez pas... vous me désobligez...

Je lui ai dit adieu avec un regard de

tristesse. Elle m'a souri. Il y avait un peu de colère dans ses prunelles.

Le major n'avait pas sourcillé ; mais il aime Gladys à sa façon, et sans doute il voulait excuser sa bouderie, car il m'a dit quand nous avons été seuls :

— Gladys est horriblement nerveuse depuis quelque temps. Je l'engage à se soigner ; elle résiste.

Quand nous sommes revenus pour le déjeuner, les traces de cette mauvaise humeur étaient effacées.

Gladys a fait à son mari un accueil où l'on sentait le désir de réparer sa bouderie. Elle semblait extraordinairement gaie et son entrain m'a surpris, après l'espèce de mélancolie qui, depuis des jours, pèse sur elle. La journée s'est écoulée lentement, tant j'avais hâte de me retrouver en tête à tête avec son journal.

Encore une fois, j'ai attendu, pour descendre dans le boudoir, la fin de sa lampe

et le silence de toute la maison. Je ne m'étais pas trompé, Gladys s'est expliquée dans sa confession sur les motifs de sa joie.

« Comme j'ai eu honte, disait-elle, comme j'ai eu honte, mon ami, de vous avoir donné ce matin le spectacle de mon mauvais caractère ! J'ai bien vu à votre regard triste que vous me condamniez. Je m'accuse moi-même. Depuis un mois, mon humeur est tout à fait changée ; mon mari le constate avec tristesse. Il me dit avec une résignation qui m'afflige : « Que vous ai-je fait ? On vous a changée, je ne vous reconnais plus. » Je lui affirme qu'il est victime d'un mirage et que c'est son propre caractère qui s'est aigri.

» Je le rends malheureux. S'il se plaint, ses paroles m'énervent ; s'il se tait, son silence me cause un irrésistible agacement. Comment lui avouer le vrai motif de mes brusqueries ? L'effort que je me suis imposé,

par tendre pitié pour lui, a épuisé mes forces. Je lui fais odieusement payer le sacrifice que je m'impose. Je sens combien cela est condamnable, mais l'énergie me manque pour me dominer. Il me semble que j'entends une voix tentatrice, la vôtre; elle me dit :

» — Vous vous imaginez que vous obéissez au devoir ? Voyez les résultats : vous faites trois malheureux — votre mari, moi et vous-même.

» Dans ces sentiments, j'ai eu avec votre mère une causerie qui a achevé de me troubler.

» Nous étions assises dans le Jardin de Marbre, sur le banc de gazon, et, dans son livre de prières, votre mère venait de me montrer une image d'Ary Scheffer qu'elle aime. Cela représente Monique, assise au bord de la mer, à côté de son fils Augustin. Ils se tiennent par la main, ils regardent le ciel, ils parlent de Dieu.

« — Vous me dites quelquefois, a fait votre mère, que vous ne vous consolez point de n'avoir pas eu de fils. Du moins une douleur vous sera épargnée auprès de laquelle les autres ne sont rien : l'impuissance de faire, jusqu'au bout de la vie, le bonheur de cet enfant qu'on aime. Il vous appartient dans le berceau. Il vous appartient pendant toute l'enfance. Il vous appartient même pendant ces premières années de la jeunesse, où le désordre de la vie vous le ramène avec des repentirs d'enfant prodigue. La minute douloureuse, c'est quand, blasé sur ces médiocres plaisirs, votre fils songe à asseoir sa vie. On n'était pas étonné qu'il eût besoin de dépenser loin de vos yeux son exubérance de jeunesse. Mais quand on voit que c'est le désir d'être aimé qui le tourmente, on souffre affreusement. On a envie de lui crier : « Il te faut de la tendresse? Est-ce que la mienne ne te suffit pas? » J'ai honnêtement examiné ce senti-

ment-là devant ma conscience, je vous assure qu'il n'est pas égoïste. On ne voudrait pas accaparer son enfant pour soi-même, mais seulement on a peur qu'il fasse avec d'autres de tristes épreuves. On craint qu'il soit mal aimé. Voilà Hubert. J'ai souffert parfois, mais jamais je n'ai été effrayée de ses folies. Je savais comme son cœur est profond. Je prévoyais qu'il se dégoûterait un jour ou l'autre de cette vie turbulente où les jeunes gens s'étourdissent. Cette heure du recueillement est venue et je suis presque effrayée à cette pensée que maintenant ses erreurs seraient irréparables. Où la découvrir, en effet, la femme que je rêve pour lui? Celle qui le rendra heureux! J'ai, dans mon entourage, des jeunes filles charmantes et bien élevées, mais ce ne sont pas des compagnes pour Hubert. De quel appui lui serait leur ignorance? Comme leur jeune égoïsme serait maladroit pour le consoler dans les heures tristes! Les jeunes

filles tiennent à être dominées par les hommes qui les aiment. Elles veulent se réfugier contre leur poitrine de tous les dangers de la vie, les périls vrais et les imaginaires. Hubert n'est pas fait pour ce rôle. Autant que son genre de vie le permettait, j'ai été sa confidente. Je connais la sonorité de son cœur. Des tristesses, des nuances qui ne font qu'effleurer les autres, ont en lui de profondes répercussions. C'est une âme perpétuellement blessée, pour qui l'amour d'une femme doit être un refuge, une place tiède comme un nid.

» J'ai recueilli ces paroles, mon cher ami, avec une joie qui me fait revivre. Je sais bien qu'en les interprétant dans le sens de mon droit à vous aimer, je les détourne de l'intention de votre mère. Mais, cependant, je m'en suis grisée, car, toute vertueuse qu'elle est, madame de Brennes avoue que certains êtres ont le droit de chercher leur salut particulier hors des voies

communes. C'est votre foi, Hubert, et, depuis aujourd'hui, c'est la mienne... »

Je ne permettrai pas que ce jour finisse sans que Gladys se soit donnée.

J'ai voulu la certitude de son consentement complet, pour que nul souvenir d'une matérielle faiblesse ne vînt gâter, par la suite, la paix de notre amour. J'ai voulu que l'attente purifiât comme une flamme l'acte qui va nous lier à jamais. Peut-être même j'aurais souhaité que ce sacrifice ne s'accomplît point et que notre tendresse nous élevât au-dessus des penchants des hommes. Mais il y aurait un orgueil dangereux à vouloir nous soustraire à des lois naturelles; dans cette liaison comme dans un mariage, nous devons faire au désir sa part.

J'écris à dessein ce mot de « mariage »; il ne me fait horreur qu'avec son cortège de bedeaux, de tabellions, de serments publics. Au moment où je vais signer un bail de

durable tendresse, il me séduit par l'acte foi qu'il implique.

J'ai rencontré l'être que la nature m'avait destiné. Celui qui complète ma pensée, emplit le vide de mon cœur. Le sacrifice que Gladys va me faire ne la rabaisse pas au rang des autres femmes. Il l'élève, pour moi, au-dessus de toutes. Quelles que soient les épreuves qui m'attendent par la suite et qui, je le sais, ne me viendront pas d'elle, je pourrai dire à la fin de ce jour : J'ai vécu.

LIII

10 août.

Tout conspire à nos vœux. Ma mère est allée visiter des pauvres dans la campagne. Le Major a été retenu à la ville par son ministre. Il ne rentrera que demain matin à Danstorf.

La nouvelle nous en est venue dans le petit boudoir Empire où Gladys et moi nous avions fui la chaleur du jour. Derrière les persiennes closes, nous étions assis, côte à côte, sur le lit de repos. Avec sa robe de gaze, attachée sous la gorge par une agrafe pompéienne, elle était un frais spectacle

dans ce lieu frais. Nous avons essayé de causer, mais depuis longtemps les paroles, les prières, les résistances, sont dépassées. Il nous suffit, pour jouir de l'heure, d'écouter le murmure d'un jet d'eau dans un bassin. Son bras nu et replié soutenait sa tête charmante ; je me suis incliné vers son visage comme un homme, las de la route, se mire dans la vasque où il va boire. Ses pupilles fixes me renvoyaient mon image. Alors je me suis approché — si près, que nos yeux, trop voisins, n'ont pu supporter l'éclat de leur mutuel éclair. Ensemble, nos paupières se sont abaissées, ma bouche a rencontré sa bouche, sa taille a plié dans mes mains.

. . . .

Je veux clore ici ce journal d'une âme longtemps ballottée, mais qui a trouvé son

port. Tous les ans, à la même date, je le rouvrirai pour y écrire le nom de Gladys. Que les dieux seulement prolongent notre voyage, — et cela fera une litanie de ce nom, où, pour moi, tout est enfermé.

Monaco. — Avril-Juin 1893.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 6914-3-94. — (Encre Lorilleux)



